

Toxico-jouvence

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

50

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Toxico - jouvence



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON PLON

L'IMPLACABLE
Toxico - jouvence

TOXICO-JOUVENCE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

TOXICO-JOUVENCE

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS**

PLON

Titre original :

KILLING TIME

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1986

pour la traduction française

ISBN 2-259-01394-5

Édition originale :

ISBN 0-523-41560-5

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

La Rolls Silver Shadow 1940 glissait sans bruit le long des routes de Central Park, à New York. Ses vitres fumées préservaient le *Canon* de Pachelbel du brouhaha importun de la ville.

À l'arrière, derrière le chauffeur en livrée, trônant dans une mer de velours de la couleur de ses cheveux bruns ondulés, le Dr Félix Foxx buvait un daiquiri, dans un verre de cristal de Baccarat. Il appuya sur le bouton et la vitre de séparation coulissa.

— Pas de joggers ? demanda-t-il au chauffeur.

— Aucun, monsieur.

— Cherchez toujours, dit Foxx d'une voix bien modulée et il referma la vitre.

Ah ! ça, c'était la vie, se dit-il en reniflant une rose dans un porte-bouquet de Lalique. Il vida son verre et le rangea dans le petit bar de laque encastré dans la Rolls, puis il caressa sa cravate de chez Tripler à 55 dollars et les revers impeccables de son costume de Lanvin à 1200 dollars. Il baissa les yeux sur ses souliers cousus main de Botticelli, étincelant comme de l'acajou ciré sur la moquette blanche immaculée.

Une vie de rêve.

À l'arrière, le haut-parleur bourdonna.

— Joggers, monsieur.

Foxx se redressa.

— Où ça ? Où ça ?

— Devant nous et sur la gauche, Dr Foxx.

Il regarda en clignant des yeux à travers la vitre teintée. Un homme et une femme en survêtement couraient sur le bas-côté, leurs Adidas soulevant de la poussière derrière eux. Ils avaient la figure congestionnée et luisante de sueur.

— En position, ordonna-t-il.

La voiture accéléra à hauteur des joggers et les dépassa légèrement.

— Prêt ? demanda Foxx, une petite étincelle lubrique pétillant dans ses yeux.

— Prêt, monsieur.

Foxx examina encore une fois les coureurs. Ils péttaient de santé. Deux superbes spécimens flirtant entre eux.

— Allez-y, gronda-t-il.

La voiture fit un bond en faisant jaillir un nuage de terre et de

gravier à la figure des joggers ahuris. À travers la lunette arrière, Foxx les vit tousser et cracher, leur figure moite et luisante couverte de poussière.

— Pan dans le mille, cria-t-il en éclatant de rire.

— Oui, monsieur, dit le chauffeur.

— Bouclez-la.

Foxx coupa brutalement le système interphone et, en riant tout bas, il tira de la poche de son gilet un petit flacon d'argent et renifla à plein nez une bonne pincée de cocaïne sur une minuscule spatule d'argent.

Il détestait ces joggers. Il détestait la santé. Sans les millions de dollars que lui rapportaient *Régime et Relativité* et *Vivre libre grâce au céleri*, il aurait mis tous les joggers, coureurs, marcheurs, aérobiciens, joueurs de tennis, skieurs et autres dingues de la forme du monde entier sur la liste prioritaire pour l'euthanasie.

La Rolls sortit du parc et s'arrêta majestueusement le long du trottoir.

— Cent cinquante mètres, jusqu'aux studios, monsieur, dit le chauffeur.

Foxx soupira et rangea son flacon de cocaïne en maugréant.

— Ça va, ça va, marmonna-t-il avec la résignation d'un condamné. Passez-les.

La vitre de séparation coulissa et le chauffeur lui tendit une pile de vêtements bien repassés. Il y avait un maillot de corps, un pantalon de survêt sur mesure, son blouson bleu ciel assorti et une paire d'Adidas. À contrecœur, Foxx se déshabilla, remit ses vêtements au chauffeur et enfila la tenue de sport avec une grimace. Il en avait horreur.

— Sueur, commanda-t-il d'une voix morose.

Docilement, le chauffeur lui tendit une bombe d'Évian Tonique Rafraîchissant qu'il se vaporisa sur toute la figure pour simuler la transpiration.

C'était vraiment la plaie d'être un gourou de la forme.

— Personne dans le coin ? demanda-t-il.

— La voie est libre, monsieur.

Le chauffeur descendit pour venir ouvrir la portière à Foxx.

— Revenez me chercher dans une heure, dit Foxx.

Il eut un haut-le-cœur et partit au trot.

Quand il arriva au studio de WACK, la nausée s'était calmée et son expression d'amère résolution s'était transformée en gaieté radieuse. Il salua de la main les badauds massés devant l'entrée. Il plaisanta avec la réceptionniste du studio. Il raconta des histoires drôles aux invités attendant de passer dans le « Frank Diamond Show », dans le salon vert de la station. Il courut triomphalement sur le plateau.

Il fut accueilli par une ovation délirante du public du studio. Frank

Diamond le présenta comme : « Félix Foxx, le Fabuleux Fakir de la Forme ».

En souriant chaleureusement, Foxx conjura toutes les ménagères de la nation affligées de kilos superflus de trouver le bonheur grâce à la forme et à ses livres. Des membres de l'assistance vinrent sur scène témoigner de leur joie de vivre découverte grâce aux causeries enrichissantes du Dr Foxx. Des dames d'un âge certain poussèrent des cris d'extase quand il leur fit une démonstration de tractions. Des adolescentes adipeuses jetèrent leurs bouchées au chocolat dans la travée avec la ferveur de zélotes.

À la sortie des artistes, après l'émission, un groupe de fans en adoration lui fourra dans les mains des exemplaires de *Régime et Relativité* et de *Vivre libre grâce au céleri* pour qu'il les dédicace. Entre les pages fébrilement tournées, il y avait une paire de seins tout ce qu'il y a de plus rebondis, recouverts d'une très mince couche d'angora rose. Il suivit la courbe des seins vers le haut, jusqu'à une figure de Shirley Temple sous une crinière blonde frisée.

— Salut, dit la fille dans un soupir qui détendit le chandail presque au-delà de toute endurance. Je vous trouve tout simplement fabu, Dr Foxx, souffla-t-elle, les lèvres frémissantes.

— Ah ? fit Foxx.

Elle avait tout l'air d'une fille capable de l'accommoder. Elles n'étaient pas nombreuses. La dernière avait été une glapisseuse. Les glapisseuses étaient *out*.

— Vous avez lu mes livres ? demanda-t-il.

— Non. J'attends que le film sorte, répondit l'enfant blonde et elle poussa devant elle une rouquine mochâtre avec une figure comme une carte de géographie couverte d'épaisses couches de pancake. Ça, c'est ma copine Doris. On habite ensemble. Elle vous trouve mignon, elle aussi.

— Vraiment, dit Foxx, atterré.

Tout en distribuant des autographes, il contemplait la bouche de la blonde. Un sourire en croissant de lune la retroussait. Elle avait des bleus au cou.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il en passant une main langoureuse sur le cou et la gorge tandis que les chasseurs d'autographes gémissaient de désir.

— Oh, ça, c'est mon copain, répondit-elle en pouffant. Des fois il s'énerve. Moi ça me branche.

C'était ça, décida Foxx. Elle ferait l'affaire.

— Vous feriez bien de faire examiner ça par un médecin, vous savez.

— Bof, c'est rien. Rien que des bleus. J'en ai tout le temps ! (Doris lui donna un coup de coude.) Quoi ? J'ai dit quelque chose qui fallait

pas ? Doris dit que je dis tout le temps des bêtises.

— Ma chère petite, vous êtes enchanteresse, roucoula Foxx. Laissez-moi examiner ces ecchymoses.

Elle ouvrit des yeux ronds.

— Mince ! Vous voulez dire que vous êtes un vrai docteur ? Comme dans « Hôpital Général » ?

— C'est ça.

Il la prit par le bras et la pilota dans la foule, jusqu'à sa Rolls, en lançant avec un sourire charmeur :

— Ce sera tout pour ce soir, mesdames. Il y a une petite urgence dont je dois m'occuper.

Les femmes déçues soupirèrent. L'une d'elles lui cria qu'elle était amoureuse de lui. Il lui prit la main et la pressa.

— Soyez la meilleure possible, murmura-t-il et elle gloussa de délices.

Dans la voiture, Foxx offrit à la blonde un verre de champagne.

— J'adore les trucs qui piquent, dit-elle. Une fois je me suis cassé le bras et j'ai pris un Alka-Seltzer et c'était merveilleux.

— Votre bras cassé ?

Elle rit comme une folle.

— Non, idiot. Le pschtt-pschtt. Le bras, pensez-vous, j'ai rien senti.

Foxx sursauta.

— Aucune douleur ?

— Non. Un type que j'ai connu une fois, il travaillait dans un parc d'attractions, il m'a dit comme ça qu'il y avait un nom pour les gens comme moi. Vous savez, les gens qui ne sentent jamais la douleur. C'est marrant, j'ai toujours été comme ça...

— Un cheval, murmura Foxx en regardant fixement la fille ; elle était tout ce qu'il voulait ; tout ; et même plus.

— Ouais, dites, c'est ça ! Un cheval. C'est ce qu'il a dit. Vous le connaissez peut-être ? Johnny Calypso, le Tatoué ?

— Mmm, j'en doute, marmonna Foxx en songeant qu'il allait passer une soirée délicieuse.

La Rolls s'arrêta devant un luxueux immeuble de la Cinquième Avenue et un portier chamarré se précipita pour ouvrir la portière.

— Ah ! au fait, dit la fille, je m'appelle Irma. Irma Schwartz.

— Ravissant, murmura Foxx.

Irma était une dynamo. Foxx commença par des épingles à linge et gravit méthodiquement les échelons, par les aiguilles, les cordes, les fouets, les chaînes, jusqu'au feu.

— Vous n'avez pas encore mal ? haleta Foxx, épuisé.

— Non, docteur, répondit candidement Irma avant de boire un bon coup au goulot d'une bouteille de champagne qu'elle avait rapportée de la voiture. Je vous l'ai dit, je suis un cheval.

— Vous êtes une sensation.

— Vous aussi, Foxxie. Courir, ça m'a changé la vie, je vous jure. La semaine dernière, c'était le patin à roulettes mais je me suis cassé le nez. Je n'arrivais plus à bien sentir alors je l'ai fait arranger. Avant ça, c'était le break et encore avant la thérapie-défourante. Mais j'ai laissé tomber parce que je n'aimais pas que les gens me traitent de trou-du-cul. Enfin, quoi, se faire tabasser par son petit copain, c'est une chose, mais quand des gens qu'on connaît même pas vous traitent de trou-du-cul, vous savez...

— Ça ne vous a pas fait mal non plus, de vous casser le nez ? demanda Foxx en lui tirant violemment les cheveux.

— Bien sûr que non. Je vous dis, je ne sens rien. Et avant, avant la thérapie, je veux dire, je marchais au valium. Mais je me suis mise à beaucoup manger alors ma copine, Doris, elle m'a dit comme ça que les types au Métropole racontaient que je devenais grosse.

— Métropole, marmonna Foxx en enfonçant ses dents dans l'épaule d'Irma.

— C'est là que je travaille, je suis une go-go girl. Ils voulaient pas me croire quand je me suis présentée et que j'ai dit mon âge. Je parie que vous pourrez pas deviner non plus.

— Je m'en fiche.

Il reprenait le chemin du paradis.

— Allez-y. Devinez.

Foxx se redressa en soupirant.

— Si vous y tenez. Vingt ans ? Vingt-cinq ?

— Quarante-trois.

Foxx respira profondément.

— Quarante-trois...

Elle n'avait pas la moindre ride. Rien, aucune trace, n'indiquait qu'Irma Schwartz était sur la planète depuis plus de quatre lustres.

— Vous êtes réellement un cheval, murmura-t-il, tout songeur. L'espèce de cheval la plus rare.

— J'ai lu un truc là-dessus, une fois, dans le machin de Ripley, *Incroyable mais vrai*. J'ai dans le corps une espèce de drogue, un produit. Je l'y ai pas mis exprès ni rien, c'est là comme ça. Les docteurs appellent ça propane.

— Procaïne, rectifia machinalement Foxx.

Son cerveau carburait ferme. Irma Schwartz était trop bonne pour être vraie. Ce qu'elle possédait valait plus que tous les délices du monde. Ce serait égoïste de la garder pour lui. Elle appartenait au monde.

— Ouais, c'est ça. Procaïne.

— Vous avez beaucoup de chance, dit-il. Il y a des gens qui paient des milliers de dollars pour ce que vous avez. Énormément de femmes

de quarante-trois ans voudraient en paraître vingt. La procaine est un retardant du vieillissement. Il y a des années qu'elle est employée par l'armée. Par petites quantités, elle supprime la douleur. Elle a des rapports avec la novocaïne et la cocaïne, à cela près que le corps humain la produit. À plus forte dose, elle ralentit le processus de vieillissement. Théoriquement, elle pourrait même arrêter totalement ce processus, permettant de rester jeune toute la vie. Naturellement, ce n'est que théorique. Cette substance est bien trop rare pour être employée en telles quantités.

— Ah, mince ! Vous vous rendez compte ? dit Irma. J'ai un truc qui se balade dans mon intérieur et qui vaut de l'argent !

— Beaucoup d'argent. N'importe quel hôpital ou clinique d'Europe paierait une fortune pour la procaine de votre système.

— Sans blague ? Je pourrais peut-être en vendre ? Parce que j'en ai des tas, hein ?

Foxx sourit.

— Je crains que ce soit impossible. Pour cela, il vous faudrait être morte.

Irma pouffa.

— Ah ? Ben alors, tant pis, faudra que je continue de me trémousser au Métropole.

Foxx, dans un élan de tendresse, lui enfonça l'ongle du pouce dans l'oreille. Elle pouffa derechef.

— Je reviens tout de suite, susurra-t-il.

Il revint en effet quelques instants plus tard, les mains protégées par des gants de caoutchouc. La gauche tenait un flacon marron à l'aspect médicinal, la droite un gros tampon de coton.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Irma.

— Quelque chose qui vous rendra folle.

— Comme qui dirait de la drogue ?

— Comme qui dirait.

Il versa le contenu du petit flacon sur le coton. Les vapeurs lui piquèrent les yeux et lui coupèrent le souffle.

— Vous êtes vraiment chouette avec moi, vous savez, dit Irma. D'abord le champagne, et maintenant ce truc...

— Respirez profondément, ordonna Foxx.

Elle obéit.

— Mais je ne plane pas...

— Ça va venir.

— C'est le nouveau truc des discos ?

— Dernier cri. Il paraît que c'est comme si on mourait et allait au paradis.

— Sans blague ? Comment ça s'appelle ? demanda Irma, les yeux révilés.

- Acide prussique.
- Dingue, dit Irma Schwartz avant de mourir.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il escaladait une clôture électrifiée. Il avait déjà eu des ennuis avec l'électricité, mais une fois que le vieux monsieur lui eut montré comment la conquérir, l'escalade d'un grillage électrifié de trois mètres soixante-dix ne posait aucun problème. Le truc, c'était de se servir de l'électricité.

La plupart des gens luttait contre le courant, tout comme ils luttait contre la gravité en essayant de grimper. Il y avait très longtemps, le vieux monsieur avait montré à Remo que la gravité était une force trop forte pour qu'un homme s'y oppose, et que c'était pour ça que les gens tombaient des façades des immeubles quand ils tentaient d'y grimper. Remo, lui, ne tombait jamais d'un immeuble parce qu'il se servait de la gravité pour qu'elle le pousse en avant, et puis il redirigeait l'élan imprimé à son corps par la gravité pour le pousser vers le haut.

C'était pareil avec l'électricité. En approchant du sommet de la clôture entourant l'enceinte, il garda la paume de ses mains et la plante de ses pieds exactement parallèles à la surface du grillage et à quelques centimètres d'écart. Il restait en contact avec le courant électrique, parce que c'était ce qui le maintenait en suspens, mais ne variait jamais son écartement du grillage d'acier.

Ce contrôle avait été long à apprendre. Au début, pendant les séances d'entraînement, il s'approchait trop de la clôture et recevait une décharge électrique qui crispait ses muscles. À ces moments-là, il luttait contre l'électricité. Personne ne peut espérer gagner en se mesurant à l'électricité. C'était ce que disait le vieux.

Le vieux monsieur s'appelait Chiun. C'était déjà un vieillard quand Remo avait fait sa connaissance, et il le connaissait depuis le début de sa vie d'adulte. Quand Remo avait eu l'impression que le courant électrique allait le griller tout vif, Chiun lui avait dit de se détendre et de l'accepter. Si quelqu'un d'autre lui avait dit « relax max » alors qu'une décharge électrique mortelle lui cavallait dans tout le corps, il aurait eu deux mots à dire à la personne. Mais Chiun n'était pas n'importe qui. Il était l'entraîneur de Remo. Il était entré dans la vie de Remo pour créer, avec la forme expirée d'un jeune policier mort, une machine de guerre plus parfaite que tout ce que le monde occidental avait jamais connu. Remo avait été ce policier, jugé pour un crime qu'il n'avait pas commis, condamné à mourir sur une chaise électrique qui ne fonctionnait pas.

Pas tout à fait. Mais assez quand même pour qu'il s'en souviene. Bien des années après le matin où il s'était réveillé dans le sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York, les brûlures encore à vif sur ses poignets, il se rappelait cette chaise électrique. Longtemps après avoir fait la connaissance de l'homme à la figure de citron pressé qui l'avait personnellement sélectionné pour l'expérience et qui l'avait présenté à ce vieil entraîneur coréen appelé Chiun, il se souvenait. Une vie entière après, après que Chiun eut développé le corps de Remo pour en faire quelque chose de si différent de l'être humain masculin normal que même son système nerveux avait changé, la peur de l'électricité demeurait encore dans l'esprit de Remo.

Aussi, quand Chiun lui dit de se détendre, il eut peur. Mais il obéit.

Et maintenant il escaladait le grillage, l'extrême bord seulement du courant électrique en contact avec sa peau. Sa respiration était contrôlée, profonde, son équilibre automatiquement adapté à chaque petit déplacement. Le courant était la force qui le maintenait en l'air. En l'utilisant, en ne rompant jamais le contact, Remo s'élevait lentement, en remuant les bras en cercles lents pour provoquer la friction qui le propulsait vers le haut. Au sommet de la clôture, il se cassa brusquement en deux, lança ses jambes en arrière et par-dessus sa tête et fit un saut périlleux par-dessus le grillage.

L'enceinte où il se trouva était un demi-hectare ou plus de gravier et de boue glacée couverts de neige, dans un coin isolé de Staten Island. Le sol était jonché de vieilles caisses pourries, de boîtes de conserves rouillées et de vieux journaux détrempés. Dans le fond, il y avait un grand entrepôt crasseux de six étages, avec une plate-forme de chargement sur la droite. Un camion était garé devant. En s'approchant, Remo vit trois costauds en train de charger des caisses dans le véhicule.

— Salut, les gars, dit-il gaiement en plongeant une main dans une des caisses. Il en retira un sac en plastique contenant cinq livres de poudre blanche. C'est bien ce que je pensais.

— Hein ? D'où tu sors, mec ?

Un des costauds dégaina un Browning 9 mm.

— Service de contrôle de l'héroïne, annonça Remo, les lèvres pincées. Ça ne va pas, vous savez. Mauvais conditionnement. Pas de nom de marque. Pas même une cuillère de mesure en plastique jaune, comme en distribuent les gars du café. Non, non, ça ne va pas du tout. Désolé, les gars.

Sur ce, il déchira le plastique et lança son contenu au vent.

— Hé ! cria le type au Browning. Y en a pour un demi-million de dollars !

— Faites ça proprement ou ne le faites pas, c'est notre devise, répliqua Remo.

— Écartez-vous, les potes, dit l'homme au pistolet, deux secondes avant de tirer.

C'était une seconde trop tard. Parce qu'une seconde avant qu'il tire, Remo avait transformé le canon du Browning en tire-bouchon et, de ce fait, la balle partit en tournoyant vers le cœur de l'homme où elle se logea avec un bruit étouffé.

— Pas d'arme, voyez ? dit un autre ouvrier en faisant la démonstration de son état de désarmement, les bras levés et en mouillant son pantalon.

— Pas de flingue, voyez ? dit son camarade en tombant à genoux, les mains jointes.

— C'est toi le patron ? demanda Remo.

— Que non, répondit l'ouvrier avec une émouvante sincérité. Nous ne sommes que la main-d'œuvre. C'est la direction que vous voulez voir, monsieur.

— Qui c'est, la direction ?

— Mr Bonelli. « Bones » Bonelli. Il est là-bas.

L'homme gesticula fébrilement en direction de l'entrepôt.

Giuseppe « Bones » Bonelli était assis derrière un bureau, dans la seule pièce avec moquette et chauffée. Derrière lui, il y avait une petite fenêtre tout en haut près du plafond. Assis dans un énorme fauteuil de cuir rouge, il avait davantage l'air d'un orphelin monté en graine que d'un mafioso trafiquant d'héroïne. Ses cheveux se clairsemaient et sa peau tannée tombait comme un drapé des deux côtés de sa figure émaciée qui souriait d'un air extasié. La moitié supérieure de Giuseppe Bonelli était celle d'un petit vieux heureux. La moitié inférieure, visible sous le bureau, d'où dépassaient deux talons aiguilles en vernis noir était un ample arrière-train recouvert de satin placé face à lui.

L'ovale de satin oscillait en cadence. La bouche de Bonelli s'ouvrit pour émettre un petit gloussement de joie.

— Ah... ah... Merde, dit-il en remarquant Remo sur le seuil. Qui êtes-vous ?

Une main tâtonna fébrilement sur ses genoux tandis que l'autre tirait d'une poche un énorme Colt 45.

— Aaaah ! hurla-t-il en lançant le pistolet en l'air. La fermeture. La foutue fermeture à glissière est coincée.

— Merci, dit Remo en attrapant le Colt à la volée.

— Foutue fermeture. C'est de votre faute.

— Mettez des boutons, conseilla Remo. Ou une feuille de vigne. Dans votre cas, une feuille de rose suffira peut-être.

L'index de Bonelli se crispa nerveusement une ou deux fois avant qu'il s'aperçoive qu'il n'avait rien dans la main.

— Donnez-moi cette arme !

— Bien sûr, dit Remo en réduisant le Colt en poussière avant de la faire couler dans la main ouverte de Bonelli.

— C'est malin, grommela Bonelli et il flanqua un coup de pied à la fille accroupie sous le bureau. Tire-toi de là. J'ai du boulot.

L'ovale de satin se tortilla à reculons et se leva. Il appartenait à une blonde sculpturale qui portait sur la poitrine l'empreinte du pied de Bonelli.

— Et moi, alors ? ronchonna-t-elle, la figure convulsée de rage.

Puis elle vit Remo et sa colère disparut.

Remo faisait souvent cet effet sur les femmes. Il vit les yeux de celle-là devenir tout à fait chaleureux alors qu'elle examinait le mince corps musclé, les poignets anormalement épais, les larges épaules, la figure glabre aux pommettes saillantes, les yeux noirs frangés de longs cils, les épais cheveux bruns. Elle sourit.

— Vous venez souvent ici ? roucoula-t-elle.

— Seulement quand j'ai quelqu'un à tuer.

— Vous êtes mignon.

— Fous-moi le camp d'ici ! glapit Bonelli.

La fille sortit lentement, en ondulant des hanches pour faire admirer à Remo les charmes de son postérieur.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries de quelqu'un à tuer ? gronda Bonelli. Qu'est-ce que c'est que ces façons de parler ?

Remo fit un geste vague.

— Ma foi, c'est pour ça que je suis ici.

— Sans blague ? (D'un mouvement vif, Bonelli tira un couteau de sa veste et trancha le vide devant lui.) Sans blague ?

— Sans blague, répondit Remo.

Il attrapa le couteau par la lame et le lança en l'air en spirale. Le couteau perça un joli petit trou rond dans le plafond. De la poussière et des plâtras tombèrent sur la tête et les épaules de Bonelli.

— C'est malin, marmonna-t-il. Eh ! qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous emmène en balade, répliqua Remo, imitant les gangsters qu'il avait vus dans les vieilles rediffusions de la télé et, sur ce, il jeta Bonelli sur son épaule.

— Doucement, ducon. C'est un costume en vraie soie. Si vous bousillez mon costume, faudra que je devienne sérieux avec vous.

Remo arracha les poches du costume. Il en tomba deux couteaux et un stylet.

— C'est bon ! Vous l'aurez cherché ! tempêta Bonelli. Petit ! Petit !

— Petit ?

Remo soupesa son fardeau et l'évalua à 110 livres au plus. Bonelli avait à peine un mètre soixante.

— Petit ? Et vous êtes quoi ? Un colosse ?

Une figure apparut à la petite lucarne du plafond. Elle avait de

minuscules yeux porcins et un nez si cassé qu'on aurait dit une boule de mastic écrasée par une autochenille. Bientôt, les sommets de deux épaules massives appuyèrent contre la fenêtre. Le carreau vola en éclats. Puis le mur céda et Petit jaillit par l'ouverture comme une fusée.

— Vous m'avez appelé, patron ?

— Ouais. Occupe-toi de ce merdeux-là.

Petit s'approcha lourdement de Remo.

— Celui-là ?

— Qui d'autre ? rugit Bonelli. Y a toi, moi et lui dans cette pièce.

C'est-y que tu penses à me refroidir ?

La figure de Petit exprima la plus grande humilité.

— Oh non, patron. Vous êtes le patron. J'irais pas vous faire ça.

— Alors tu penses peut-être à te refroidir toi-même ?

Petit réfléchit pendant un moment, le front plissé de concentration.

Et puis son front se rasséréna et il sourit joyeusement.

— Ah, j'y suis ! C'est une plaisanterie, hein, patron ? Me refroidir.

C'est marrant, ça. Ha, ha !

— Ta gueule !

— D'accord, patron.

— Alors il reste qui, Petit ? demanda patiemment Bonelli.

Petit regarda autour de lui en comptant sur ses doigts.

— Ben y a vous. C'est pas vous. Et y a moi... ha, ha, c'était marrant, patron.

— Qui d'autre, andouille ?

Petit tourna en rond jusqu'à ce qu'il soit face à Remo.

— Reste lui, dit-il avec conviction.

Il ramena en arrière son bras puissant et le lança en avant.

— Très bien, approuva Bonelli.

— Pas du tout, dit Remo.

Il leva deux doigts pour détourner le coup. Le bras de Petit continua sur sa lancée, pivota et atterrit finalement au milieu de sa propre figure, ce qui fit disparaître complètement le nez cassé. Il tomba de tout son long dans un fracas assourdissant.

— Et voilà pour Petit, annonça Remo en soulevant de nouveau Bonelli, cette fois par la ceinture, pour le porter à travers la brèche du mur comme un paquet.

— La ceinture, gémit Bonelli. Attention à la ceinture ! Elle est de chez Pierre Cardin.

Remo commença à escalader la façade lisse de l'entrepôt. Bonelli jeta un coup d'œil en bas et hurla.

— Nom d'une sainte merde ! Où est-ce que vous m'emmenez ?

— Là-haut.

Méthodiquement, Remo grimpa le long du mur, en appuyant ses

doigts de pied contre les briques, sa main libre levée pour le guider et travaillant avec la gravité pour le hisser.

— Que tous les saints vous maudissent, sanglota Bonelli. Que vos jours soient pleins de souffrance et de malheur. Que les lasagnes de votre mère soient cuites dans votre sang. Que vos enfants et les enfants de vos enfants...

— Oh, oh, ça va, du calme. J'essaie de tuer quelqu'un. Vous troublez ma concentration.

— Toujours un malin merdeux. Que vos petits-enfants soient couverts de furoncles. Que votre femme couche avec des lépreux.

— Écoutez, si vous n'arrêtez pas de me faire de la peine, je vais vous oublier et m'en aller.

— C'est ça. Que vos oncles s'étranglent sur des os de poulet.

— Une seconde, dit Remo en s'arrêtant. Ça devient trop personnel. On ne plaisante pas avec les oncles d'un type. Je m'en vais.

Il lança Bonelli en l'air. Bonelli hurla et sa voix s'étouffa alors qu'il était catapulté vers les cieux.

— Retirez ça, dit Remo.

— Je le retire, glapit Bonelli.

— Et quoi encore ?

— Tout, je retire tout, je n'ai rien dit.

Bonelli resta un instant en suspens puis il entama sa plongée hurlante.

— Au secours !

— Vous allez vous taire ?

— Oui, oui, pour toujours. Silence.

— Vous allez me laisser me concentrer ?

— Faites ce que vous voulez mais rattrapez-moi ! Alors qu'il arrivait à la hauteur de Remo, Remo allongea le bras et le retint par la ceinture. Dans un grand déplacement d'air et avec les mouvements fébriles d'un homme qui se noie, Bonelli poussa un pitoyable gémissement, entrouvrit les yeux et s'aperçut qu'il était encore en vie.

— Espèce de...

— Ah-ah, avertit Remo.

Bonelli se tut.

Le reste de l'ascension des six étages fut paisible. Remo sifflotait un ancien air coréen que Chiun lui avait appris. La mélodie était lancinante, charmante, et le son léger, dans l'air vif de l'hiver, n'en était que plus beau. En bruit de fond, des oiseaux chantaient. Remo oubliait presque le roi des stupéfiants suspendu à son bras droit, alors qu'il grimpeait vers le sommet du bâtiment.

Parfois, Remo aimait presque son métier. Il supposait que c'était une sorte de perversion. Les assassins, dans l'ensemble, ne sont pas des gens heureux et Remo pensait qu'il n'était probablement pas plus

heureux que la plupart des gens qui en tuent d'autres pour gagner leur vie. Mais au moins il tuait des gens qui méritaient de l'être. Il ne louait pas ses services à des propriétaires cupides qui voulaient se débarrasser de locataires entêtés parce que ces locataires n'avaient pas l'élégance de payer rapidement leurs loyers. Il n'abattait pas des étudiants étrangers parce qu'un dictateur fou l'ordonnait. Il tuait quand il le fallait. Quand il n'y avait rien d'autre à faire.

Comme tous les assassins professionnels, Remo ne choisissait pas lui-même quelles âmes devaient être libérées de leur corps. C'était décidé pour lui par une organisation créée par un président des États-Unis, il y avait longtemps, comme dernier recours pour combattre le crime. Malheureusement, le crime persistait, ce président avait été assassiné et l'organisation continuait donc d'exister et d'agir.

Elle s'appelait CURE. C'était sans doute l'instrument le plus illégal que l'Amérique avait jamais imaginé pour lutter contre le crime. Inconnue de tous sauf de trois personnes au monde, CURE travaillait en dehors de la Constitution, très, très en dehors. CURE n'avait pas de lois et un seul objectif : maîtriser le crime quand toute autre méthode avait échoué.

Sur les trois personnes au courant de CURE, le président des États-Unis était la moins importante. Il avait le choix entre l'utilisation du téléphone rouge spécial dans une chambre de la Maison-Blanche, ou non. Le téléphone rouge était une ligne directe avec le siège de CURE à Rye, dans l'État de New York. Presque chaque Président, en étant mis au courant du système du téléphone rouge par son prédécesseur, jurait qu'il ne se servirait jamais de CURE. L'existence d'une telle organisation était l'aveu que le système légal de l'Amérique avait lamentablement échoué et aucun nouveau Président ne voulait l'admettre. Alors le téléphone rouge restait oublié pendant des mois, au début de chaque nouveau gouvernement. Mais, finalement, on avait recours à lui. Toujours.

Et quand ce téléphone rouge était décroché, un homme à la voix citronnée répondait immédiatement, la seconde personne au courant de l'existence de CURE. Cet homme était le Dr Harold W. Smith.

Smith était la personnalité la moins vraisemblable, pour diriger une organisation illégale, que l'on aurait pu trouver à la surface de la terre. Son principal intérêt, c'était l'analyse des informations d'un ordinateur. Il était précis, tatillon, méthodique et, par nature, respectueux des lois.

Son travail de directeur de CURE le mettait quotidiennement en contact avec le meurtre, l'incendie criminel, la trahison, le chantage et autres formes de catastrophes causées par l'homme. Le président, mort depuis longtemps, qui avait créé CURE, avait soigneusement choisi Smith, sachant qu'un travail illégal serait pénible pour lui, mais parce

qu'il possédait une qualité : Smith aimait son pays par dessus tout. Il veillerait à ce que la tâche soit accomplie. Ou ne le soit pas, selon l'intérêt de sa patrie. Le Président lui-même ne pouvait que suggérer des missions à Harold W. Smith. CURE n'obéissait à personne.

La troisième personne à connaître CURE était le bras vengeur, l'unique arme de l'organisation. Un seul homme, entraîné à une antique forme de défense et d'attaque, mise au point depuis des millénaires dans le petit village coréen de Sinanju. Un seul homme capable d'accomplir l'impossible.

Cet homme était Remo Williams.

Il avait maintenant escaladé les six étages de l'entrepôt, en remorquant le silencieux mais douloureux Giuseppe Bonelli. En bas, les deux ouvriers avaient recommencé à charger dans le camion les caisses pleines de mort blanche. Quand il jeta Bonelli sur le toit plat couvert de neige, le petit homme grimaça et crispa ses mains sur son ventre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? marmonna Remo.

— C'est cet air.

— Quel air ?

— Celui que vous sifflez. Vous savez, toujours le même, sans arrêt, sans arrêt.

— Et alors ?

Bonelli se cassa en deux.

— Ça me donne des gaz. Je n'ai rien voulu dire là-bas, gémit-il en désignant le vide, mais enfin, si vous voulez chanter, vous ne pourriez pas trouver autre chose ? « My Way ? ou « I left my heart in San Francisco » ? Pas ce truc bizarre. Ça me donne une poche, là.

Il plaqua une main sur son bas-ventre.

— Vous n'avez pas de goût, c'est tout, déclara Remo.

Voilà qu'il parlait comme Chiun !

Mais il ne voulait pas s'inquiéter de ça. Pas pour le moment. Parce qu'il y avait des sujets d'inquiétude plus importants. Comme par exemple la main de Giuseppe Bonelli qui s'insinuait dans une poche et en retirait quelque chose de métallique avec un manche noir. C'était une hachette. Avec un rire joyeux, il la balança en direction de Remo. La lame siffla.

— C'est bon, petit malin merdeux. Tu l'auras cherché !

Bonelli frappa. La hachette retomba exactement à la place où était la tête de Remo, à cette différence près qu'elle n'y était plus. Ce mince jeune homme avait réussi à se placer ailleurs, d'un mouvement si rapide que Bonelli n'avait pu le suivre des yeux. Il frappa encore. Et rata son coup.

— C'est pas un peu fini, dites, protesta Remo en envoyant valser la hachette d'un geste nonchalant, au loin, en dehors de l'enceinte, où

elle se ficha dans un arbre.

— Joli, admira Bonelli. Hé, qui tu es, d'abord ?

— Appelez-moi Remo.

Bonelli sourit de toutes ses dents.

— Un joli nom, fiston. C'est pas italien ? Tu serais italien ?

— Ça se peut, dit Remo qui était orphelin et dont les ancêtres pouvaient venir de n'importe où.

— Je me disais, aussi. T'as la jugeote d'un *paisano*. C'était joli, là dans cet arbre. Dis donc, Remo, un mec comme toi, ça me servirait dans les affaires.

— Je ne crois pas que vos affaires me plaisent.

— Dis donc, ça rapporte gros. Tu ferais partie de la famille. On ferait des tas de choses de famille ensemble.

— Comme par exemple fourguer de la drogue à des mômes ?

— Remo, *paisan* ! C'est les affaires, c'est tout. L'offre et la demande. Acheter bon marché et vendre cher. Je t'apprendrai toutes les ficelles.

Remo fit semblant de réfléchir.

— Non, je ne crois pas. Il y a autre chose qui me plairait mieux.

— Mieux que de gagner de l'argent ? Allez ah !

— Non, non. Je crois vraiment que j'aimerais mieux l'autre truc.

— Quel truc ?

— J'aimerais mieux vous tuer.

Bonelli gronda en montrant les dents.

— Ça va, petit. T'as eu ta chance. Fini la gentillesse.

Il tira des tréfonds de sa poche de pantalon une grenade et menaça :

— Tu fous le camp tout de suite ou j'arrache la goupille.

— Comme ça ? demanda naïvement Remo tout en s'emparant de l'objet et en le dégoupillant lui-même.

— Pourquoi t'as fait ça ? Jette-là ! Vite !

Remo lança distraitemment la grenade en l'air et la rattrapa derrière son dos.

— Non. J'en ai assez de jeter.

Il la lança encore. Bonelli fit un bond mais Remo attrapa la grenade juste en dehors de sa portée.

— Donne-moi ça !

— Pour quoi faire ? demanda Remo en jonglant d'une main avec la grenade.

— Je vais la jeter, implora Bonelli, tout ruisselant de sueur froide.

— J'ai une meilleure idée, déclara Remo. Vous allez la manger.

Il fourra la grenade dans la bouche de Bonelli et lui serra chaleureusement la main.

— Enchanté de vous connaître. Je vais réfléchir à votre offre.

Puis il lança en l'air Bonelli qui, les yeux exorbités, tomba directement vers le camion. Les caisses avaient toutes été chargées. L'arrière du véhicule était fermé et les deux hommes d'équipe étaient assis dans la cabine, en laissant tourner le moteur au ralenti.

Bien joué, pensa Remo alors que Giuseppe Bonelli atterrissait sur le toit du camion et le faisait sauter en mille morceaux.

Pendant un moment, l'air fut rempli d'un nuage de poudre blanche contenant des échardes de bois. Puis le ciel s'éclaircit, redevint bleu et froid, et Remo descendit le long de la façade de l'entrepôt en chantant un vieil air coréen.

Chiun fredonnait le même air quand Remo entra dans leur chambre d'hôtel de Manhattan. Les paroles, traduites du coréen, voulaient dire approximativement : « O ma ravissante, quand je contemple ta grâce, ta beauté semblable à la neige fondante du printemps, mon cœur verse des larmes de joie. » Il chantait cela en se regardant dans la glace pour bien disposer les plis de son kimono de brocart or. Il oscillait un peu en mesure et les mèches blanches légères ondulaient autour de sa tête. Derrière lui, la télévision tonitruait un flash publicitaire où une horrible et méchante petite fille refusait de laisser son petit frère utiliser le dentifrice convoité de la famille, tandis que la mère souriait avec indulgence.

— Qu'est-ce que c'est que ce chahut ? demanda Remo en éteignant la télévision.

— Butor, marmonna Chiun, sautant de la coiffeuse où il était assis, en ayant l'air de flotter jusqu'au tapis. Comment est-ce qu'un blanc apprécierait la beauté ? glapit-il en rallumant le poste. O ma ravissante, quand je contemple ta grâce...

— Écoutez, petit père, si vous tenez à chanter, vous ne croyez pas que ce serait moins énervant sans la télé !

— Seul un pâle morceau d'oreille de cochon s'énervé. D'ailleurs il n'y a rien à regarder à la télévision.

— Alors pourquoi l'allumez-vous ?

Chiun poussa un soupir exaspéré.

— Je l'allume parce qu'il va y avoir quelque chose qui vaut la peine d'être regardé. N'importe qui peut voir ça.

L'écran montrait maintenant une automobile bon marché dévalant une côte avec un accompagnement d'orchestre.

— Quoi ? hurla Remo dans le tonnerre de l'ouverture de *Guillaume Tell*.

La voiture bondit hors de l'écran et fut remplacée par le regard venimeux d'une journaliste orientale qui avait tout l'air de dévorer des bébés pour son petit déjeuner.

— Ah, c'est elle ! murmura Chiun avec un soupir d'extase, les

maines jointes sur sa poitrine, en se laissant gracieusement tomber dans la position du lotus.

— Ici Cheeta Ching qui est heureuse de vous accueillir au journal de WACK, grinça-t-elle. Les nouvelles sont vraiment mauvaises ce soir, ajouta-t-elle en grimaçant un sourire malveillant.

— O ravissante. O gracieuse personne, entonna Chiun.

— Ah, de l'air ! grommela Remo. C'est ça qui vaut la peine d'être regardé ? Cette harpie vicieuse ?

— Dehors, ordonna Chiun. Tu es indigne d'être dans la même pièce que cette merveilleuse fleur de lotus, Miss Cheeta Ching. Toi qui préfères les mamelles de vaches des géantes occidentales. Toi qui préfères le regard vide des imbéciles aux yeux ronds et à la peau blanche comme toi.

— Moi, qui préfère n'importe quoi à Cheeta Ching, répliqua Remo.

Il sortit alors que Cheeta Ching débitait avec un ravissement hargneux les horreurs de la journée.

— La police n'a toujours pas identifié les auteurs du meurtre grotesque du ministre de l'Air Homer G. Watson, connu dans le tiers monde comme un cochon capitaliste fauteur de guerre. Watson a été exécuté hier de bonne heure par un ou plusieurs assaillants, employant probablement un lance-flammes. L'hypothèse du lance-flammes est basée sur les dégâts d'un incendie localisé, dans la demeure de la victime dans le Maryland. Le cadavre mutilé et calciné de Watson a été identifié grâce à son dossier dentaire. La police assure que tout est fait pour chercher les coupables mais, jusqu'à présent, elle n'a aucun indice. WACK salue les vaillants combattants de la liberté qui ont si efficacement éliminé le fonctionnaire de l'armée de l'air, d'un vigoureux « Bravo, les gars ! ».

— Ah, M^r Remo, appela la réceptionniste de l'hôtel. Il y a un message pour vous. Vous devez rappeler votre tante Mildred.

— Allons bon, Smitty remet ça avec tante Mildred, bougonna Remo.

La fille plaqua ses mains sur ses oreilles.

— Nous ne sommes pas intéressés par la vie privée de nos clients, M^r Remo.

— Tant mieux. Est-ce qu'il y a un taxiphone, ici ?

— Vous avez un téléphone dans votre chambre, M^r Remo.

— Je sais. Je n'ai pas le droit d'y entrer.

— Je vous l'ai dit, nous ne nous intéressons pas à la vie privée de nos clients. Pourquoi ne vous servez-vous pas du téléphone de votre chambre ?

— Je ne veux pas employer le téléphone de ma chambre, là. Je veux un taxiphone. Alors dites-moi où il est.

— Oh, bon.

Elle pointa un doigt glacial vers le fond du hall. En tournant le coin, Remo la vit courir au standard et tripoter des fils. Il entra dans la cabine et décrocha. Comme il s'y attendait, il perçut une légère respiration au bout du fil ; la fille écoutait. Il parla d'une voix basse :

— Dans cinq secondes, je m'en vais sauter sur la jolie femme au standard et lui arracher tous ses vêtements.

Il entendit un petit cri aigu avant qu'on raccroche à l'autre bout du fil. La jupe de la réceptionniste vola au vent tandis qu'elle se précipitait vers la porte.

Remo la rattrapa avant qu'elle arrive sur le trottoir.

— Qu'est-ce que ça signifie, hein ?

— Je... Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Vous allez vraiment m'arracher mes vêtements ?

— Vous écoutiez ma conversation. Pour qui travaillez-vous ?

— Personne.

— Qui ? insista-t-il en lui serrant la main plus fort.

— Aïe ! D'accord, d'accord. Ça n'a pas d'importance, après tout.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Je vous jure. Quelqu'un m'a téléphoné et m'a demandé d'écouter au téléphone. Avec ceux des chambres, c'est plus facile, mais je peux m'arranger aussi avec les taxiphones, en manipulant quelques fiches.

— Pourquoi ?

— Allez savoir. Il voulait simplement que je note tout ce que les gens disaient sur l'armée, la marine et l'armée de l'air. Je reçois vingt dollars pour chaque note que j'envoie à un centre d'informatique à Albuquerque.

— D'informatique, hein ? demanda Remo en haussant un sourcil.

— Oui. Il a dit que je recevrais un chèque du gouvernement. J'ai pensé qu'il était de la CIA ou du FBI ou quelque chose comme ça.

— Il avait une voix comment, ce type ?

— Comment ? Eh bien, un peu... citronnée, voyez ? C'est le seul moyen de la décrire. Un peu comme votre tante Mildred.

— Ah bon, grogna Remo, écœuré.

Smith frappait encore. Pour une opération aussi minuscule que CURE, par la taille, Smith avait des tentacules s'allongeant dans toutes les villes du monde.

— Oubliez ça. Je ne voulais pas vous faire de mal.

— Hé, un instant ! s'écria la fille en lui courant après, l'air affreusement déçue. Vous n'allez pas m'arracher tous mes vêtements ?

— Plus tard, dit Remo.

Il trouva une cabine publique dans la rue et forma le numéro d'un Centre de Prière de Chicago qui le mit automatiquement en communication avec le bureau de Smith au Sanatorium de Folcroft.

— Oui ? fit la voix acide de Smith.
— Qu'est-ce que vous foutez encore ?
— Retrouvez-moi dans une heure à Mott Street à Chinatown.
— Je veux savoir pourquoi vous avez des séides à l'écoute de ma chambre d'hôtel.
— Pas la vôtre, Remo. Toutes les chambres. Cette personne fait partie des milliers qui ont été contactées.
— Qu'est-ce qui se passe ?
— Je vous le dirai plus tard, Une heure. Le dragon.
Smith raccrocha.

Il n'y avait qu'un dragon à Chinatown, celui qui serpentait le long de Mott Street pour la cavalcade du Nouvel An chinois.

— Pardon, murmura Remo en se frayant un passage dans la foule de badauds en liesse.

— C'est partout, dit Chiun derrière lui, d'une voix menaçante.
Remo se retourna.

— Qu'est-ce qui est partout ?

— Le porc. L'odeur de porc frit dans la graisse émane de toutes les bouches de Chinois barbares, par ici.

— Calmez-vous.

— Seul un Blanc oserait demander à un Coréen de tolérer une horde de Chinois mangeurs de porc.

— Alors pourquoi êtes-vous venu ? Vous n'aviez pas besoin de m'accompagner, dit Remo avec irritation, mais Chiun sourit.

— Je suis venu parce que c'était mon devoir. Il est impératif que le Maître de Sinanju accède personnellement aux vœux de l'empereur Smith.

— Petit père, c'est moi qui travaille pour Smitty. Vous êtes mon entraîneur. Vous n'aviez pas besoin de venir.

— Si, insista Chiun. Quand l'empereur désire offrir un cadeau à un précieux assassin, celui qui reçoit ce cadeau doit être présent. C'est simplement poli.

— Un cadeau ? Quel cadeau ?

— Le portrait de Cheeta Ching. L'empereur Smith me l'a promis.

— Vous avez déjà un portrait de ce barracuda au nez plat. Vous l'avez placé sur un autel.

— Ce portrait est celui de Cheeta Ching en robe occidentale. J'en ai demandé un de cette gracieuse et charmante dame vêtue du costume traditionnel de sa Corée natale.

— Elle ne sait même pas où est la Corée. Pour elle, un trou puant ressemble à un autre.

— Butor blanc. Mangeur de porc.

— Je croyais que les Chinois étaient les mangeurs de porc du jour.

— Chinois, Blanc, quelle différence ? Un déchet est un déchet.

Alors qu'ils s'approchaient du dragon multicolore en papier mâché, il commença à vaciller, à serpenter de tous côtés sur la chaussée et renversa l'éventaire d'un marchand de nouilles frites. Remo se glissa sous la toile formant les flancs de la bête, juste à temps pour voir Smith épuisé rouler sur le sol. Il le ramassa, et l'épousseta d'un bras tout en soutenant de l'autre l'armature étouffante du dragon.

— Pas de mal, Smitty ?

— Vous avez quatorze minutes de retard, répliqua Smith en consultant sa Timex. Combien de temps croyez-vous que je sois capable de soutenir cette carcasse tout seul ?

— Mille excuses, Smitty. Mais pourquoi est-ce que nous nous retrouvons ici, d'abord ?

— Silence, être sans cervelle, dit Chiun. L'empereur a choisi de nous donner rendez-vous en ce lieu grouillant et malodorant parce qu'il est plein de sensibilité et d'humilité. Il désire offrir son cadeau de beauté au sein d'un quartier sordide afin de démontrer que la beauté transcende la laideur. L'empereur est la sagesse incarnée.

— Je ne suis pas un empereur, Chiun, tenta d'expliquer Smith, pour la centième fois.

Chiun s'entêtait à croire que Smith avait engagé Remo et lui pour les mêmes raisons que tous les empereurs, au cours de l'histoire, avaient recruté les ancêtres de Chiun.

— Je suis très honoré d'accepter votre cadeau, ô puissant être glorieux, dit Chiun en s'inclinant.

Smith regarda Remo.

— Un cadeau ? Quel cadeau ?

— Une photo de la version coréenne de Godzilla en travelot, expliqua Remo.

— La photographie, dit Chiun. Le portrait de la toute belle Cheeta Ching.

— Je croyais vous en avoir donné une.

— En robe de cérémonie. Le traditionnel Portrait de Jeune Fille. Vous n'avez pas oublié ? demanda Chiun, l'image même de la déception.

— Euh... J'ai bien peur que si, dit impatiemment Smith. Je vais voir ce que je peux faire. Je vous ai fait venir ici parce que ce que j'ai à vous dire est absolument secret, et doit le rester.

— Comme les prières de vos précieux assassins, marmonna Chiun.

— Je vous demande pardon ?

— Rien, intervint Remo. Continuez.

Smith parla d'une voix pressante.

— Vous savez, peut-être, que le ministre de l'Air a été assassiné hier matin.

— Je crois avoir entendu ça. Brûlé par un lance-flammes ou quelque chose.

— Oui. Ce que la presse ignore, c'est que la nuit dernière le ministre de la Marine, Thornton Ives, a été assassiné aussi. À la baïonnette. Il est tombé dans une embuscade devant la maison du sénateur John Spangler, en Virginie. On dirait l'œuvre de plus d'un tueur.

— Un tueur blanc, grommela Chiun. Seul un Blanc tenterait de tuer avec un bâillon. Pour avoir un véritable assassin, on s'adresse au Maître de Sinanju. Mais est-ce qu'on se donne la peine d'honorer la requête d'un Maître vieillissant ? Jamais. Peut-être devrions-nous employer aussi des bâillons. Nous pourrions assommer l'ennemi avec un chiffon.

— Une baïonnette n'est pas un bâillon, petit père, dit Remo. C'est une sorte de couteau au bout d'un fusil.

— Ah, je vois. Le tueur blanc se sert d'un fusil pour poignarder. Très pratique.

— Arrêtez de râler, Chiun, dit Remo en coréen. Simplement parce que vous n'avez pas eu votre photo.

— Simplement parce que l'unique petite lueur du crépuscule de mes ans a été éteinte...

— Je vous en prie, je vous en prie, protesta Smith. Notre temps est limité.

— Pardonnez-moi, ô empereur, dit humblement Chiun. Je ne dirai plus rien. D'ailleurs, qui veut écouter les prières d'un vieillard.

— Non, écoutez, vraiment... s'exclama Smith.

Mais Chiun serra les dents et lui tourna le dos.

Smith soupira et reprit :

— L'homme qui a découvert le corps, un jardinier de Spangler, ne sait rien. Le FBI et la CIA l'interrogent depuis qu'il a signalé l'incident.

— À la police ?

— Non. La police est tenue en dehors de cette affaire. Elle a perdu toutes les pistes sur le meurtre du ministre de l'Air et le Président a peur qu'elle rate encore cette nouvelle affaire. Nous ne pouvons pas le permettre. Ça commence à faire penser à un plan concerté.

— Qui serait le suivant ?

— Le ministre des Armées, probablement. Le Secret Service a déjà organisé sa protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ainsi que sur les personnages clefs de l'entourage du Président. Mais ça ne peut pas durer indéfiniment. Il faut absolument mettre la main sur la personne ou l'organisation responsable de ces meurtres.

— C'est pour ça que votre réseau d'espionnage marche à pleins tubes ?

— Naturellement. Comme nous n'avons rien, n'importe quelle

bribe d'information peut nous aider.

— D'accord. Si ces types ont été tués au lance-flammes ou à la baïonnette, ça pourrait être des militaires ? Vous voulez que je commence par là ? demanda Remo.

— Je ne crois pas. Toutes les branches de l'armée se livrent à leur propre enquête et je suis déjà branché sur leurs ordinateurs. Je pense que vous devriez commencer sur le lieu du crime. Allez chez le sénateur Spangler et voyez qui d'autre était à la réception hier soir. Les invités ont été les derniers à voir l'amiral en vie.

— C'est du boulot de routine de la police, ça ! protesta Remo.

— Nous avons des raisons de croire qu'il ne s'agit pas d'un crime de routine, dit Smith. Et nous devons débiter quelque part. Tout ce que la police sait, c'est que le corps a été trouvé sur la pelouse, devant la demeure de Spangler. La fille du sénateur, Cecilia, a immédiatement averti le FBI et le cadavre a été transporté à la morgue avant d'avoir été identifié.

— Alors pourquoi est-ce que le FBI ne s'occupe pas de ça ?

Smith consulta sa montre.

— Si nous avions deux ans, le FBI pourrait s'en occuper. Mais nous ne les avons pas. Les chefs de deux branches militaires du gouvernement des États-Unis ont été éliminés et je ne sais pas si nous avons vu la fin de l'histoire. Le Président est alarmé. Nous devons travailler vite, avant que les choses empirent.

— D'accord, d'accord, grogna Remo qui n'avait aucune envie d'aller poser des questions à tous les invités ivrognes d'une soirée de Washington. Mais je ne vois pas ce que ça va nous rapporter.

— Ça nous rapportera que nous sortirons de ce trou puant, dit Chiun en coréen. Dis oui. Fais comme si l'empereur savait de quoi il parlait. Ensuite nous pourrons retourner à la civilisation.

— Je croyais que vous ne disiez rien.

— Je ne lui parle pas. À toi, je dis ce que je veux. Ramène-moi à la maison.

— Au pays des yeux ronds ?

— À la télévision, rétorqua sèchement Chiun. Les nouvelles de Miss Ching ne vont pas tarder à être montrées.

— Ah ! Écoutez, Smitty, je crois que nous devrions parler encore un peu de tout ça.

Quelqu'un tapait violemment sur les flancs du dragon et glapissait en chinois. Puis une tête apparut, et une main brandit un billet de dix dollars puis indiqua une montre.

— Je crois que notre temps est épuisé, dit Smith. J'ai loué cet engin pour une demi-heure.

— Pour dix dollars ? Pas étonnant que vous nous ayez trainés ici. C'était moins cher qu'un taxi.

— Dix dollars suffisent amplement, déclara aigrement Smith.

— Vous savez, Smitty, vous êtes vraiment radin.

— Cela ne vous regarde pas.

Chiun s'inclina et se glissa hors du dragon de papier mâché. Quelques instants plus tard, le Chinois qui invectivait Smith disparut. Remo souleva la toile et vit Chiun dans la foule, qui s'adressait d'un air hautain aux Chinois, en gesticulant. Les Chinois s'inclinaient et hochaient la tête. Chiun revint et s'inclina derechef devant Smith.

— Nous allons prendre congé maintenant, ô illustre empereur, et vous laisser à votre paix. Ne gaspillez pas un précieux moment de votre pensée pour l'humble requête de photographie d'une belle dame. Elle ne signifie rien pour personne, sauf pour moi qui ne suis qu'un inférieur dont les désirs ne peuvent concerner un être aussi puissant que vous. Viens, Remo.

Alors qu'ils partaient, une bande de Chinois se mit à soulever le dragon de Smith et à grimper autour de lui en hurlant avec fureur.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda Remo.

Smith, affolé, regardait tout autour de lui, presque submergé par la foule en colère.

— Ils pensent que l'empereur a triché et les a trompés, répondit Chiun.

— Je me demande où ils sont allés trouver ça.

— Ce n'est pas moi qui le leur ai dit. Jamais je n'irais trahir l'empereur qui paie un tribut de misère à mon pauvre village en échange des services du Maître de Sinanju.

— Je vous ai vu parler à ce type. Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Je lui ai dit que la dernière fois que j'ai loué l'usage d'une de ces bêtes de toile et de papier, j'ai payé la somme de cent dollars. Toute somme inférieure est une grave insulte. Voilà ce que je lui ai dit.

Remo vit Smith se résoudre enfin à prendre son portefeuille et à remettre une mince liasse de billets au Chinois. L'homme s'inclina et Smith l'imita gauchement, en foudroyant du regard Remo et Chiun.

— Je crois que nous ferions bien de partir en voyage un moment, jugea Remo.

CHAPITRE III

La résidence du sénateur John Spangler, en Virginie, était une vaste demeure de style colonial du sud, entourée de jardins couverts de neige et ornée de hautes colonnes blanches. Une grosse femme d'âge moyen, en jean et sweat-shirt, ouvrit la porte avant que Remo frappe.

— Si vous êtes de la presse, foutez le camp d'ici, dit-elle.

— C'est bien la demeure des Spangler ?

— Vous le savez très bien. Foutez le camp.

— Vous n'êtes pas Mrs Spangler, n'est-ce pas ?

— Non.

Elle claqua la porte. Remo la retint avec le petit doigt. La porte frémit et sauta à demi hors de ses gonds.

— Est-elle à la maison ? demanda poliment Remo.

— Qu'est-ce que vous foutez ? glapit la femme dans le sifflement du vent en se précipitant sur la porte qui commençait à tomber à l'intérieur.

Remo entra et traversa un vaste vestibule aux dalles noires et blanches, vers un grand salon. Un portrait du sénateur était accroché au-dessus de la cheminée. C'était un bel homme dans la force de l'âge. Dans le lointain, une femme poussait des cris aigus.

— Je vous ai dit d'accrocher les robes de Bob Mackie, pas de les emballer ! Ce sac est pour les biscuits. Ne le laissez pas tomber. Un biscuit cassé et c'est la fin, compris ?

— Oui, madame, répondit la voix respectueuse d'un homme.

— Le dernier domestique qui a laissé tomber mon sac à biscuits purge une peine à Leavenworth.

— Oui, madame.

L'homme descendait un grand escalier en fer à cheval, en portant six bagages divers. Les trois personnes qui le suivaient en charriaient autant chacune. Le cortège traversa dignement l'antichambre.

Derrière eux, emmitouflée dans un long manteau de zibeline, venait une superbe brune qui fourrait des biscuits dans sa bouche. Elle était coiffée d'un turban couvert de fleurs violettes assorties à ses yeux.

Sans paraître remarquer Remo, elle regarda d'un air hargneux la grosse dame qui haletait en essayant de remettre la porte en place.

— Qu'est-ce que tu as encore cassé ? demanda-t-elle d'une voix dure.

La grosse dame se retourna, l'air profondément blessé.

— J'ai rien fait ! C'est lui ! dit-elle en montrant Remo. Il a fait irruption ici et...

— Tiens, tiens, interrompit la brune aux yeux violets en adressant soudain un sourire éblouissant à Remo. Ça fait terriblement longtemps, chéri.

— Nous ne nous sommes jamais vus. Êtes-vous M^{rs} Spangler ?

Elle le regarda d'un œil égaré.

— Je ne me souviens pas, dit-elle. Je suis M^{rs} Quelque chose. Je le suis toujours. Mon mari s'appelle Paul. Ou George. Quelque chose d'ordinaire. (Elle indiqua le portrait du sénateur au-dessus de la cheminée.) John. C'est ça. Voyez, là-haut ? C'est mon mari. Je crois. À moins que le divorce soit déjà prononcé. Vous êtes mon avocat ?

— Non, répondit Remo. Je suis un ami d'un ami.

— Vous êtes ravissant. Vous vous appelez comment ? roucoula-t-elle la bouche pleine.

— Remo.

Elle réfléchit.

— Remo. Je n'ai encore jamais été mariée avec un Remo. À moins qu'il n'y ait affreusement longtemps. Nous n'avons jamais été mariés, n'est-ce pas, Remo ?

— Je ne crois pas.

Merveilleux. J'ai une robe de mariée absolument divine que je réservais. Est-ce que jeudi prochain vous conviendrait ?

— Je crois que je vais être trop occupé pour me marier, répondit Remo.

— Dommage. Allons, il faut que je me sauve. Bye-bye.

— Avant que vous partiez, j'aimerais vous poser quelques questions. À propos de la réception.

— Une réception ? Est-ce que c'était un mariage ?

— Je ne crois pas.

— Tint mieux. Je commençais à peine à m'habituer à machin, là.

— Le sénateur ?

— Oui, lui. J'ai été mariée avec lui, une fois.

— Je croyais que vous l'étiez en ce moment.

— Vraiment ? Comme c'est merveilleux. George est un tel amour.

— John, rectifia la grosse dame.

— John ? Est-ce que j'ai vraiment épousé John ?

— John Spangler, dit Remo. Le sénateur.

La brune éclata d'un rire en cascade.

— Mais c'est trop divin ! J'ai épousé le sénateur. Attendez que mes amies apprennent ça ! Tenez, prenez un biscuit, dit-elle en offrant le sac à Remo. Pas un gros. Les gros sont pour moi. Vous n'avez qu'à mouiller votre doigt et pêcher des miettes.

— Je passe, marmonna Remo. M^{rs} Spangler, j'aimerais vraiment vous poser des questions sur Thornton Ives, le ministre de la Marine. Il était un des invités de votre réception, hier soir.

— Là, vous perdez votre temps, déclara-t-elle avec fermeté. Je ne sais qui est ce Thornton Ives, mais ce n'est pas un de mes maris. Jamais je n'aurais épousé un pasteur. Je vous demande un peu ! Quel genre de diamants peuvent offrir les ministre du culte ?

— Il était ministre de la Marine, madame. Un amiral ou quelque chose comme ça.

— Ah ! C'est différent. J'adore les amours à bord. Il vous envoie demander ma main ?

— Il est mort, madame. On l'a assassiné hier soir devant chez vous. À la baïonnette.

— Quel dommage, murmura M^{rs} Spangler en soupirant. Une lune de miel à bord d'un yacht, cela aurait été divin. Charles et Di ont adoré la leur. Maintenant courez vite, mon chou, comme un bon garçon. Si je manque mon avion, je serai désespérée.

C'est tellement ennuyeux, d'aller aux aéroports ainsi. Mon troisième mari, à moins que ce soit le sixième, avait son avion personnel. J'aurais dû rester avec lui. Ralph était adorable. Je veux dire Richard. Oui, Richard. Il m'a offert un ravissant diamant pour notre anniversaire de mariage d'une semaine. Enfin, ainsi va la vie. Surtout faites-moi signe, trésor. C'était délicieux, tant que ça a duré. Jamais je n'aimerais encore un homme comme vous.

Elle embrassa légèrement Remo sur la joue et passa sans un mot devant la grosse dame, pour aller monter dans sa limousine. La voiture démarra majestueusement et disparut.

Remo resta pétrifié, silencieux. Sa méditation fut interrompue par un rire grossier. La grosse dame remettait la porte en place d'un dernier coup de poing, tout en se tordant.

— Très drôle, grogna Remo.

— Je vois que vous n'êtes encore jamais venu ici. Hou !

— Hou vous-même. Qui y a-t-il d'autre ?

— Personne. Rien que moi.

— Le sénateur ?

— Il est déjà à la ferme. Maman va le rejoindre.

— Maman ? demanda Remo. Qui est maman ?

— La cinglée qui vient de partir. C'est la marna. La mater. Maman chérie. La vigne qui a produit le tendre raisin que vous avez devant vous. Moi.

Remo regarda cette femme, bouche bée. Elle avait deux fois l'âge de la poupée croqueuse de biscuits qui venait de monter en voiture.

— Vous voulez dire qu'elle est votre belle-mère, un truc comme ça ?

— Ma vraie mère, bébé, cria-t-elle tout en grattant de l'ongle un peu d'œuf séché sur son jean. Je ne dois pas avoir l'air d'une fille de sénateur, probable.

— Écoutez, vous pouvez être la fille de qui vous voulez, dit Remo en se disant que le monde était plein de dingues. Dites-moi simplement où je peux trouver cette personne, Cecilia Spangler.

— Cessez de me traiter comme une crétine, répliqua-t-elle, les poings sur ses larges hanches. Les Spangler ont une fille, qui s'appelle Cecilia, et c'est moi. Mais je me fous que vous vouliez me parler ou non, parce que je ne vais pas vous parler. Alors faites comme le crayon et taillez-vous.

À ce moment, une femme de chambre noire arriva dans le vestibule.

— On vous demande au téléphone, Miss Spangler.

— Dites-leur que je suis occupée. Dites-leur que je suis morte. Je m'en fous. Eux aussi.

— Oui, mademoiselle.

— Probablement une œuvre qui mendie de l'argent. Personne d'autre ne me téléphone.

Remo se retourna pour suivre des yeux le dos de la bonne.

— Vous êtes vraiment Cecilia Spangler ?

— Je vous l'ai dit. Ce qui est plus que vous n'en avez fait. Remo comment ?

— Remo Williams. Un ami d'un ami.

— Ami de qui ?

— À vous, prétendit Remo.

— Ça va, scribouillard. Je n'ai pas d'amis qui ont des amis avec votre gueule. Il n'y a que maman pour avoir des amis comme ça. Et ils sont tous là où elle est.

— Et c'est où ?

— Une ferme pour gros ou je ne sais quoi, dit Cecilia en chassant d'un geste cette pensée. Elle y va tous les mois. Elle prétend que c'est comme ça que papa et elle restent si jeunes. La belle affaire. Je me fiche de la tête qu'elle a. Je me fiche de l'allure que j'ai. Je sais que je suis un pou et je m'en fiche, voyez ?

Elle montrait les dents. Remo roucoula :

— Vous n'avez pas besoin de vous mettre en colère.

— Si ! Est-ce que vous ne le seriez pas si votre mère avait l'air de votre fille et si on vous prenait pour la grosse tante vieille fille de n'importe qui ?

— Ma foi, je n'y ai jamais réfléchi.

Remo lui pinça légèrement l'oreille gauche. C'était un des 52 paliers vers l'extase sexuelle, enseignés par Chiun. Si quelque chose était capable de faire parler une femme, c'était bien le bout de l'oreille

gauche.

— Je ne suis pas journaliste, susurra-t-il tendrement et il la sentit frémir de plaisir. Mais je dois vous poser quelques questions sur le crime commis hier soir sur votre pelouse.

— C'est merveilleux, ce que vous faites, souffla-t-elle, toute tremblante.

— Le type tué était le ministre de la Marine. Vous le saviez ?

Il passa lentement au creux des coudes. Dans l'enseignement de Sinanju, il fallait suivre avec précision la séquence des paliers. Chacun excitait davantage la femme et l'amenait au paroxysme du plaisir physique, jusqu'à ce qu'elle soit brisée, pantelante et satisfaite.

Remo avait ainsi fait plaisir à bien des femmes, à diverses fins. Elles n'avaient pas toutes été désirables et la manœuvre avait rarement été dictée par son propre désir. Mais invariablement, elles prenaient le plaisir qu'offraient ses mains expertes et, en échange, elles lui fournissaient tout ce qu'il voulait : information, temps, complicité.

Il avait horreur de ça. L'amour n'était jamais en cause. Pas plus que le plaisir, pour Remo. Il y avait longtemps que cet acte ne lui en procurait plus. Cela faisait simplement partie de son boulot, tout comme l'observation de filles comme Cecilia Spangler, blessées, oubliées, laides, qui n'avaient jamais connu la sincérité ni l'affection et finissaient par s'en ficher. Remo se faisait honte.

— Naturellement, je savais qui c'était. C'est moi qui ai appelé le FBI. Tous les autres étaient trop bourrés. Qu'est-ce que vous faites à mon coude ?

— Dites-moi ce que vous savez de lui. Ives. Le ministre de la Marine.

Finissons-en, pensait Remo.

— Thornton Ives... Il était gentil... Vieux. Il s'était laissé vieillir. J'aimais bien ça, dit-elle et une grosse larme se forma au coin d'un œil et roula sur sa joue. Je vous en prie. Ne faites pas ça, arrêtez.

Remo fut sincèrement étonné.

— Pourquoi ? Ça ne vous plaît pas ?

— Oh si, bien sûr. Mais tôt ou tard vous allez voir que je ne sais rien et alors vous vous mettrez en colère et vous me traiterez de grosse vache. C'est ce que font les journalistes, en général.

— Je ne suis pas journaliste, je vous dis ! cria Remo, exaspéré, et il lui prit la main. Et je ne vous traiterais pas comme ça, moi.

Elle ferma fortement les yeux.

— Je ne sais rien du meurtre. Je ne sais pas qui.

Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais rien sauf où, parce que c'était dans mon jardin, et je voulais que tout reste discret parce que l'amiral Ives était le seul des amis de papa et maman qui ne me traitait pas

comme si j’embarrassais la famille.

Elle se leva et arpenta la pièce, comme un malheureux animal hirsute.

— Je n’étais jamais invitée à leurs soirées, ici dans ma propre maison. Maman avait bien trop peur que quelqu’un me jette un coup d’œil et devine qu’elle a cinquante-huit ans. Mais l’amiral Ives s’en moquait. Il aurait pu rester jeune. Il était assez riche. Mais non. Il était normal. C’est la seule personne normale qui soit jamais venue dans ce zoo. Alors ne perdez pas votre temps à me séduire ! cria-t-elle en se retournant avec rage sur Remo. Je n’en vaux pas la peine.

— Vous êtes assez perspicace, vous savez.

Elle vint s’asseoir à côté de lui, les yeux rougis, tristes. Lentement, un commencement de sourire y brilla.

— C’était une comédie assez ridicule, faire semblant que vous me désiriez.

— Je suis navré, Cecilia. Pardon.

— Ça ne fait rien. Vous n’êtes pas le premier. Et ce n’est pas ma fierté qui me retient ni rien. Quelle fierté ? Je prends tout ce que je peux, en général. Mais pas pour ça. Thornton Ives valait bien plus pour moi qu’un petit moment de caresses. Je dois quand même dire que vous vous y entendez drôlement.

Remo sourit.

— Vous croyez que je suis folle, hein ?

— Non, pas du tout. Je trouve que vous êtes moins folle que votre mère, pour ce que ça vaut. Et je pense que vous avez plus de fierté que vous ne croyez.

Cecilia se moucha dans un kleenex fripé qu’elle avait tiré de sa poche.

— Oui, vous avez raison. Dommage que vous soyez journaliste.

— Une fois pour toutes, je ne suis pas journaliste ! Je ne peux pas vous dire pour qui je travaille. La seule chose que je puisse vous dire, c’est que la police n’est pas tenue au courant de cette affaire, alors si vous refusez de m’aider, nous allons perdre beaucoup de temps. C’est triste qu’Ives soit mort, mais son meurtre n’est pas le seul.

— Le deuxième, dit Cecilia. Le ministre de l’Air a cassé sa pipe hier matin.

— Précisément. Et vous n’avez pas appelé le FBI au lieu de la police simplement parce que vous aviez oublié le numéro du commissariat.

Elle considéra longuement Remo.

— Vous êtes vraiment de notre côté ? demanda-t-elle.

— Je le suis. Voulez-vous m’aider ?

— Bof... Si je peux. Qu’est-ce que vous voulez ?

— Une liste des invités. À la soirée d’hier.

— Il y en a une à la bibliothèque. Je vais vous la chercher.

La liste contenait plus de cent noms.

— Vous avez une idée, par où je devrais commencer ?

— Ça ne sera pas long. La plupart de ces gens ne seront pas chez eux, d'abord. Ils sont tous à la ferme des gros, avec papa et maman.

— Où est-ce ?

— Impossible de vous le dire. On ne m'y a jamais invitée. Ça n'a aucune importance, d'ailleurs. Rien qu'une espèce de clinique en Pennsylvanie, comme celles de Suisse mais moins loin. Des bains de boue, des toniques, des carottes pour dîner, des trucs comme ça. Du moins c'est ce que maman me dit.

— Et les autres ? Y a-t-il quelqu'un en particulier qui voulait se débarrasser de l'amiral Ives ?

— Des tas de gens. Les Russes, les Libyens, l'OLP, les Brigades rouges, les Baader-Meinhof, la Chine rouge, à vous de choisir. Il était ministre de la Marine, vous savez.

— Laissez tomber le sarcasme, vous voulez ? J'en ai assez comme ça à la maison.

— Ah ? Vous avez une mère, aussi ?

— On pourrait dire ça, oui.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte qu'elle ouvrit en grognant un peu.

— Merci, dit Remo. Si je vous embrassais pour dire au revoir, est-ce que vous seriez fâchée ?

Elle sourit.

— Essayez voir.

Il effleura ses lèvres. Elle rougit.

— Je suppose que vous n'avez pas envie de recommencer avec le bout de l'oreille gauche ? murmura-t-elle.

CHAPITRE IV

Les dix-huit premiers noms de la liste des invités Spangler étaient en voyage. Comme Remo avait épuisé les numéros de Washington, de Virginie et du Maryland, il s'attaqua aux adresses new-yorkaises.

Le numéro dix-neuf était Bobby Jay, un nom dont Remo se souvenait à force d'avoir passé des années à écouter vociférer la télévision de Chiun pendant qu'il faisait ses exercices. Bobby Jay, à en croire sa publicité, était une des plus grandes voix du monde, connue jusqu'ici uniquement par les Européens au goût raffiné mais à la portée maintenant des Américains grâce à une offre spéciale de la télé. Ses disques, selon son agent de pub, n'étaient pas vendus dans les magasins, ce qu'apprirent avec reconnaissance des millions de gens car Bobby Jay chantait, en fait, abominablement faux.

De retour d'un récent engagement chez Phil's Steak House à Atlantic City, Bobby Jay ouvrit lui-même la porte de son duplex au sommet d'un gratte-ciel de Manhattan. Il avait la trentaine, des cheveux capillicultivés et ce genre de figure lisse et juvénile témoignant d'une vie entière passée à lutter contre tout ce qui ressemblerait de près ou de loin à une pensée intelligente.

— Salut beau brun, tu dragues ? roucoula-t-il, faux, en claquant des doigts en mesure.

D'après le décor de la pièce, en majorité des sculptures, des peintures, des tapisseries et autres œuvres d'art représentant le postérieur d'un homme nu, Remo eut la nette impression que Bobby Jay allait se lancer dans un torrent de paillements zozotants. Il ne se trompait pas.

— Mon çou ! F'est vous le zentil çauffeur ?

— Je suis l'inconnu, répliqua Remo. Et j'aimerais que ça reste comme ça.

Bobby Jay laissa errer ses yeux sur le physique du jeune homme qu'il avait devant lui, en jean et teeshirt noirs.

— Comment ! Vous ne venez pas pour me conduire à l'aéroport ?

— Ne me dites pas que vous partez, vous aussi.

— Tout le monde qui est quelqu'un s'en va, trésor. Ah, zut et flûte et flûte, mais où est ce garçon ? Ce qu'elle peut m'énervier, cette folle-là, vous savez !

Le zozotement avait disparu. Bobby Jay alla se jeter dans un gigantesque canapé blanc bordé de lis rouges fraîchement coupés.

— Venez vous asseoir à côté de moi. Vous me remonterez le moral,

si, si, je veux, na.

— Mon petit père, si jamais je m'en vais m'asseoir sur ce canapé à côté de vous, je peux vous garantir que ça ne vous remontera rien du tout.

— Oh, le vilain ! Oh, ça, alors ! Et d'abord, qui êtes-vous ? Un cambrioleur ou quoi ? Avec ce mignon tee-shirt ? On est en janvier, vous savez, beau macho.

— Je ne suis pas un cambrioleur. J'ai des questions à vous poser sur la soirée d'hier.

— Qui, Elwood ? C'était rien, simplement une de ces choses, quoi, vous savez...

— La réception chez les Spangler.

— ... Just one of those things, those fabulous things, chanta Bobby Jay.

Remo lui retourna le bras dans le dos.

— Ouh, la brute ! glapit Bobby en battant des cils.

— Je ne veux pas de chansons. Je veux des réponses.

— Dieu de Dieu, et si intense ! Et quels jolis poignets vous avez. Si épais et coquins. Bon. Des réponses à quoi, beau brun ? Vous voulez que je vous raconte comment je suis devenu star. Une réussite du jour au lendemain, littéralement, vous savez.

— Je veux que nous parlions de l'amiral Thornton Ives, le ministre de la Marine. Vous le connaissez ?

Bobby Jay pouffa.

— Pas dans le sens biblique du mot.

Remo le prit au collet.

— Si vous ne commencez pas à me donner des réponses précises, sérieusement, je m'en vais vous passer à tabac. Littéralement et dans le sens qui fait mal.

— J'adore quand vous jouez la grande brute.

Remo compta jusqu'à dix.

— D'accord. On recommence. Quels étaient vos rapports avec l'amiral Ives ?

— Berk, je vous en prie ! Ce vieux ? Je n'ai jamais eu de rapports avec un marin de soixante ans. Vous me prenez pour qui, une radeuse ? J'aimerais mieux me noyer dans un océan de pisse d'éléphant. Tiens, je n'avais encore jamais trouvé celle-là. C'est pas mal, dans le genre pervers... Pisse d'éléphant. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que vous y barboteriez avec joie. Étiez-vous ami avec l'amiral.

— Dieu non ! Il ne faisait pas partie du groupe.

— Quel groupe ?

Bobby se glissa plus près de Remo, avec un sourire lubrique.

— Eh bien, le groupe, bien sûr. Le jet-set. Les VIPs. Tous les gens qui comptent. Les BMs.

— Comme par exemple ?

— Oh, tout le monde. Mrs Spangler et le sénateur, ils font partie du groupe. Et Posie Ponselle, l'actrice...

— Posie Ponselle ? Je la croyais morte.

— Oh, mes aïeules, non ! Posie est encore ravissante. Pour une femme. Mais elle doit bien avoir cent ans, maintenant... ajouta-t-il méchamment. Que voulez-vous, c'est ça Shangri-la... Ouh, l'idiote, ça m'a échappé. Mais aussi, c'est si dur de garder un secret tout le temps et de le cacher à l'homme de vos rêves.

— Shangri-la ?

— Oui. Vous savez. « Tes baisers m'emportent... »

— Je connais l'air, merci, interrompit Remo.

Bobby Jay lui caressa le bras.

— C'est une clinique de jeunesse.

— En Pennsylvanie ?

— Oui. Vous y avez été ?

— Non. C'est là où Mrs Spangler a dit qu'elle allait, quand je lui ai parlé. Et alors ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ah non, non, je ne peux pas en dire plus. Ils seront tous fous, fous de rage, s'ils savent que j'ai parlé de nous à quelqu'un qui n'est pas du groupe. Vous comprenez bien, pas vrai ? Si tout le monde connaissait Shangri-la, tous les gros pauvres du monde viendraient l'envahir.

— Bien sûr, dit Remo. Vous ne voudriez pas y introduire un mauvais élément, parmi les gens comme vous et autres BD.

— BM. Beau Monde, rectifia Bobby Jay en se poussant contre Remo.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un Beau Monde avec deux yeux au beurre noir et un nez éclaté ?

Bobby Jay s'écarta en reniflant avec mépris.

— Philistin. Et moi qui allais vous demander si vous vouliez en faire partie. D'ailleurs, vous ne pourriez pas. Je vois bien que vous n'êtes pas assez riche. Votre tee-shirt n'a même pas le nom de quelqu'un dessus.

Remo tira de sa poche la liste d'invités que lui avait donnée Cecilia Spangler. Le nom de Posie Ponselle y figurait et c'était une des personnes qu'il avait essayé de joindre. Elle était en voyage.

— Voulez-vous parcourir ces noms ? demanda-t-il à Bobby Jay.

Il lui indiqua le début de la liste. Bobby Jay lut et la rendit.

— Oui ?

— Vous dites que le sénateur et Mrs Spangler sont en route pour ce Shangri-la. Apparemment, Posie Ponselle aussi et vous y allez

également.

Est-ce que ces autres de la liste font partie de votre club ?

— Mais naturellement, trésor. La plupart.

— Où est-ce ?

— Ah, ah ! Je vous l'ai dit ! Je ne peux pas en révéler plus. À moins que vous pensiez à en faire partie.

— Disons que j'y pense.

Bobby Jay pouffa.

— Ce n'est pas si facile. La demande d'acceptation est de trois mille dollars et il faut gagner au moins un demi-million par an.

— Un demi-million ? Comment avez-vous fait pour y entrer ?

— Mon camarade est un avocat fiscal, expliqua Bobby.

— Un club plutôt huppé. Et qu'est-ce qui se passe aux réunions ?

— Je ne peux pas vous dire ça, non. Nous avons tous dû jurer le secret.

— Ça me ferait tant plaisir, dit Remo en tordant l'oreille du chanteur jusqu'à ce qu'il grimace de douleur.

— Ah ! Oh ! gémit-il. Encore ! Ah, ça fait délicieusement mal !

Remo laissa tomber. Ça ne servait à rien. Et il se dit qu'il était peut-être sur une fausse piste. L'amiral n'avait même pas été membre du groupe de BM de cette folle perdue. Il était de retour à la case zéro.

— N'en parlons plus, grommela-t-il.

— Oh non, soupira Bobby Jay. Vous étiez merveilleux. Je n'avais encore jamais été pincé comme ça. Et mordre, vous savez aussi ?

— Revenons-en à l'amiral, dit Remo avec un grand écœurement.

— Mais pourquoi est-ce qu'il vous intéresse tant que ça ? pleurnicha Bobby Jay. C'est un rien du tout.

— Il est mort.

— Voyez ? C'est tellement un rien du tout que je ne savais même pas qu'il était mort. Est-ce que Rona Barrett a couvert ça ? Est-ce qu'il est passé à « Entertainment Tonight » ?

— Connaissez-vous quelqu'un qui ait été ami avec lui ?

— Certainement pas. Je ne fréquente pas des riens du tout.

— À qui a-t-il parlé, à la soirée ?

— À d'autres riens du tout dont tout le monde se fout. Ah si, tiens ! Je sais à qui il a parlé. À Seymour Burdich.

— Qui est Seymour Burdich ?

— Un rien du tout. Il dirige un service d'information sur les célébrités. Il trouve leurs couleurs favorites, les noms de leurs chiens-chats-oiseaux, les choses comme ça. Et puis il publie ces conneries dans un torchon et le vend aux fans. Il nous débarrasse de la racaille. Seymour est invité à toutes les réceptions branchées. Nous, les stars, nous l'aimons bien. C'est en somme notre petite mascotte.

— Est-ce qu'il sera à Shangri-la aussi ?

Bobby Jay gloussa de rire.

— Oh, Seymour ne pourrait jamais entrer à Shangri-la ! Il n'a pas un rond.

— Je croyais que vous l'aimiez tous bien.

— L'amitié a des limites. On doit tenir compte de sa propre réputation.

Remo examina de nouveau la liste. Le nom de Burdich était tout en bas, avec une adresse à Houston Street, dans le quartier de Tribeca de New York.

— C'est là où Burdich habite, ou son lieu de travail ?

— Les deux. Vous n'aurez pas de mal à le trouver. On sait toujours reconnaître les pauvres dans une foule. Euh, à propos, vous n'êtes pas vraiment pauvre, dites ? demanda Bobby Jay en s'écartant de Remo. Parce que voilà un moment que nous causons tous les deux. Je ne voudrais surtout pas que ça déteigne.

On sonna à la porte.

— Considérez ça comme une simple maladie mondaine, dit Remo en allant ouvrir pour s'en aller.

Un solide jeune homme blond musclé entra. Bobby soupira et se mit à chanter : « *So lovely to look at, delightful to see...* »

— Ze fuis le çauffeur, annonça le beau blond.

CHAPITRE V

Au fond d'un quartier qui semblait avoir été fondé par des épaves, un homme aux cheveux gris était assis à un vieux bureau à cylindre, dans une espèce de magasin. Il ne restait plus la moindre trace d'une ancienne grandeur dans la rue jonchée de détritiques que le vent d'hiver emportait. Une feuille de journal alla se plaquer en claquant contre la vitrine du magasin, sur laquelle les mots « Stardust, Inc. » étaient écrits à la main, à la peinture blanche.

Remo entra. Ses oreilles furent assaillies par le bruit des presses d'imprimerie. L'homme solitaire se penchait sur son bureau, ses cheveux trop longs traînant sur le col de son chandail noir.

— C'est vous Burdich ? cria Remo.

— Ouais. Qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme montra plusieurs piles de papiers, sur son bureau. Elles portaient des étiquettes avec des noms de célébrités et elles étaient classées par catégories : films, musique, sports, politique et autres.

— Un dollar pièce. Ou bien vous pouvez avoir le *Celebrity Scoop*, c'est le journal, à un dollar cinquante. Je suis à vous dans deux secondes, ajouta-t-il en inclinant la tête du côté des presses.

Ces presses crachaient des feuillets de journal portant de gros titres comme « Ce que prennent les stars au petit déjeuner » ou « Comment rencontrer un Rolling Stone ». Quand Burdich parla, le vacarme des presses s'atténua et se tut. Un grand silence tomba.

— Je voudrais vous parler de la réception chez les Spangler, hier soir en Virginie, dit Remo.

Burdich sourit largement. Son haleine fit monter un nuage dans la salle glaciale.

— Ah oui. Mon autre vie, dit-il non sans dignité, en tripotant la chaîne à son cou. Vous êtes d'un magazine, je suppose ?

— Oui, mentit Remo.

— Lequel ? Teen Idol ? Rock Bear ?

— *Stars and Stripes*. Je viens vous interroger sur l'amiral Thornton Ives. Le ministre de la Marine. Il paraît que vous vous êtes entretenu avec lui, hier soir.

— Ma foi, je circule avec tous les invités, même s'ils sont des gens hors du coup, répondit Burdich d'un air satisfait. C'est mon travail. Naturellement, je préfère passer mon temps avec des gens de mon monde. Les militaires ne font pas partie du groupe. Ives était uniquement invité à cause du sénateur.

— C'est la deuxième fois que j'entends parler du groupe. Bobby Jay l'a mentionné aussi.

Burdich haussa un sourcil.

— Bobby Jay ? Je m'étonne qu'il soit encore en ville. Le groupe voyage une fois par mois, vous savez.

— Vous êtes au courant de ça ?

— Bien sûr ! Ils me racontent tout ce qu'ils font. Ils se confient à moi. Ils m'envoient même les billets d'avion pour assister à leurs soirées, dit fièrement Burdich, puis il se pencha vers Remo et lui confia à voix basse : Vous savez, les BM sont vraiment beaux. Plus ils sont importants, plus ils sont grands, comme je dis toujours.

— Très profond. Alors, l'amiral... ?

— Oh, il ne comptait pas. Dites, vous avez entendu parler de mes dossiers ? demanda-t-il en indiquant une rangée de vieux classeurs cabossés. Ils sont légendaires. Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur les célébrités. J'ai même le numéro de téléphone privé de Greta Garbo, mais ça ce n'est pas à vendre. Ils ont confiance en moi, vous savez.

— Bobby Jay vous a appelé une mascotte.

Burdich se leva en crachotant.

— Cette vieille pédale pompeuse...

Il se ressaisit, se rassit et lissa les plis de son chandail élimé.

— C'est un sacré numéro, Bobby Jay. Nous persiflons tout le temps. C'est l'habitude du groupe. Un rire minute.

— Comment connaissez-vous Bobby Jay ? demanda Remo.

— Oh, je le connais depuis toujours. Nous sommes allés à l'école ensemble, d'ailleurs. Je suis copain avec tous. Ils m'adorent.

— Vous avez le même âge tous les deux ? dit Remo, ahuri parce que Burdich paraissait vingt ans de plus que Bobby Jay.

— J'ai cinquante-deux ans. Bobby Jay en a trois de plus !

Remo le regarda fixement. Voilà que ça recommençait. D'abord Cecilia Spangler, qui paraissait deux fois plus âgée que sa propre mère. Et maintenant Burdich, qui avait deux ans de moins qu'un homme qui aurait passé pour son fils.

— Vous ne me croyez pas, dit Burdich en soupirant. Je le vois bien. Que voulez-vous, c'est leur truc. Victimes de la maladie qu'est la vanité, tous tant qu'ils sont. Toujours à cavalier, à se conduire comme des gosses. Des gosses ! Je vous demande un peu ! Qui a besoin d'avoir l'air deux fois plus jeune que son âge ? C'est la faute à la publicité. La génération Pepsi qui prend la relève.

— Euh, ouais, marmonna Remo, désorienté par le brusque changement de ton de Burdich. À propos de l'amiral...

— Shangri-la, chuchota Burdich. Shangri-la n'est que pour le groupe branché. Ils m'ont laissé en rade. Il est trop tard. Trop tard.

Remo était mal à l'aise. Il avait voulu des informations sur le

ministre de la Marine. Tout ce qu'il obtenait, c'était une suite d'obsessions personnelles sur une espèce de maison de santé appelée Shangri-la.

— Trop tard pour quoi ?

— Regardez-la ! cria Burdich. Je suis vieux !

Il s'approcha d'un petit miroir accroché au mur et le jeta violemment par terre.

— Vieux ! Et je ne serai plus jamais jeune ! Ils m'ont laissé en rade. Eux et leur argent et leur sorcier. Le groupe branché. Je voudrais être mort. Vous m'entendez ? Mort !

— Essayez de respirer profondément, conseilla Remo.

— Ah, à quoi bon ? grommela Burdich en balayant une pile de papiers de son bureau. Je sais ce que je suis. Un pique-assiette. Vous pensez que je suis un pique-assiette, hein ?

— Je pense que vous êtes cinglé, dit Remo et il persista vaillamment. Je dois me renseigner sur l'amiral Ives, si ça ne vous fait rien. Il a été assassiné hier soir et je veux découvrir le coupable. Est-ce que vous voyez quelqu'un, à cette réception, qui aurait voulu le tuer ?

— Il ne comptait pas, je vous dis. Personne là-bas ne se souciait de lui. Ils ne se soucient de rien, à part eux-mêmes. Leur précieuse jeunesse. Leur vénéré docteur Foxx.

Remo se redressa.

— Foxx ? Qui c'est ça ?

— Le diététicien. Félix Foxx. C'est lui qui a créé cet établissement, là, qui a apporté au groupe un autre endroit où ils peuvent tous se retrouver entre eux, loin de la racaille. Il les maintient jeunes. C'est ce qui sépare le groupe des pauvres cons comme nous.

— Comment ça, il les maintient jeunes ?

— Vous avez entendu. Il les maintient jeunes. Il n'y en a pas un seul, là-haut dans le paradis montagnard de Foxx, qui reverra ses cinquante ans. Shangri-la. Le royaume magique où l'on ne vieillit jamais, tout comme dans le film. C'est ça qu'il a fait, dit Burdich en envoyant un coup de pied dans les papiers éparés par terre. Pour ceux qui ont les moyens. La grande ligne de démarcation entre les riches et les paumés. L'éternelle jeunesse et la beauté, c'est uniquement pour les riches. Les gens comme vous et moi révéleront leur niveau dans l'existence en devenant vieux et moches. Nous nous racornirons comme les feuilles en hiver, jusqu'à notre mort. Mais pas eux ! Pas le groupe avec tout son argent et ses relations et son docteur Foxx. Ils ne vieilliront jamais. Jamais. Ils nous laisseront tous en rade.

La dépression de Burdich plana dans la salle comme un nuage noir.

— Vous connaissez les noms de cette liste ? demanda Remo avec une fausse gaieté, en la lui montrant.

— Tous. C'est le groupe branché. Ces porcs.

— Vous voulez dire qu'ils sont tous absents de chez eux ? gémit Remo.

— Tous tant qu'ils sont, les salauds. C'est la réunion mensuelle à Shangri-la.

Et on en revenait encore à Shangri-la. Remo pouvait tenter d'aiguiller la conversation dans n'importe quelle direction, tous les chemins menaient à cette maison de santé en Pennsylvanie.

Il contempla les classeurs de Burdich.

— Dites-moi, vous avez quelque chose, là, sur cette boîte ?

— Tout, grogna Burdich. Je vous l'ai dit. Je sais tout sur eux. Comment ils vivent, comment ils dépensent leur fric, ce qu'ils font... C'est pour ça que c'est si dur d'être tenu à l'écart.

— Je peux jeter un coup d'œil sur votre dossier de Shangri-la ?

— Pas question. C'est dans le dossier avec le téléphone de Greta. Jamais je ne pourrais confier ça à un simple mortel ordinaire.

— À vous voir, vous êtes un simple mortel ordinaire.

Burdich se leva.

— Je n'ai pas à supporter ça de vous.

— Et ça, vous le supporteriez ?

Remo tira de sa poche une grosse liasse de billets. Smitty lui fournissait régulièrement de l'argent. Remo n'en avait guère besoin, mais c'était parfois utile.

— Il y a combien, là-dedans ? demanda Burdich, les yeux brillants.

— Comptez. Assez pour entrer à Shangri-la, si c'est votre rêve. Laissez-moi simplement voir ce que vous avez sur cet établissement.

— Mais il me faudrait gagner un demi-million de dollars par an pour être admis, gémit Burdich.

— Dites que vous avez hérité. Les dossiers ?

— Bof, ça ne peut faire de mal à personne, dans le fond. Un héritage, hein ? Ils marcheraient peut-être.

Il compta les billets tout en ouvrant un tiroir rouillé dont il retira une chemise. Elle contenait une feuille de papier, une carte dessinée à la main d'une région située dans le nord-est de la Pennsylvanie.

— Je l'ai dessinée moi-même, d'après des bribes de conversations, mais elle est très précise. Je suis même allé là-haut pour en vérifier l'exactitude, mais ils n'ont pas voulu me laisser entrer. Maintenant, dit-il en brandissant la liasse, ils m'ouvriront !

— Je croyais que c'était trop tard pour vous.

— Je me teindrai les cheveux. Ils m'accepteront. J'aurai ma place. Je ferai partie des BM, dit Burdich et il tomba à genoux aux pieds de Remo. Merci. Soyez béni !

Et il se traîna derrière Remo jusqu'à la porte.

Question réglée, pensa Remo. Il n'avait rien obtenu en faisant du porte à porte. Si tous ceux qui avaient vu Ives pour la dernière fois

étaient à Shangri-la, c'était là qu'il irait. Et ça ne lui avait coûté que cinq à six mille dollars en papier monnaie.

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir le téléphone de Greta ? cria Burdich alors que Remo s'en allait.

Remo téléphona à Smith pour lui faire son rapport sur les entrevues infructueuses.

— Ils sont *tous* absents ?

— À peu près. Tout le monde est allé à cette clinique ou je ne sais quoi, en Pennsylvanie, appelée Shangri-la. Le dernier cinglé à qui j'ai parlé a dit que c'était pour rester jeunes.

— C'est ce que prétendent tous ces établissements, dit Smith.

— Oui, je sais. Seulement là, on dirait que ça marche.

Il expliqua la différence d'âge entre les invités de la soirée et leur apparence, et donna à Smith l'information de Burdich sur le Dr Félix Foxx.

— Beaucoup de gens de plus de cinquante ans paraissent vingt ans de moins, dit Smith tandis que l'ordinateur de Folcroft entraînait en action. On dirait une période transitoire de la vie... Foxx, vous dites ?

— Félix Foxx.

Un silence suivit, pendant lequel Remo n'entendit que le bourdonnement de l'ordinateur.

— C'est bizarre, murmura Smith à un moment donné puis il retomba dans son silence.

— Il fait moins seize ici et je suis dans une cabine ouverte à tous les vents, dit Remo. Vous ne pourriez pas réfléchir à vos moments perdus ?

— Très bizarre, répéta Smith. J'ai Félix Foxx là sur l'écran mais c'est une très brève biographie, extraite surtout des dossiers du fisc. Il n'y a pas de date de naissance.

— Je suppose que ça veut dire qu'il n'existe pas ?

— Possible...

Harold W. Smith avait une confiance totale dans ses ordinateurs. Pour lui, ils étaient incapables de fournir des réponses inexactes.

— Enfin quoi, il passe à la télé ! protesta Remo. Il est sur la couverture de *People Magazine* !

— Et on dirait que sa vie a commencé à la publication de ses livres. C'est là que débute son dossier de l'impôt sur le revenu. Avant cette date, il n'y avait aucun compte en banque à ce nom, pas de cartes de crédit, rien. Il semble s'être matérialisé il y a un an.

Remo soupira.

— J'ai simplement téléphoné, comme vous le vouliez. Je me fiche que le type existe ou non. Mais si vous voulez, j'irai à Shangri-la.

Remo donna à Smith les coordonnées de l'établissement.

— Parfait, dit Smith. Je vais faire des recoupements avec les références que j'ai.

— Autre chose. J'aurai besoin d'argent.

À l'autre bout du fil, la voix citronnée devint encore plus acide.

— Je viens de vous donner plusieurs milliers de dollars.

— J'en ai donné la plus grande partie à un type, pour un traitement de beauté.

Une sorte de petit hennissement gémissant monta brièvement du téléphone avant qu'on raccroche à l'autre bout.

CHAPITRE VI

L'agent Gary MacArdie ouvrit le tiroir de son bureau, dans le commissariat, pour la vingtième fois depuis qu'il était arrivé ce jour-là et serra dans sa main le petit tampon de caoutchouc qui y était caché.

Ce serait sa porte de sortie, son issue de secours. Pour échapper à l'assurance, au loyer, aux factures d'épicerie. Au poids colossal de Noël à New York qui vidait un compte en banque déjà pauvre. Le tampon, s'il l'utilisait assez souvent, le remettrait à flot assez longtemps pour attendre une promotion et un salaire décent. Le tampon lui apporterait la délivrance.

Il ne pensait pas que c'était illégal. Des tas de types – même les jeunes, simples agents comme lui – acceptaient déjà des pots-de-vin des revendeurs de la rue qu'ils devaient arrêter et se laissaient soudoyer par les maisons de passe. Mais MacArdie avait été régulier. Il voulait être un flic, un bon flic. Malgré tout, il voyait qu'un bon flic risquait d'être dans la panade après le premier Noël de son fils, quand les factures tomberaient en janvier. MacArdie faisait déjà des heures supplémentaires tous les soirs, il voyait à peine sa femme et son gosse et il était mort de fatigue, alors maintenant il se fichait que ce soit illégal ou non.

Herb, en bas, disait que ça ne l'était pas. Il l'avait juré, là en bas au Sommier. Tout ce que MacArdie avait à faire, c'était de tamponner tous les rapports contenant le mot *fox*, qui voulait dire renard, et il recevait du gouvernement un chèque de 20 dollars. Pas de département, pas de nom, pas d'impôt. Rien que de l'argent. Et Herb recevait son chèque aussi, rien que pour ajouter un 9 devant le numéro de code, quand il soumettrait le rapport à l'ordinateur.

En s'assurant que personne ne le voyait, MacArdie pressa le tampon sur son encreur et tamponna un bout de papier, dans le tiroir. Le résultat fut une suite de chiffres commençant par trois zéros.

Comment est-ce que ça pourrait être illégal ? Personne, à part Herb, ne verrait le rapport avant qu'il passe dans l'ordinateur, et Herb était dans le coup. Et ensuite, quand il serait passé par l'ordinateur et en sortirait tout prêt à classer, personne ne le verrait non plus, sauf si c'était une grosse affaire, mais même alors, il faudrait que ce soit repéré par un dingue de l'informatique.

« Mais qui te donne l'argent ? » avait voulu savoir MacArdie, ce jour-là au Sommier. Herb disait qu'il avait déjà fait ça, pas avec *Fox* mais avec d'autres mots clefs. De temps en temps, depuis des années,

Herb recevait un coup de téléphone. Au début, il avait cru que la voix citronnée était celle d'un fou, mais comme il n'avait rien à perdre, il avait ajouté 9 aux documents en question, rien que pour voir ce qui se passerait. Et il avait reçu un chèque pour chaque rapport qu'il soumettait à l'ordinateur, avec un 9 dessus. Pas de conditions. Pas de questions. Rien que l'argent.

— Je ne sais pas, répondit Herb, mais c'est pas la Mafia qui envoie des chèques du gouvernement. À mon avis, c'est la CIA.

— Quoi ? T'es pas un peu branque ? Qu'est-ce que tu veux que la CIA fasse avec des renards ?

— Va savoir. Il y a peut-être des renards avec la rage, à New York, et la CIA veut les attraper en douce. Tout ce que je sais, c'est que ce coup-ci ils sont pressés et ils ne peuvent pas attendre que les rapports passent par la filière normale pour descendre au Sommier. C'est pour ça que tu dois tamponner tous ceux qui disent « fox » et me les apporter ici toi-même. Compris ?

MacArdie était sceptique.

— Je ne vois toujours pas pourquoi la CIA est tellement intéressée par ce commissariat-ci.

— Te fais pas d'illusions, mon vieux. J'ai un copain dans le centre qui a un tampon exactement comme ça. Nous les fabriquons nous-mêmes, comme dit le type au téléphone, et quand le premier chèque arrive il y a même un supplément pour les frais de tampon. Si ça c'est pas de la bureaucratie du gouvernement, je ne m'appelle plus Herb.

Ainsi, Gary MacArdie avait pris le tampon et l'avait porté sur lui en faisant ses rondes et il avait fait des heures supplémentaires, en dînant sur son bureau au cas où des rapports « fox » arriveraient, et maintenant il claqua son tiroir parce que n'importe quel imbécile savait qu'il n'y avait pas de renards à Manhattan.

Et, à ce moment, Doris Dumbroski entra.

C'était une rouquine vulgaire avec assez de pancakes sur la figure pour teindre l'Hudson en orangé et elle criait à tue-tête au sergent de semaine :

— Qu'est-ce que c'est que cette boîte pourrie ? Qu'est-ce que vous foutez tous ici au lieu de combattre le crime dans les rues comme vous le devez ?

— Du calme, dit le sergent en soupirant parce que lui aussi faisait des heures supplémentaires. Qu'est-ce qui se passe ?

La rouquine abattit son poing sur le bureau.

— Il se passe que ma copine qui partage mon appartement a disparu depuis dix jours et vous êtes tous là à traîner ici comme des cons qui attendent une bière.

— Avez-vous rempli un formulaire de personne disparue ? demanda le sergent de semaine.

— Oui, j'ai rempli un formulaire de personne disparue ! glapit la rousse. La semaine dernière. Le lendemain du jour où Irma a disparu. Vous ne vous en souvenez même pas. Comment voulez-vous que les contribuables...

— Nous avons beaucoup de personnes disparues, à New York, madame, interrompit le sergent en prenant un crayon et un bloc. Nom ?

— De qui ?

— Le vôtre.

— Doris Dumbroski.

Le sergent leva les yeux.

— Ah oui. Je me souviens. L'effeuilleuse.

— Attention à ce que vous dites ! Je suis une danseuse exotique, déclara Doris en faisant bouffer ses cheveux.

— C'est ça. Au Pink Pussycat. Qui est votre amie ? La disparue ?

— Elle s'appelle Irma Schwartz, pareil que la semaine dernière !

— Bon. Une seconde, grommela le sergent en feuilletant une pile de papiers sur son bureau. Schwartz... Schwartz...

— Qu'est-ce que c'est, tout ça ? demanda Doris.

— Homicides. Schwartz... Irma, voilà, annonça le sergent en levant les yeux. Je regrette, madame. Son nom est là.

Doris le regarda fixement, la bouche ouverte.

— Un homicide ? Comme qui dirait... elle a été assassinée ?

— On le dirait, madame. Désolé. Elle avait des papiers sur elle, mais elle n'a pas encore été identifiée personnellement. Elle n'est arrivée que cet après-midi. Quelqu'un de la morgue aurait dû vous téléphoner.

— Je n'étais pas chez moi, murmura Doris. Je ne me doutais pas qu'elle avait été assassinée, bon Dieu ! J'ai juste pensé qu'elle fricotait avec un malfrat.

— C'était sans doute le cas.

Des larmes montèrent aux yeux de Doris Dumbroski.

— Alors qu'est-ce que je fais, maintenant ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Le sergent de semaine fut plein de sollicitude. Il avait vu beaucoup de ces cas.

— Eh bien, si ça ne vous faisait rien, j'aimerais que vous descendiez à la morgue avec un de nos agents. Si la décédée est votre amie, l'agent rédigera un rapport d'homicide. Vous voulez bien ?

— Ma foi... d'accord. Mais je n'arrive pas à croire qu'Irma est morte. Elle était pleine de vie, vous savez.

— Elles le sont toutes, murmura le sergent. Hé ! Est-ce qu'un de vous veut bien emmener cette dame à la morgue pour une identification ?

Il n'y eut pas de volontaires. Pratiquement tout le monde faisait des heures supplémentaires et personne n'avait envie d'aller traîner à la morgue pour une identification, avec une bonne femme en larmes, ni de rédiger un rapport interminable.

— Et puis, vous savez, c'était son jour de chance, disait Doris.

— Ça dépend du point de vue, probable, répondit le sergent.

— Vous comprenez, nous étions là aux studios de la télé, et puis voilà que tout à coup Irma et le Dr Foxx se faisaient des yeux doux et puis elle est partie avec lui dans sa limousine et tout...

L'agent MacArdie lâcha le tampon avec lequel il jouait et se leva d'un bond.

— Fox ? Où est-ce qu'il y a des renards ?

— Dr Foxx, avec deux x. Le diététicien. Celui avec qui Irma est partie.

— Quand ?

— Lundi. La dernière fois que je l'ai vue.

Le sergent de semaine nota le nom.

— Vous voulez que je m'occupe de ça, chef ? demanda MacArdie.

— Faudra la conduire à la morgue, rédiger le rapport. Votre service est presque fini. Vous êtes sûr de vouloir y aller ?

— Sûr, chef. Il s'appelle Foxx, pas vrai ? demanda l'agent à Doris.

— Avec deux x. Il était si charmant et tout, quoi, comme qui dirait y avait des atomes crochus entre eux...

— L'agent MacArdie notera tous les détails, dit le sergent.

— Oui, chef, dit MacArdie, qui avait le tampon dans sa poche. Venez avec moi, madame.

Doris Dumbroski renifla et tamponna le noir autour de ses yeux.

— Au moins Irma n'aura pas souffert, pleurnicha-t-elle.

— Tant mieux, dit MacArdie avec compassion. Ho ! Une seconde. Comment vous le savez ?

— Parce qu'elle ne souffrait jamais. C'était une de ces personnes comme ça. Elle ne sentait jamais la douleur. Alors celui qui l'a tuée ne lui a pas fait mal. Pauvre Irma.

MacArdie l'emmena. Chaque mot que dirait Doris Dumbroski figurerait dans ce rapport. Et ce serait le plus gros, le plus complet, le mieux tapé que la CIA ou la Mafia, ou qui que ce soit qui expédiait ces chèques avait jamais reçu. Les jours heureux revenaient.

CHAPITRE VII

Le système triple zéro fonctionnait. Smith était assis à son terminal tandis que les ordinateurs de Folcroft triaient consciencieusement l'accumulation de rapports mentionnant le nom de Foxx, en provenance de 257 commissariats de police de tout le pays.

L'ordinateur avait classé la documentation suivant la programmation de Smith et se débarrassait automatiquement du rebut. Les renards, les Phochs, les Fox avec un seul x étaient éliminés avec une bourdonnante efficacité. Le reste, les Foxx ayant des contraventions, arrêtés pour délinquance juvénile, ou signalés parmi les victimes d'accidents devaient être scrupuleusement examinés par Smith lui-même. Il restait parfaitement immobile à son terminal, craignant même de ciller, les yeux rivés sur l'écran et pressait le bouton « rejet » à chaque Foxx qui n'avait rien à offrir.

Ses yeux brûlaient. Il ôta un instant ses lunettes et se frotta la figure avec son mouchoir. Puis il rouvrit les yeux et regarda l'information sur l'écran. Il pressa le bouton « Attente » et relut le texte :

FOXX, FELIX, DR. MED. VU POUR LA DERNIERE FOIS EN
COMPAGNIE VICTIME HOMICIDE SCHWARTZ, IRMA L.

Smith tapa le code : PRIERE DONNER CAUSE DE LA MORT.

L'ordinateur bourdonna un moment, puis il fit passer sur l'écran sa version du trépas d'Irma Schwartz.

MORT SCHWARTZ, IRMA L. CAUSEE PAR ADMINISTRATION
HCN PAR VOIE NASALE.

DEVELOPPEZ.

HCN = ACIDE HYDROCYANIQUE, C.A.D. ACIDE PRUSSIQUE.
ETATS LIQUIDE OU GAZEUX. INSTABLE. CONFIGURATION
POLECULAIRE...

ATTENTE.

Si on le laissait faire, l'ordinateur développerait le sujet éternellement, jusqu'à ce que la dernière bribe d'information de ses mémoires soit épuisée. Smith effaça le code « Développez ». L'écran revint aux détails de la mort d'Irma Schwartz, en donnant les taux sanguins de toutes les substances connues, classés par quantité. Tout en bas de la liste il y avait PROCAINE... OOOO!, suivi d'une note : TOUS NIVEAUX NORMAUX EXCEPTE DERNIERE INDICATION.

PROCAINE. DEVELOPPEZ.

PROCAINE = NOVOCAINE. TERME GENERIQUE. SE TROUVE

DANS PLANTE CACAO. FREQUEMMENT RAFFINEE EN COCAINE. TROUVEE AUSSI SOUS FORME EXTREMEMENT PURE MAIS EN PETITE QUANTITE DANS SYSTEME ENDOCRINAL HUMAIN...

RAPPORT AVEC SCHWARTZ, IRMA L.

ABSENCE PRESQUE TOTALE PROCAINE DANS SANG DE LA VICTIME AU MOMENT DE LA MORT... CONTRADICTION AVEC RAPPORT 000... CONTRADICTION...

DEVELOPPEZ CONTRADICTION.

L'écran en revint au rapport de police.

SUJET N'A RESSENTI AUCUNE DOULEUR AU MOMENT DE LA MORT.

— Quoi ? s'écria tout haut Smith.

Il demanda à l'ordinateur d'expliquer ça.

RAPPORT POLICE 000315219 CITATION SUJET SIGNALEE COMME NE RESSENTANT JAMAIS DOULEUR... CONTRADICTION AVEC NIVEAU TRES BAS PROCAINE...

Smith fut intéressé. Il programma de nouveau PROCAINE et appuya sur le bouton « Développez ». L'ordinateur repartit, là où il s'était arrêté, et débita des volumes d'information sur la procaïne, pendant vingt minutes. Entre autres choses, Smith apprit que le niveau de procaïne dans le corps contrôlait dans une certaine mesure la tolérance à la douleur.

Si le taux de procaïne d'Irma Schwartz était pratiquement nul, alors la bizarre note indiquant qu'elle ne ressentait jamais la douleur n'avait pas de sens. Par-dessus le marché, Félix Foxx avait été avec elle le jour où elle était morte. Ça ne jetait aucune lumière sur le meurtre de l'amiral Ives, à moins que...

NIVEAUX ANORMAUX PROCAINE DANS RAPPORTS AUTOPSIE WATSON, HOMER G. ET IVES, THORNTON, demanda Smith.

NIVEAUX PROCAINE NORMAUX, répondit l'ordinateur.

Pas de rapport.

Smith ramena le programme à sa précédente position.

L'ordinateur développa docilement la procaïne, en se lançant dans des références historiques comprenant divers rapports publiés. Smith lut tout cela avec application à mesure que les mots passaient sur l'écran, l'ordinateur faisant son tri à travers des décennies d'information en revenant en arrière jusqu'en 1979, où il y avait 165 mentions de la procaïne, dans l'ensemble des publications du monde entier y compris de petits journaux à scandale du Sri Lanka et des encyclopédies. À ce train, comprit Smith, il en aurait jusqu'à la fin des temps.

PERIODIQUES AMERICAINS SEULEMENT, tapa-t-il. NOMBRE MENTIONS SEULEMENT.

Il y en avait douze pour 1978, toutes dans un seul numéro du

Journal of American Dentistry. Le nom de Foxx n'était pas cité. Il ne l'était pas davantage au cours de toutes les années 60 et 50. Pas plus que dans toutes les années 40. Smith cligna des yeux, aveuglé par une migraine tenace.

En 1938, les journaux et magazines américains avaient imprimé le mot procaine plus de 51 000 fois.

ATTENTE. DEVELOPPEZ.

Les articles apparurent à tour de rôle sur l'écran. Ils avaient tous pour sujet un scandale médical concernant un laboratoire de recherche, aujourd'hui supprimé, d'Enwood, en Pennsylvanie, d'où avait disparu une quantité stupéfiante de procaine endocrinienne. Les recherches étaient dirigées, comme le révélèrent plus tard certains rapports, par l'armée pour abaisser le seuil de tolérance à la douleur des soldats.

Ce fut un tollé, dans le public, contre des savants qui s'amusaient à faire des expériences de douleur sur Nos Petits Gars en Uniforme, qui fit oublier le vol du produit. À la suite de quoi l'établissement de Pennsylvanie fut abandonné, les expériences cessèrent et le principal responsable de la recherche s'expatria discrètement. Il s'appelait Vaux.

Félix Vaux.

— Vaux, murmura Smith en reprogrammant l'ordinateur avec un renouveau d'énergie.

DEVELOPPEZ VAUX, FELIX. CHEF RECHERCHE LABORATOIRES D'ENWOOD, PENN. ENV. 1938, tapa-t-il.

VAUX, FELIX, NE 10 AOUT 1888... UNIVERSITE DE CHICAGO...

ATTENTE.

1888 ? Il aurait plus de 95 ans.

Ce n'était pas le bon. Six heures, au plus puissant, au plus omnipotent complexe d'ordinateurs du monde, et il finissait avec un homme qui n'était pas le bon.

Écœuré, il éteignit son terminal. Il n'aboutissait à rien. Indiscutablement, Remo s'était trompé d'individu, lui aussi. Si Harold W. Smith avait été un analyste d'informatique ordinaire, travaillant avec des ordinateurs ordinaires, il aurait alors enfilé sa veste de tweed vieille de vingt ans, se serait coiffé de son chapeau de feutre marron vieux de trente, aurait verrouillé les fermetures de son attaché-case qui contenait le téléphone rouge et serait parti pour rentrer chez lui.

Mais Harold W. Smith n'avait rien d'ordinaire. Il était précis. Précis au point que, si ses petits pois n'étaient pas sur son assiette à neuf heures précises, il souffrait de brûlures d'estomac pendant tout le repas. Si précis qu'il ne se fiait à presque rien, pas aux mots, ni aux gens, ni aux pendules. À rien excepté aux quatre choses du monde qu'il considérait assez exactes pour mériter sa confiance : les ordinateurs de Folcroft.

Et les quatre ordinateurs de Folcroft avaient dit, *catégoriquement*, que Félix Foxx, Dr. Méd., vivait sans date de naissance. Étant donné cette prémisse, tout le reste était possible.

Avec un regain de détermination, il remit son terminal en marche.

COORDONNEES ENWOOD, PENN... ET LABORATOIRES RECHERCHE ENV. 1938, programma-t-il. Les coordonnées apparurent sur l'écran. Elles correspondaient exactement à celles que Remo lui avait données pour Shangri-la.

— Hum, fit-il, une coïncidence, peut-être.

PROBABILITE VAUX, FELIX = FOXX, FELIX ? demanda-t-il ensuite.

PROBABILITE FOXX = VAUX 53 %.

Telle fut la réponse des quatre choses bénéficiant de la confiance de Harold W. Smith, entre tous les êtres du monde.

Plus qu'une chance sur deux ! Les ordinateurs avaient considéré la ridicule proposition, que le Dr Félix Foxx, auteur de best-sellers et éminente autorité sur la forme et les régimes, personnalité de la télévision et célébrité internationale dont la figure juvénile était connue de millions de gens, puisse être un homme de 95 ans nommé Vaux qui avait quitté le pays depuis cinquante ans, en disgrâce après un scandale national, et les ordinateurs indiquaient une chance de *cinquante-trois pour cent* !

C'était comme si un médecin légiste, examinant les restes d'un homme calciné, méconnaissable, les mains et les pieds ratatinés en charbon de bois, les dents fondues en chicots dans des lèvres grillées, déclarait : « Cet homme a plus d'une chance sur deux de retourner au bureau dans une quinzaine de jours. »

Smith était en extase. Car aucun médecin au monde n'était capable de la sûreté de diagnostic, de l'époustouflante exactitude et de la précision des ordinateurs de Folcroft. S'ils disaient une chance de 53 pour cent, alors la procaine pourrait bien être la clef. Et c'était Foxx qui détenait cette clef. Et Remo était en route vers un endroit appelé Shangri-la, pour parler à ce Foxx.

MERCI, tapa-t-il comme il le faisait toujours, quand son travail avec les quatre sublimes créations était terminé.

VOUS ÊTES BIEN AIMABLE, répondirent-elles comme elles le faisaient toujours.

Naturellement, il y avait une autre possibilité, inconnue même des ordinateurs, qui étaient uniques au monde, infaillibles dans toutes les programmations correctes. La possibilité qu'ils se trompent.

Le front de Harold W. Smith se barra d'un pli profond. Il sentit sa respiration lui manquer, son cœur accélérer ses battements, de la sueur se former sur son front.

Se trompent ? Les Quatre de Folcroft ?

Il respira alors profondément, comme le lui avait montré Remo une fois pour le soulager d'un stress momentané, et décrocha son téléphone pour déclencher la longue suite de relais qui le mettrait finalement en communication avec Remo.

Il ne servait à rien de supputer et de se demander si les ordinateurs de Folcroft se trompaient. S'ils se trompaient, alors la vie n'aurait plus aucun sens, de l'avis de Harold W. Smith. Le monde retomberait dans des abysses d'hypothèses, d'intuition, de suggestions, de devinettes, de pressentiments, de demi-vérités, d'échappatoires, de sous-entendus, de vœux ardents, d'espairs, de chance, de hasard, d'incantations et d'instincts. Un monde où être à l'heure pourrait vouloir dire n'importe quoi dans les limites d'une ère géologique, où non seulement les petits pois n'étaient pas servis à neuf heures mais éparpillés n'importe comment sur l'assiette, en débordant dans la purée et la sauce.

Il en frémit.

Non, les ordinateurs ne se trompaient pas. Il y avait cinquante-trois pour cent de chances que Foxx soit Vaux et, par conséquent, ait plus de 95 ans, qu'il ait été mêlé, peut-être, à des expériences avec une substance appelée procaine, à un tel point qu'il était tout prêt à assassiner une inconnue pour l'infime quantité qu'elle avait dans le corps et, donc, que cette suite de possibilités aboutirait aux meurtres d'allure militaire de deux chefs militaires, à un jour d'écart.

Le téléphone sonnait et continuait de sonner à Shangri-la.

Il y avait cinquante-trois pour cent de chances que Remo soit en plein cœur de quelque chose que même les ordinateurs de Folcroft auraient appelé bizarre.

CHAPITRE VIII

— Vous avez *quel* âge ? s'exclama Remo en allumant la lampe à l'ampoule rose.

La chose avait été parfaite. De la sexualité à l'état pur. Brûlante, inventive, passionnée, tendre, fabuleuse. La blonde spectaculaire à côté de lui venait de battre tous les records d'endurance et de fréquence. Elle n'était pas rapide, elle était supersonique. Et bonne, vraiment la bonne affaire. Et il n'y avait pas eu de bla-bla sucré non plus pour dorer la pilule. Non, pas de conversation significative, pas de révélation de rêves secrets. Rien que de la bonne vieille partie de jambe en l'air avec toutes les fioritures et fantaisies imaginables, ce que Remo avait connu de meilleur depuis que Roseanne Ziewiecki l'avait initié dans le terrain de baseball derrière l'orphelinat quand il avait quatorze ans.

Roseanne savait ce qu'elle faisait mais la blonde platinée avec la figure de petit chat et les grands yeux bleu des mers du Sud était probablement la partenaire sexuelle la plus expérimentée que la planète avait jamais connue. Et maintenant Remo savait pourquoi.

— J'ai soixante-dix ans, roucoula-t-elle en lui caressant la cuisse. Et demi.

— Soixante-dix ?

Il était maintenant flasque et ratatiné au-delà de toute rédemption. C'était arrivé la première fois qu'elle avait avoué son âge. Maintenant, après la seconde salve de cette même sinistre nouvelle, il avait l'estomac révulsé et il était envahi par un monstrueux complexe œdipien bordé d'une frange de pure absurdité.

— Soixante-dix ?

— Pas la peine de jouer la comédie, ici, gloussa-t-elle. Nous sommes tous jeunes. C'est ça que nous payons. Allez, avoue-le, toi aussi. Tu dois avoir dans ces eaux-là ?

— Oh non, non, non. Oh non, pas du tout. Bien moins, beaucoup, beaucoup moins.

Elle se leva, fâchée, ses flancs parfaits étincelant au clair de lune, sans le moindre soupçon de relâchement. Remo essaya de refaire le compte des événements qui l'avaient amené dans ce lit, où une femme de soixante-dix ans ondulait devant ses yeux avec le vigoureux abandon d'une jeune pouliche.

Chiun et lui étaient arrivés à Shangri-la il y avait moins d'une heure. Ils n'avaient pas eu de problèmes pour entrer, une fois que

Remo eut abandonné la voiture qu'il avait louée à la gare d'Enwood. Aucune voiture n'était autorisée dans le domaine. « Elles détruisent l'ambiance hors du temple de Shangri-la », avait-il expliqué avec morgue.

Le guide – un chauffeur – les avait conduits par des collines enneigées, le long de routes étroites, jusque dans une immense clairière paysagée, au beau milieu de nulle part, entourée par une haute grille de fer forgé avec un portail encore plus haut contrôlé électroniquement.

— Soyez les bienvenus à Shangri-la, dit le guide dans le vaste parc enneigé où la route finissait.

Chiun déclara désagréablement que Shangri-la n'était qu'une version hors de prix du Kamp KO A, où tous ces gens se faisaient masser et servir des carottes, en construisant des igloos pour la nuit. Mais alors qu'ils poursuivaient leur chemin à pied l'établissement, *le* Shangri-la, Mecque des rêves, dispensateur de jeunesse, station de repompage des BM de Bobby Jay en route vers les rigueurs de l'existence sur la Méditerranée, apparut dans toute sa monstruosité.

C'était un manoir aux dimensions victoriennes mais avec les indispensables accessoires de Hollywood, la piscine olympique et les projecteurs appelant les illustres clients comme des phares dans la nuit. Et malgré cette élégance, Shangri-la avait quelque chose de sinistre. Un mot surgi des vieux romans de vampires vint à l'esprit de Remo. Malsain. Cet endroit avait un air malsain. Remo parvenait presque à le renifler. Chiun, lui, le sentait indiscutablement.

— Ou peut-être c'est seulement l'odeur de tant de Blancs, dit-il.

Les clients n'étaient pas une surprise pour Remo, maintenant. Il y avait beaucoup de noms célèbres, que Remo ne retrouvait que vaguement tout au fond de ses lointains souvenirs. Tous étaient robustes, beaux, élégants, riches et jeunes. Le sénateur Spangler et sa femme se tenaient près de la cheminée, dans l'immense salon, et bavardaient avec un groupe de superbes jeunes gens en costume de grands tailleurs et robe de couturiers. Bobby Jay était nonchalamment appuyé contre un piano à queue, dans un coin, et chantait sa version personnelle passablement fausse de « Mon Homme ».

D'un bref mouvement de tête, Remo refusa le dry qui apparut dans son champ de vision. Chiun refusa aussi, en brisant le verre en l'air si vite que le cerveau du valet de chambre n'enregistra pas le mécontentement du vieux Coréen et continua d'offrir le verre, qui n'était plus un verre mais une simple olive entre ses doigts.

Les canapés n'eurent pas plus de succès.

— De la nourriture de Blancs, ricana Chiun. Un foie de poulet entouré de gras de cochon et posé sur un bout de fromage vert sur du pain noir. Pas étonnant que vous soyez tous si paresseux et stupides.

Regardez de quoi vous dînez.

— Ce n'est que des amuse-gueules, expliqua Remo. Le dîner n'est pas encore servi.

— Je vois. On mange avant de manger pour se préparer à manger. Les labyrinthes de l'esprit blanc.

— Nous sauterons aussi les canapés, dit Remo au valet.

Et puis il y eut la blonde. Elle s'insinua parmi les invités, ondulant dans la robe rouge pailletée peinte sur son corps au pistolet, sans doute, l'œil sur Remo, et la minute suivante ils étaient au lit ensemble et la blonde roucoulait, ronronnait, faisait une démonstration de ses remarquables talents. Et Remo oublia tout des 52 paliers idiots conduisant la femme à l'extase, parce que celle-là avait assez d'extase pour une armée.

Et puis elle lâcha la bombe de ses soixante-dix ans.

— Mais pourquoi est-ce que vous avez voulu me dire ça ? demanda tristement Remo, certain au fond de son cœur que plus jamais il n'aurait de plaisir au lit.

— Enfin ! Cessez d'être aussi naïf, protesta-t-elle puis elle s'interrompit et le considéra d'un air amusé. Mais c'est peut-être votre première fois ?

— Ma première fois pour quoi ?

— Faites voir vos bras.

— Quoi ?

Il se débattit mais elle était de nouveau sur lui et tirait et tournait son bras gauche vers la lampe de chevet.

— Pas une marque, dit-elle avec étonnement. Mais vous êtes vierge !

— Hein ?

— Les piqûres. Les piqûres du Dr Foxx. Vous ne portez pas de traces. Écoutez, je ne veux pas vous faire peur ni rien, dit-elle en lui prenant les deux mains, mais j'espère que vous savez ce que vous faites, en venant ici.

— Je ne comprends pas. Je ne sais pas du tout ce qui se passe dans cette boîte cinglée.

Elle étendit ses deux bras.

— Ça, d'abord.

Dans la lumière rose, l'intérieur de ses bras avait l'air en bois ancien, vermoulu, percé de tant de petits trous qu'on aurait pu y tamiser de la farine.

— Je sais, les traces sont laides. Je me fais faire de la chirurgie plastique tous les cinq ans pour les cacher. Mais ça, c'est le moindre...

Elle avait la voix douce, lointaine.

— Dieu de Dieu ! s'exclama Remo, atterré. Depuis combien de temps vous injectez-vous ce jus du bonheur ?

— Longtemps... Affreusement longtemps. Je vous l'ai dit. J'ai soixante-dix ans. Je me fais faire ces piqûres depuis presque tous ces soixante-dix ans.

— Allez, ah, ça va ! Je ne sais pas ce que veulent dire ces marques, mais sûrement pas que vous êtes une vieille dame.

— Mais j'en suis une ! Nous sommes tous vieux, ici.

— Écoutez, Bobby Jay paraît peut-être moins que cinquante-cinq ans. Mrs Spangler pourrait passer pour plus jeune que les cinquante-huit ans que lui donne sa fille. Mais si vous, vous avez soixante-dix ans, alors je suis Mathusalem. Alors dites-moi un peu, pourquoi cherchez-vous à me faire avaler des conneries pareilles ?

— Ce ne sont pas des conneries. Comment vous appelez-vous ?

— Remo.

— Je suis Posie Ponselle. Vous avez entendu parler de moi ?

— Je connais le nom. Une star des années trente, ou quelque chose.

— On me comparait à Garbo, murmura-t-elle avec nostalgie. La Déesse de l'Amour.

Remo la regarda de travers.

— Ma petite dame, si vous vous imaginez que je vais croire que vous êtes Posie Ponselle...

— Vous n'avez à croire à rien du tout. Je veux simplement que vous sachiez dans quoi vous vous engagez, si vous acceptez cette première piqûre demain.

— D'accord.

Remo soupira. C'était elle, pas lui, qui avait rompu le charme et peut-être était-ce aussi bien, pensa-t-il. Il était temps de se remettre au boulot.

— Quand avez-vous fait la connaissance de Foxx ? demanda-t-il.

— Il y a plus de quarante ans, répondit Posie sans broncher.

— Allez !

— Vous me le demandez.

— D'accord. Je vous écoute.

Remo se résigna. S'il lui fallait écouter encore une fois les élucubrations d'une folle, pour obtenir une bride de renseignements, eh bien, c'était comme ça pour cette mission. Il n'y avait pas une seule personne saine d'esprit dans toute la boîte.

— C'était à Genève, dit-elle. Voyez-vous, juste avant la guerre, mes films ne marchaient plus très bien. Je vieillissais, paraît-il. J'avais vingt-huit ans ! Alors je suis allée en Suisse pour une série de traitements de rajeunissement, dans une nouvelle clinique dont on parlait. Foxx y était.

— Ce même Foxx ?

— Oui. Il ne vieillit jamais. Et ses patients non plus, tant qu'ils

suivent le traitement. Mais s'ils ne peuvent plus...

La voix de Posie s'étouffa dans un marmonnement.

— S'ils ne peuvent plus ? Alors quoi ?

— Rien. Mais on doit continuer. On doit avoir la piqure tous les jours. C'est ce que je voudrais vous faire comprendre avant que vous acceptiez le premier traitement.

— Je croyais que les gens venaient ici une fois par mois.

— Pour se réapprovisionner. Foxx nous remet assez de sa formule pour trente jours, pas un de plus. Alors tous les trente jours, on doit revenir avec des espèces – pas de chèques, pas de cartes de crédit – sinon il arrête le traitement sur-le-champ.

La voix se brisa. Dingue en plein, pensa Remo. La plupart des femmes, sans doute, s'inquiétaient de leur aspect, mais à entendre celle-là si on paraissait plus vieille de trente jours, c'était la fin du monde.

— Bien, dit-il. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi Foxx fait un tel mystère de sa boîte. S'il possède réellement je ne sais quelle formule magique pour rester éternellement jeune, il pourrait gagner des milliards.

— Il les gagne. Mais pas par nous. Le revenu de trente clients de Shangri-la suffirait à peine à l'entretien de la maison.

— Alors qu'est-ce qu'il fait d'autre ?

— Je ne sais pas au juste. Pas maintenant, quoi. Mais il s'est passé des drôles de choses, autrefois, quand je travaillais pour lui.

— C'était quand, ça ?

— Dans les années quarante et cinquante. Après quelques années passées en Suisse, je n'ai plus eu les moyens de poursuivre le traitement. J'ai essayé d'obtenir que mon imprésario à Hollywood me trouve un engagement, mais personne ne voulait prendre de risque avec moi. À cette époque, il n'y avait pas de vols commerciaux réguliers entre l'Europe et l'Amérique, c'était la guerre. Et puis je n'avais pas de quoi emporter une provision de la formule, alors je suis restée.

— Quel genre de travail Foxx vous faisait faire ?

— Vous vous en doutez. Au début, j'étais sa maîtresse. Il était brutal, vraiment dur. Il aimait faire mal. Je le détestais mais j'avais besoin des piqures. Finalement, tout de même, il en a eu assez de moi et j'ai été bien soulagée. Il s'était habitué à avoir confiance en moi, alors au temps où il s'est préparé à transférer son opération ici à Shangri-la, je tenais ses livres de comptes.

— Ah ? fit Remo, intéressé. Et qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

— Différentes choses. Les revenus de la clinique de Genève, surtout. C'était là qu'il produisait sa formule. À cette époque, il s'absentait très souvent et je dirigeais la clinique. Il n'y avait pas de

clients, à ce moment. Foxx voulait retourner en Amérique, alors il avait renvoyé tous ses patients...

Elle s'interrompit et se mit à trembler.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Remo.

— Rien. Je me souvenais... Enfin bref, il lui arrivait de s'absenter pendant des mois. Il me donnait des instructions par téléphone. Des fois, il voulait que j'aille chercher des paquets, qui étaient déposés dans des endroits bizarres, des ruelles, de vieux entrepôts, des coins comme ça. Ils étaient toujours enveloppés dans du papier kraft, ces paquets.

— Qu'est-ce qu'il y avait dedans ?

— De l'or, murmura-t-elle en levant les yeux. C'était ça, qui était bizarre. Des millions de dollars sont arrivés comme ça. Toujours ces paquets déposés dans un coin, avec des briques d'or dedans.

— Vous saviez qui les déposait ?

— Comment voulez-vous ? Ils étaient simplement là. Mais ce n'est pas tout. Il a commencé à se passer d'autres choses, vers cette époque-là. Foxx s'est mis à téléphoner pour me demander d'expédier d'énormes quantités de la formule aux États-Unis.

— Ici ?

— Non. C'était curieux. Il voulait que j'expédie tout ça dans le Dakota du Sud.

— Le Dakota ?

— Pourquoi le Dakota du Sud, je n'en sais rien. Les boîtes postales où je devais envoyer les colis couvraient toute la région des Black Hills.

— Et ça continue toujours, ça ?

— Je ne sais pas. La clinique de Genève a été vendue. Il garde les approvisionnements pour les clients ici, au sous-sol, mais je ne sais pas où il produit la formule, à présent. Je ne travaille plus pour lui.

Elle s'exprimait comme une femme en transe.

— Il voulait me supprimer le traitement, quand il a quitté la Suisse. Il disait que je n'aurais plus les moyens de le payer, alors je n'avais qu'à m'en passer.

— C'était peut-être ce qu'il aurait pu faire de mieux pour vous, observa Remo.

Elle sourit tristement.

— Peut-être. Dans un sens, oui. J'ai épousé un industriel suisse que j'avais connu pendant un des longs séjours de Foxx en Amérique. Heureusement, il était très riche. Avant de quitter définitivement Genève, Foxx nous a vendu une provision de la formule, pour plusieurs mois. Mon mari voulait l'essayer, alors j'ai commencé à lui faire les piqûres aussi.

— Deux joyeux petits camés, grogna Remo.

Elle se remit à trembler.

— Je l'y ai initié, souffla-t-elle. Il a été tué dans un accident de la route, deux mois plus tard. Je l'ai vu après sa mort...

Un sourd gémissement lui échappa. Remo eut peur qu'elle se mette à hurler. Il la prit par les épaules et la secoua pour la ramener dans le présent.

— Posie ? Posie ?

— Remo, murmura-t-elle. Ah, je vous en supplie, ne commencez pas le traitement. Je sais ce que ça vous fait, même après une seule piqûre. Je l'ai vu. Alors ne... ne... ne faites pas ça !

Elle sanglotait, maintenant. Remo la berça.

— Allons, allons, calmez-vous...

— Allez-vous-en d'ici, aussi vite que vous pourrez. Avant qu'il soit trop tard pour vous aussi.

Il l'embrassa. Et, soudain, il se moqua de l'âge qu'elle pouvait avoir. Posie Ponselle avait un je-ne-sais-quoi qui lui donnait l'impression d'être l'homme le plus heureux de la terre, quelque chose de féminin et d'une fragilité presque douloureuse, comme si d'un moment à l'autre elle allait se désintégrer dans ses bras.

— Si vous ne faites pas attention, je vais tomber amoureux de vous, dit-il.

Elle perdit son sourire.

— Ne faites pas ça ! Surtout pas ! Partez, simplement.

— Je ne peux pas. Il faut d'abord que je voie Foxx.

— Pour quoi faire ? s'exclama-t-elle, alarmée. Vous n'êtes pas un de ses espions ni rien, au moins ?

Remo secoua la tête.

— Posie, je ne peux pas vous dire maintenant qui je suis mais je crois que le Dr Foxx est plus dangereux que vous ne le pensez. Je dois le voir et lui parler.

Elle le considéra pendant un long moment.

— Si je vous arrange un rendez-vous, est-ce que vous me promettez de partir ? Sans commencer le traitement ?

— Je ne suivrai aucun traitement.

— Bon...

Elle se rhabilla et l'embrassa une dernière fois avant de le laisser seul dans l'éclat rose de la lampe.

Il songea aux bras de Posie. Si la moitié de sa singulière histoire était vraie, il devrait la tirer de là. Félix Foxx trafiquait de bien autre chose que de santé et de jeunesse.

Il sentit une curieuse vibration derrière le lit. Il en rechercha la source, mais ne vit rien, à part une extrémité de fil téléphonique qui avait été volontairement coupé, c'était visible. Il le souleva. Le bourdonnement vibra entre ses doigts.

Bizarre, bizarre. Il n'y avait aucune sonnerie, dans le reste de la maison, alors il en déduisit que tous les téléphones devaient être débranchés. Il manipula les fils, dans l'appareil. À la quinzième sonnerie silencieuse, il réussit à les raccorder.

— Qui est-ce ? demanda-t-il au combiné.

— Smith, répondit la voix citronnée. Je me sers du téléphone de mon attaché-case. S'il n'y a personne auprès de vous, nous devrions pouvoir parler sans danger.

— C'est sûr. Les lignes téléphoniques sont toutes coupées, ici. Comment avez-vous trouvé le numéro ?

— Les ordinateurs, naturellement.

— Oui, bien sûr.

Remo parla à Smith des piquûres quotidiennes et de tout ce qu'il se rappelait sur Posie Ponselle, à part sa remarquable performance entre les draps.

— Elle dit qu'elle a soixante-dix ans et que Foxx est encore plus vieux qu'elle.

— Oh ! Oh ! Oh !

Smith donnait l'impression qu'il était sur le point de tomber du toit d'un gratte-ciel.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Un instant, s'il vous plaît.

Le téléphone crépita des bourdonnements et chuintements des Quatre de Folcroft en pleine action.

— Dieu de Dieu, murmura Smith d'une voix chevrotante. Soixante-dix-huit pour cent.

— Soixante-dix-huit pour cent de quoi ?

Smith révéla à Remo l'hypothèse Vaux = Foxx et le scandale de la procaine de 1938.

— Il y a soixante-dix-huit chances sur cent que le Dr Foxx soit ce même Vaux qui travaillait il y a cinquante ans aux expériences avec la procaine. Il se peut que Foxx ait tué une femme pour la procaine qu'elle avait dans son système. Une certaine Irma Schwartz, si ça peut nous aider.

— Et Ives ? Et le type de l'Air Force ?

— Leurs niveaux de procaine sont normaux. Il n'y a toujours pas de rapport.

— Pas de nouvelles des militaires ?

— Rien, dit Smith. Si vous courez après l'homme qui n'est pas coupable de ces meurtres-là, alors celui qui les a tués risque de rester éternellement lâché dans la nature. Qu'est-ce que vous avez appris des autres clients, en dehors de cette femme ? Franchement, Remo, ces histoires de paquets d'or déposés et d'envois de formule dans le Dakota du Sud, ça ne rime à rien du tout. Ces données ne sont même

pas programmables.

— Je crois qu'elle dit la vérité, hasarda Remo.

— Tant que ça n'est pas programmable, l'information est sans aucun intérêt, déclara catégoriquement Smith. À qui d'autre avez-vous parlé ?

— Eh bien, j'allais le faire, dit Remo en enfilant son pantalon.

Les fils de son circuit téléphonique de fortune glissaient. La communication devenait très mauvaise.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, insista Smith, d'une voix à peine audible dans les crépitements de parasites.

— D'accord, d'accord, répondit Remo. Je reste ici encore vingt-quatre heures, plus ou moins, puisque demain c'est le grand jour, par ici... Smitty ?

Remo tripota les fils, secoua l'appareil mais en vain. La transmission était coupée.

Ce qui n'était pas plus mal parce qu'à ce moment un homme d'un mètre quatre-vingt-dix, vêtu d'une espèce de toge blanche, passa devant la fenêtre.

— Oua, oua, oua ! criait l'homme en filant vers le toit comme une fusée et, au-delà du toit, vers les étoiles.

Une foule de badauds, au bord de la piscine, vêtus de même et grelottant de froid, poussa des cris effarouchés et pitoyables alors qu'un second homme, plus petit et grisonnant, s'envolait à son tour vers l'espace. Au centre de cet attroupement se dressait Chiun, les bras triomphalement croisés, la figure sereine.

— Allons bon, marmonna Remo.

Le premier homme, le géant, décrivit une élégante parabole dans les airs et entama son plongeon, le nez en avant, comme une tête chercheuse en robe virginale. Il ne criait plus, ses traits étaient figés en un masque de terreur pure alors qu'il descendait le long de la façade. Il était assez près du mur pour le toucher, s'il avait envie de s'écorcher les mains avant d'arriver dans l'éternité.

— Tenez bon ! lui cria Remo en ouvrant la fenêtre pour s'y hisser sur les genoux.

Le masque de pierre de l'homme amorça un demi-tour.

— À quoi ? gémit-il.

— À moi.

Remo tendit les bras et pivota lentement, de manière à faire face au ciel, retenu par le creux de ses genoux contre le rebord de la fenêtre. Il était directement en ligne de la chute du corps.

Au sol, une femme hurla et s'évanouit.

— C'est épouvantable, dit une autre.

— Très épouvantable, approuva Chiun. Il faut toujours que Remo se mêle de tout.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? glapit à Chiun un gars musclé genre Adonis de plage.

— Oh, c'était moins que rien, répondit modestement Chiun. Rien qu'une légère poussée vers le haut. Une manœuvre élémentaire...

Mais personne ne l'écoutait. Tout le monde observait le mince jeune homme aux poignets épais qui essayait en vain de sauver deux hommes tombant dans le vide, l'un derrière l'autre, et qui plongeaient vertigineusement vers le sol gelé.

— Non, non, dit l'homme en l'air qui s'apprêtait à affronter son Créateur trois secondes avant son copain.

— Étendez-vous, hurla Remo.

— Maman !...

— Étendez-vous !

L'homme se roula en boule. Ce serait plus dur pour Remo. Plus dur, mais quand même pas trop de pet. C'était un exercice facile, d'une facilité presque honteuse. Chiun se moquerait de lui de là jusqu'à Folcroft, s'il ne réussissait pas à rattraper deux personnes qui tombaient, alors qu'il était retenu par ses genoux. Par ses orteils, peut-être...

Non, pas même. Au cours de ses années d'entraînement, Chiun lui avait catapulté d'énormes blocs de pierre, au moyen de leviers d'acier de dix mètres de long, et Remo devait les arrêter avec trois doigts seulement tout en marchant sur l'eau sans se mouiller plus haut que la taille. Ça oui, c'était difficile. Mais ce truc-là c'était l'enfance de l'art.

Cependant, quand il attrapa les deux hommes, en saisissant leurs drôles de vêtements flottants au moyen d'une manipulation des doigts qui déploya l'étoffe et en fit pour eux un berceau, comme des bébés apportés par la cigogne, la foule devint complètement folle. Tous ces gens se comportèrent comme si Remo arrivait de Mars avec une hotte pleine de petits hommes rouges pour qu'ils jouent avec. La femme qui s'était évanouie se ranima et leva vers Remo une figure radieuse en lui criant :

— Dieu vous bénisse !

Tous les autres l'acclamaient et le traitaient de héros.

Seul Chiun voyait l'insignifiance de la manœuvre et regardait tous ces gens surexcités et bruyants comme s'il était tombé en plein asile de fous. Remo haussa les épaules et traîna par la fenêtre les deux hommes complètement affolés.

— Merci, merci, répétait en pleurant l'individu grisonnant et il tomba à genoux pour embrasser les pieds nus de Remo.

— Allez, ça suffit, marmonna-t-il, agacé.

C'était déjà assez risible d'avoir dû exécuter un tour élémentaire devant une bande de spectateurs mais supporter qu'un cinglé lui suce les doigts de pied, c'en était vraiment trop. L'homme releva sa figure

ruisselante de larmes.

— C'est le destin ! entonna-t-il.

C'était Seymour Burdich, enfin dépouillé de son vieux chandail noir et drapé dans cette toge antique qui semblait être la dernière mode à Shangri-la.

— Encore vous ? grommela Remo.

— Vous m'avez rendu la vie. Vous êtes un héros. Je ferai tout pour vous. N'importe quoi.

Remo réfléchit.

— N'importe quoi ?

— N'importe quoi.

— Parfait. Attendez que Goliath se remette un peu et je vous dirai ce que vous pouvez faire pour moi.

Burdich se traîna vers la fenêtre, où l'autre homme que Remo avait sauvé, le géant, reprenait connaissance.

— Maman ? murmura faiblement l'immense rouquin.

— Remo. Allons, un peu de nerf.

Déjà, des pas précipités s'entendaient dans l'escalier et le couloir. Les badauds montaient comme une armée. Le colosse s'éclaircit la gorge et tendit une main à Remo.

— Fils, dit-il d'une voix tonnante, un jeune garçon comme vous peut aller loin. Je suis président d'Amalgamated Steel and Iron, à Houston, et je vous annonce qu'une vice-présidence vous attend au Texas.

— Gardez-la, dit Remo. Faites-moi un plaisir.

— Tout ce que vous voudrez, partenaire.

— N'importe quoi, proclama Burdich. Je marcherai jusqu'au bout du monde pour vous, j'escaladerai des montagnes, je marcherai sur des charbons ardents...

— Je veux que vous racontiez à tout le monde que vous êtes montés ici tout seuls.

— Quoi ? s'écria Burdich, ahuri.

Amalgamated Steel protesta avec son accent du Texas :

— Écoutez voir, gamin, un vieux Chinois m'a lancé en l'air et je m'en vais veiller à lui faire avaler son petit nez jaune !

Remo s'efforça de le raisonner.

— De quoi est-ce que vous aurez l'air, si vous racontez à tout le monde qu'un petit vieux qui pèse à peine cinquante kilos vous a lancé à cinq étages en l'air ?

— Mais bon Dieu, ils l'ont tous vu de leurs yeux !

— Il ne faut pas se fier aux apparences, pontifia Remo.

— Re-mo ! Re-mo ! scandait la foule derrière la porte.

Le colosse réfléchit. Enfin il secoua la tête.

— Non. Navré, mon garçon. Vous êtes un charmant jeune homme

mais il faut que justice soit faite. La vérité est la vérité et la justice est la justice.

Remo le saisit par les pieds et le refit passer par la fenêtre.

— Et un accident est un accident, dit-il.

Amalgamated rugit, suspendu dans le vide la tête en bas, ses cheveux roux voletant à la brise.

— D'accord ! D'accord ! Je suis monté tout seul !

Remo le traîna à l'intérieur.

— Mais du diable si quelqu'un va me croire, ajouta l'homme. Comment est-ce que je suis censé être arrivé jusqu'ici ? En jouant à la marelle ?

— Dites-leur que c'est un vieux secret de famille.

Remo se tourna vers Burdich, qui était retombé à ses pieds et se prosternait rapidement.

— Ça vous va ? demanda-t-il.

— N'importe quoi. J'avalerais des crapauds. Je me prosternerai devant des hordes.

— Parfait. Allez vous prosterner devant la horde qui est là dehors, pendant un moment.

— Tout ce que vous voudrez, grommela sombrement Burdich.

— Vous aussi, dit Remo au grand type en lui faisant signe de s'en aller. Racontez-leur l'histoire.

Quand ils furent partis, Remo se précipita à la fenêtre. Chiun était toujours en bas, l'air méprisant.

— Attendez-moi, petit père !

Il sortit par la fenêtre, se laissa lentement tomber et appuya ses mains et ses pieds contre le mur. Sans effort, il descendit à la manière d'une araignée et, au dernier moment, il exécuta un saut périlleux et retomba au sol sur ses pieds. Chiun le toisa d'un air furieux.

— Ils t'appellent un héros !

Remo l'entraîna vers une petite lucarne au pied de la maison.

— Je veux visiter le sous-sol, dit-il.

— Un héros ! Pour un petit travail qu'un chimpanzé aurait pu exécuter !

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

Remo ouvrit la lucarne et s'insinua à l'intérieur. Chiun le suivit.

— Ils ne savent pas que c'était si facile d'attraper ces deux types. Ça n'a fait de mal à personne.

— À personne ? À personne ? À moi, ça a fait du mal. C'est moi qui ai expédié ces deux imbéciles dans le ciel, en deux parfaites spirales opposées. Tu n'as pas vu la trajectoire décrite par les corps quand ils ont entamé leur descente ?

Chiun sautait sur place et criait comme un oiseau enragé.

— Calmez-vous, chuchota Remo, en pensant que Posie Ponselle

avait très bien pu dire la vérité, que ça soit programmable ou non pour Smitty, et alors il devait y avoir des preuves tangibles de sa curieuse histoire dans ce sous-sol. Oui, c'était superbe, Chiun. Vraiment superbe.

— Ne me félicite pas stupidement. Ce n'était pas superbe. C'était la perfection. Une des projections en double spirale les plus exceptionnelles jamais exécutées dans tous les enseignements de Sinanju. Mais est-ce que le Maître de Sinanju, moi, a droit à un simple « bravo » de la part de ces personnes blanches insipides ? Y a-t-il seulement une tentative de remerciement au moyen de l'offre de quelque babiole inutile ?

— Chiun, chuchota Remo. Voilà le produit pour les clients.

Sous l'escalier, il y avait des dizaines de cartons empilés, contenant chacun trente fioles d'un liquide incolore. Chiun n'y fit pas attention.

— Naturellement, pas une de ces personnes n'a songé à acclamer le Maître de Sinanju dans sa gloire.

Remo tâtonna le long des murs couverts de toiles d'araignée. Les pierres des fondations avaient été posées au moins cent ans plus tôt. Autour d'elles, le mortier était craquelé et moisi. Il tapota régulièrement les pierres, selon un rythme particulier, une main après l'autre, jusqu'à ce que ses doigts semblent voler et que les murs vibrent d'un sourd grondement. Il suivit les pierres le long de trois murs. Alors qu'il arrivait au quatrième, près d'un recoin obscur, le bruit se modifia imperceptiblement. C'était indiscutable. Ça sonnait creux.

En pianotant sur le mortier autour de cette pierre, il le réduisit en poussière. C'était du mortier neuf, récemment appliqué. Sans effort, il retira la pierre et tâtonna dans le creux. À quelques centimètres de la surface, il sentit une espèce de bâche, recouvrant une forme géométrique.

Chiun continuait d'arpenter la cave, en faisant le compte des diverses insultes psychologiques qu'il avait essuyées.

— Non, dit-il. C'est toi qu'ils acclament. Toi qui n'as rien fait d'autre que de te pencher sans grâce à une fenêtre...

— Bingo, dit Remo.

Sous la bâche, il y avait un énorme cube d'or étincelant. Il allongea le cou, pour juger de ses dimensions, à l'intérieur du mur.

— Je me demande combien de millions ça vaut.

— Est-ce que tu m'écoutes ? vociféra Chiun.

— Non.

Remo remit la pierre en place. Il entendait des litanies insistantes, venant du couloir devant la chambre d'en haut.

— Venez. J'ai vu ce que je voulais voir. Nous devons remonter.

— Pourquoi ? demanda Chiun en escaladant le mur à côté de

Remo. Tu n'as pas reçu assez d'éloges pour aujourd'hui ?

— Je veux que tout ait l'air normal, expliqua Remo. Je n'ai pas encore parlé à Foxx. Jusque-là, je veux que tout le monde croie que nous ne sommes que deux braves types.

— Je suis brave, déclara Chiun. Je suis le plus gentil, le plus doux, le plus aimable des...

— Vous avez pratiquement tué deux hommes, chuchota Remo alors qu'il sautait dans la chambre par la fenêtre. Savez-vous l'attention que nous aurions attirée s'ils étaient morts ?

— Ridicule. Personne n'aurait remarqué. Ils se ressemblent tous, avec leurs déguisements grotesques.

— Je ne peux pas passer la journée à discuter avec vous. Ce n'est pas compliqué. Vous avez assailli deux personnes qui ne faisaient rien de mal.

— Qui ne... ? (Chiun chancela, le souffle coupé.) Tu n'as donc pas vu l'offense extrême qu'ils perpétraient contre ma personne ?

— Comment voulez-vous ? J'étais ici dedans.

— Avec cette femme aux cheveux jaunes et au torse déformé, je parie !

— Là n'est pas la question. Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils ont voulu me faire honte, publiquement, dit Chiun, les yeux baissés. Publiquement, au beau milieu d'un défilé.

— Allons donc, vous pouvez trouver mieux que ça. Un défilé ? Dans la neige ? Allez, Chiun !

— C'est vrai ! Pendant que tu étais ici en train de procréer avec cette chose blanche bulbeuse, les autres imbéciles ont disparu et puis ils sont revenus avec ces chemises de nuit, des bougies à la main pour défiler en chantant. Ils ont fait tout le tour de la pièce. Et puis ils se sont mis en rang et ils sont allés défiler dehors. Comme c'était la première chose intéressante que ces cloportes faisaient de toute la soirée, j'ai daigné me joindre à eux. Pour leur faire plaisir, j'ai chanté le chant des Cypriotes en Marche, qui étaient aussi des imbéciles en chemise de nuit.

— Et alors ?

— Et alors j'ai été assailli. Moi. Pas eux.

— Parce que vous chantiez ?

Chiun soupira.

— Non, être obtus. Personne n'assaille le Maître de Sinanju pour son chant sans pareil. C'était comme la chanson de l'oiseau ailé...

— Pourquoi, alors ? demanda Remo, exaspéré.

— Pour avoir refusé de mettre une de leurs chemises de nuit, glapit Chiun. Tu ne comprends donc rien ? Ces deux hommes ont osé arrêter le défilé pour exiger que j'enlève mon splendide kimono et le remplace par une de ces défroques blanches primitives. C'était

choquant.

— Écoutez, je ne sais pas non plus pourquoi ils portent ces trucs blancs, dit Remo, mais ce n'était quand même pas une raison pour les envoyer en l'air.

— Je ne les ai pas envoyés en l'air, protesta dignement Chiun. J'ai exécuté le coup de la double spirale. À peine un frôlement. Ah, c'était si beau...

— Bon, d'accord, ça a raté, marmonna Remo en écoutant la foule qui le réclamait. Ces deux types que vous avez failli tuer ont accepté de dire que vous ne les avez jamais touchés.

Chiun sourit.

— C'est gentil, Remo. Mais même le Maître de Sinanju ne peut exécuter un coup en spirale dans les airs sans rien toucher du tout. Oh, c'était léger, à peine une chiquenaude, mais néanmoins...

— Je veux dire qu'ils vont raconter qu'ils sont arrivés ici tout seuls. Les yeux de Chiun s'ouvrirent tout grands.

— Quoi ?

— Et alors personne ne cherchera à nous jeter dehors. Nous devons rester ici assez longtemps pour faire parler ce Dr Foxx.

— Tout seuls ? Ces deux porcelets flasques ? Tu veux rire, Remo.

— C'est le seul moyen, Chiun.

Chiun le foudroya du regard.

— *Et tu*, Remo ! Quand je pense que j'ai eu confiance en toi, et que je t'ai nourri de ma sueur et de mon travail, pour que tu me poignardes dans le dos, élève ingrat, et que tu souilles la glorieuse Maison de Sinanju !

— Ayez confiance en moi, dit Remo en allant ouvrir la porte.

— Confiance ? marmonna Chiun avec un faible rire. Il me parle de confiance. Lui qui a plongé la dague dans mon cœur.

— Salut, les gars ! s'exclama Remo à la foule qui tenta de se ruer sur lui en l'acclamant, difficilement repoussée par Burdich et le Texan.

— Re-mo ! Re-mo !

— Ah, mon cœur, gémit Chiun.

— Un discours ! Un discours !

— Non, sincèrement, répondit Remo en souriant timidement. Ce n'était pas grand-chose. Ces gars-là se sont simplement fourrés dans un petit pétrin, pas vrai ?

Il donna un coup de coude dans les côtes de Burdich.

— Oui, oui, c'est vrai.

— Il a même préparé ses complices, geignit Chiun, dans la chambre.

— Qui est là-dedans ? demanda quelqu'un.

— Personne, répondit vivement Remo.

— Personne ! gémit Chiun.

— J'ai une idée ! s'écria Remo. Descendons tous !

— Merveilleux ! lança la voix roucouillante de Posie Ponselle qui s'insinua entre les autres pour venir prendre la main du Texan, qui protégeait Remo. Écartez-vous, vous. Le Dr Foxx attend pour faire la connaissance de notre héros. Comme promis, chuchota-t-elle à Remo en clignant de l'œil.

— Merci, Posie.

— Notre héros ! répéta une femme extasiée.

Une sorte de sanglot étranglé émana de la chambre, derrière Remo.

Foxx était assis dans son bureau, en robe de chambre en soie naturelle de chez Sulka, et portait à son nez une spatule de cocaïne. Il accueillit Remo en reniflant puissamment.

— Le héros du jour, dit-il, offrant la spatule à Remo.

— Non, merci. Ça me donne de l'urticaire.

Foxx sourit. C'était le même sourire affable qui avait séduit le cœur de millions de personnes.

— Nous vous sommes tous reconnaissants, dit-il. Ces deux hommes ne s'en seraient jamais sortis sans vous.

— Ce n'était rien du tout, protesta Remo, mal à l'aise. Simple hasard heureux.

Il ne voulait pas que Foxx se doute de ce qu'il était capable de faire. Il valait toujours mieux être sous-estimé. Foxx renifla encore une bonne pincée de cocaïne.

— Mmmm. Vous êtes ici pour le traitement, Mr... ?

— Remo. Vous pouvez m'appeler Remo, simplement. Oui, monsieur. Docteur. Pour le traitement, comme les copains.

— Je dois dire que vous m'avez l'air d'un candidat fort improbable pour notre clinique. La plupart de nos clients ont peur de la vieillesse imminente. Vous me semblez encore à la fleur de l'âge.

Foxx ne plaisait pas à Remo. Il avait quelque chose de gluant. Et l'odeur... Il y avait une odeur, à Shangri-la. Elle était plus forte autour de Foxx que partout ailleurs.

— Rien ne vaut le présent, c'est ce que je dis toujours.

— Mais vous n'êtes pas inscrit.

— Je suis un retardataire, c'est tout.

Foxx s'éclaircit la gorge.

— Un de nos clients, Bobby Jay, vous a reconnu lors de votre héroïque prouesse à la fenêtre. Il affirme que vous lui avez rendu visite ce matin chez lui.

— Eh bien, oui...

— Et que vous vous intéressez aux questions militaires.

— Pas vraiment, bredouilla Remo.

Il était découvert bien trop vite. Il avait voulu aborder Foxx lentement, observer ses mouvements, le suivre jusqu'à ce qu'il le conduise à quelque chose d'important. Mais c'était loupé, maintenant. Foxx avait la puce à l'oreille.

— Je m'étais trompé, dit-il.

— Je tiens à vous dire tout de suite que cette clinique et moi-même n'avons pas le moindre rapport avec les militaires. De plus, les gens de l'extérieur sont interdits à Shangri-la, déclara-t-il en considérant Remo avec un certain dégoût. Au fait, quel est votre travail, au juste ?

— Oh, je fais un peu de tout. Vous savez, tout en muscles et rien dans la tête. J'ai entendu parler de cet établissement, j'ai voulu me rendre compte, c'est tout.

Gardons le profil bas, se dit Remo. Quand le bon moment se présenterait, il acculerait Foxx dans une position d'où il devrait se tirer en vitesse. Mais il ne fallait rien brusquer.

— Et qu'est-ce que vous avez découvert ? demanda Foxx avec condescendance.

— Pas grand-chose. Rien que les téléphones. Vous savez que les lignes ont été coupées ?

— Vraiment ?

— Ouais. Vous voulez que j'y jette un coup d'œil ? Je m'y connais un peu. Je pourrais peut-être les refaire marcher.

— Ce ne sera pas nécessaire. Les lignes ont été coupées exprès.

— Ah ? Pourquoi ? demanda innocemment Remo.

— Parce que nous n'aimons pas les étrangers, ici, répliqua Foxx d'une voix menaçante. Ils risquent d'être tentés de communiquer avec l'extérieur.

— Pourquoi m'avez-vous laissé rester aussi longtemps, alors ?

— Vous étiez, pourrait-on dire, retenu par une de nos clientes. Soyez assuré que Miss Ponselle a déjà dû répondre de sa conduite. Et elle devra encore en répondre.

Remo sourit.

— Mais maintenant, les autres clients ne voudront pas non plus que vous me jetiez à la porte.

Foxx renifla d'un air hautain.

— Puisque vous avez été si secourable pour deux de nos clients dans l'ennui, votre ami âgé et vous vous verrez accorder une dispense spéciale pour assister ce soir à la cérémonie de l'Adieu à l'Âge.

— L'Adieu à l'Âge ?

— Un petit rite que nous pratiquons la veille de la distribution des traitements mensuels. Les clients l'apprécient. Vous pouvez rester pour l'Adieu à l'Âge, mais il vous faudra partir avant demain matin. C'est une clinique très chère, vous savez. Il ne serait pas juste de vous

permettre de rester avec des hôtes payants. Vous le comprenez.

Foxx était terriblement paternel, ferme mais aimable, plein d'aisance.

Terriblement bidon, pensa Remo. Mais ne nous révélons pas. Profil bas. S'il voulait qu'ils partent avant demain, le moment d'agir viendrait bientôt. Il suffirait alors d'une légère poussée et Foxx détalerait en courant comme un lapin affolé. Avec Remo sur ses talons.

— Oui, naturellement, je comprends, dit-il de sa plus belle voix de pauvre orphelin. Et je vous remercie beaucoup de nous permettre de rester pour l'Adieu à l'Âge. Nous ne voudrions pas manquer ça. Oh non, certainement pas.

Une toute petite poussée...

— Ce sera tout, dit Foxx, en congédiant Remo d'un geste de la spatule à cocaïne.

Maintenant, se dit Remo. La poussée.

— Ah, au fait, Doc...

— Oui ? grommela Foxx.

— Une fille que je connais est folle de vous. Elle est sortie avec vous, une fois.

— Vraiment ? fit Foxx avec indifférence.

— Oui. Elle m'a dit de vous dire bonjour de sa part.

Foxx sourit à peine et hocha la tête.

— Elle dit qu'elle ne pense pas que vous vous souveniez d'elle mais j'ai répliqué que vous aviez l'air d'un type épatant, à la télévision. Je lui ai dit « Irma, je suis sûr qu'il se souvient de toi. Il a l'air d'un type épatant ». C'est ce que je lui ai dit.

Foxx sursauta visiblement.

— Irma a été malade, un moment, mais elle va mieux, maintenant. Je savais que ça vous ferait plaisir de le savoir. Irma Schwartz. Vous vous la rappelez ?

— C'est imposs..., s'exclama Foxx en se levant à demi, puis il ravala le reste du mot et retomba ans son fauteuil. Oui, je suis heureux qu'elle aille mieux. Faites-lui mes amitiés.

— Je savais que vous vous souviendriez ! s'écria Remo en souriant. Il paraît que vous avez une excellente mémoire. Que vous vous rappelez un tas de choses. Par exemple ce qui s'est passé ici dans cette maison en 1938.

Foxx blêmit.

— Des expériences avec une drogue, n'est-ce pas ? Docteur... Vaux ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, marmonna Foxx. Vous devez me confondre avec quelqu'un.

— Je ne crois pas, docteur Vaux. Parce que ces expériences se

faisaient avec la procaïne, n'est-ce pas ? Et c'est ce que vous injectez à ces riches imbéciles, n'est-ce pas ? Combien de clients avez-vous ici, au fait ? Trente, quelque chose comme ça ?

— Je... je ne me souviens pas...

— Trente personnes, une piqure par jour. Il n'y a pas autant de procaïne. Alors, quel que soit le prix que vous leur faites payer, ça ne fait pas une fortune. Et pourtant, vous avez environ un million de dollars en or planqué dans votre cave. À moins que vos éditeurs paient vos droits en or, je ne vois pas comment vous avez pu acquérir ça.

— Vous allez partir immédiatement ! grinça Foxx dont les mains tremblaient.

— Alors je me suis dit comme ça : « Remo, il se passe peut-être des choses ici. » Mais ce n'était qu'une idée.

Il tourna les talons. À la porte, il porta deux doigts à son front pour saluer l'homme blême, accablé, qui serrait les accoudoirs de son fauteuil comme s'il était sur un toboggan vertigineux au mécanisme devenu fou.

La petite poussée avait fait son effet.

— Merci de votre hospitalité, docteur. Nous nous reverrons peut-être.

Foxx ne répondit pas. Longtemps après que la porte se fut discrètement refermée sur Remo, il resta cloué dans son fauteuil, les mains crispées sur les accoudoirs.

CHAPITRE IX

Depuis dix minutes, Remo parlait tout seul. Chiun était avec lui dans la chambre, celle où Remo et Posie s'étaient découverts, mais le vieux Coréen se trouvait sur un plan différent. Assis dans la position du lotus, ses pouces et ses majeurs joints, il psalmodiait des mantras coréennes dans un sourd bourdonnement continu. La seule réponse que Remo obtenait de lui, à l'occasion, c'était une variation du bourdonnement. Un crescendo signifiait un désaccord avec le soliloque de Remo. Chiun refusait de reconnaître sa présence par la parole. Pour commencer, en devenant un héros il s'était relégué dans le tas de fumier du jardin émotionnel de Chiun. Et à en juger par la frénésie du bourdonnement, Chiun n'était pas fou non plus de la nouvelle proposition.

— C'est une *mission*, petit père, implora Remo en tendant vers le vieux Coréen une toge blanche. Ça ne veut rien dire. Nous pouvons mettre ça par-dessus nos vêtements.

Un bref reniflement exprima le point de vue de Chiun, suivi d'une reprise du sourd bourdonnement coréen. Chiun avait les yeux fermés.

— La cérémonie va commencer d'une minute à l'autre et Foxx est mûr. Il sait que nous l'avons deviné et il a peur. S'il a l'intention de faire quelque chose de stupide, ce sera maintenant.

Chiun leva les yeux au ciel et continua de marmonner.

— Il enverra un message à quelqu'un ou il déplacera quelque chose, ou il parlera à quelqu'un d'ici. Je vous le dis, il va se dévoiler.

La figure de Chiun se convulsa de rage tandis que le bourdonnement s'élevait dans un crescendo aigu et se taisait brusquement.

— Comme tu t'es dévoilé ? s'écria-t-il, incapable de se retenir plus longtemps. Comme tu as dupé cette bande de fous pour leur faire croire que tu étais un héros, en exécutant un exercice de deuxième année, alors que les exploits du Maître de Sinanju étaient attribués à une paire de crétins affublés de serviettes de bain ?

— Ce ne sont pas des serviettes, expliqua Remo en tendant toujours les vêtements. Ce sont des toges. Les sénateurs romains en portaient.

— Et les gens votaient pour eux ? Ils étaient nudistes ?

— Tout le monde en portait.

— Qui ? demanda Chiun. Aucune personne qui se respecte ne s'affublerait d'une défroque aussi dégénérée.

— Des tas de gens en portaient. Aristote en portait une.
— Jamais entendu parler de lui. Un charlatan.
— C'était le plus grand philosophe de tous les temps.
— Est-ce qu'il a parlé de la beauté des rives de Sinanju ?
— Euh... Pas précisément.
— Alors c'était un charlatan. Tout le monde sait que les vrais philosophes sont coréens.

— D'accord, dit Remo en soupirant et il chercha un autre porteur de toge. J'y suis ! Jules César en portait une. C'était un grand empereur.

Chiun fit la moue.

— Qui s'intéresse à ce que portent les Blancs ?

— Écoutez, mettez-la. Nous ne pouvons pas aller à la cérémonie sans ça.

De mauvaise grâce, Chiun prit la toge des mains de Remo.

— Je porterai ce vêtement honteux à une condition.

— Oui ? Laquelle ? demanda Remo, plein d'espoir.

— Que tu dises à ces crétins rassemblés là que c'est moi qui ai exécuté le coup en double spirale en l'air qui a envoyé les deux dégénérés vers les cieux.

— Je ne peux pas ! Ils se retourneront contre nous. En ce moment, ils nous aiment, alors même Foxx n'ose pas nous jeter dehors. Nous devons rester pour voir ce qu'il va faire.

Tandis que Remo parlait, Chiun secouait la tête à droite et à gauche, les yeux fermés, les dents serrées, l'air obstiné.

— Allons, voyons, Chiun. Ça facilitera tellement les choses. Et je veux descendre tout de suite, avant que Foxx agisse.

— C'est ma condition.

— N'importe quoi d'autre. Demandez autre chose, n'importe quoi, et je le ferai. Nous passerons nos prochaines vacances à Sinanju, si vous voulez.

— Nous passons n'importe comment nos prochaines vacances à Sinanju. C'est mon tour de choisir et j'ai déjà fait part de mon choix à l'empereur Smith.

— Alors que diriez-vous d'un nouveau Betamax ? Un beau, avec écran géant, télécommande et tout.

— Je me contente très bien des humbles boîtes à spectacles que j'ai déjà.

Remo renonça.

— Il n'y a donc vraiment rien que vous vouliez assez pour porter cette toge ? demanda-t-il au comble du désespoir.

Chiun garda le silence. Puis une lueur apparut dans ses yeux bridés.

— Une chose, peut-être. Une petite chose.

— Vous l'avez ! Qu'est-ce que c'est ?

— Apporte-moi un portrait de Cheeta Ching en robe de cérémonie coréenne. Pour ça, je mettrai de côté mon respect de moi-même et j'apparaîtrai en public enroulé dans un drap de lit. Je lui prouverai l'étendue de mon admiration pour sa beauté.

Remo eut la bouche amère en songeant à son affrontement avec cet Ho Chi Minh des ondes. Malgré tout, ça valait mieux que de révéler aux fidèles de Shangri-la que Chiun avait failli assassiner pour peu de chose deux de leurs amis.

— Vous l'avez, promit-il.

— O jour merveilleux ! pépia gaiement Chiun en drapant la toge par-dessus son kimono de brocart d'or. N'oublie pas. Tu as promis.

Remo grogna.

La salle de banquet de Shangri-la était un océan de toges blanches et de verres à cocktails étincelants. Le chauffeur qui avait conduit les clients de la gare d'Enwood circulait parmi la foule, l'air mal à l'aise sous sa toge, et distribuait d'immenses masques aztèques grotesques.

— C'est pour quoi faire, ça ? lui demanda Remo quand l'homme lui tendit un grand masque vert et blanc.

— Pour la revue, répliqua aigrement le chauffeur avant de passer au client suivant.

— Une pièce de théâtre, expliqua Chiun. C'est comme la télévision. Avec cérémonie, il plaça le masque sur sa figure et entonna :

— O ma ravissante, quand je contemple ta grâce...

— Chut ! fit quelqu'un alors que les lumières baissaient et que Félix Foxx, sans masque, montait sur une plate-forme au fond de la salle.

— Mesdames et messieurs, commença-t-il.

Chiun applaudit vigoureusement.

— Il est bon d'encourager les acteurs, dit-il.

— Nous sommes rassemblés ici, ce soir, pour prendre part au miracle de Shangri-la. Le dépouillement des années, le défi au temps, le triomphe de la jeunesse et de la beauté sont le privilège des heureux élus qui m'écoutent ici.

— Bravo, bravo ! cria Chiun.

Foxx chercha des yeux le perturbateur, parmi la foule, puis il poursuivit :

— Comme l'a écrit Coleridge du rêveur, dans son immortel poème *Kubla Khan*, « Tracez un triple cercle autour de lui et touchez ses yeux de crainte sacrée, car il s'est nourri de rosée de miel et a bu le lait du Paradis. » À Shangri-la, nous sommes tous ce rêveur, nous traçons nos propres cercles magiques, nous nous abreuvons nous-mêmes au lait du Paradis...

— Avec une seringue pleine de drogue venant du corps d'une jeune morte, murmura Remo à Chiun.

— Silence, être obtus ! C'est un très bon acteur. Peut-être de la classe de Rad Rex dans « Ainsi tournent les planètes ». Pas aussi bon que Cheeta Ching.

— Ainsi, c'est dans cet esprit de magie que nous commençons l'Adieu à l'Âge. Si les acteurs veulent bien s'avancer ?

Foxx descendit de l'estrade. Au même instant, Chiun se précipita, en envoyant d'un coup de coude ceux qui se trouvaient sur son chemin vers les coins de la salle, et il monta sur la plate-forme.

— Nous débiterons avec une ode que j'ai écrite moi-même. Elle décrit le chagrin de la vierge coréenne Hsu T'ching après le trépas du guerrier Lo Pang, dans la province de Katsuan sous le règne de Ko Kang, régent de Wa Sing, annonça Chiun.

Un sourd gémissement de détresse monta de la foule, tandis que les acteurs de la revue essayaient de monter en scène où ils étaient repoussés par Chiun comme autant de mouches, sans qu'il interrompe sa récitation. Deux hommes réussirent à monter et l'empoignèrent chacun par un bras. D'une légère secousse, Chiun les envoya s'écraser contre les murs.

Pendant que tout le monde avait les yeux sur le vieil Oriental fou, Remo observait Félix Foxx, sur la droite de la salle près du passage conduisant à la petite cuisine. Sans s'occuper de la scène que créait Chiun, il chuchota des ordres au chauffeur. L'homme hocha la tête. Remo n'aima pas du tout l'expression du chauffeur quand il donna à Foxx un immense masque rouge et noir. Il fut encore moins heureux quand Foxx se glissa hors de la salle.

Remo le suivit, en bousculant les gens qui se pressaient dans la pénombre ambrée, mais quand il arriva à l'entrée du passage, Foxx était revenu, un dry à la main, la figure couverte par le masque. Il salua Remo d'un hochement de tête sec en levant son verre. Puis il erra dans la salle et Remo ne le quitta pas des yeux.

— Ainsi, le vent, le vent sauvage et violent comme la lance du guerrier mort...

— Est-ce que nous ne pourrions vraiment pas commencer la revue ? demanda quelqu'un.

Chiun renifla avec mépris.

— Le vent, le vent mauvais...

Foxx était derrière Remo. Du coin de l'œil, Remo pouvait suivre les mouvements de la toge blanche ondulant parmi la foule, glissant lentement autour de la salle jusqu'à ce que Foxx soit derrière lui. Il concentra toute son attention sur ses propres pieds, qui lui communiquaient la vibration des pas sur le plancher. Ceux qu'il sentait étaient presque équilibrés, mais pas tout à fait. Il y avait de

l'appréhension dans ces pas, une imperceptible hésitation. Et Foxx portait quelque chose. Rien d'aussi lourd qu'un pistolet mais quelque chose, qu'il tenait devant lui et qui lui faisait porter légèrement son poids en avant.

— Ainsi chevaucha Lo Pang à Katsuan, brandissant les cornes de l'antilope...

Sur ce, la salle fut plongée dans le noir.

Ce fut une ruée. De la panique, de la terreur. Mais même avant le premier cri, Remo sentit l'homme derrière lui se jeter en avant avec l'arme entre ses mains et il sut ce que c'était alors que la chose était encore au-dessus de sa tête.

Du fil de fer.

La boucle siffla et fendit l'air devant la figure de Remo. Il suivit l'élan du fil de fer avec ses mains propulsées devant lui et abaissées pour déséquilibrer l'assaillant. Puis il décocha une ruade en arrière et son pied entra en contact avec l'os, en produisant un craquement sinistre ; ensuite il se servit de sa propre position comme d'un levier pour faire passer l'homme par-dessus sa tête. Dans le tumulte des cris et des hurlements affolés, l'homme atterrit avec un bruit mou, presque à l'autre bout de la salle.

Quelques personnes avaient allumé des briquets pour éclairer la pièce brusquement obscurcie. Remo s'empara d'un de ces briquets et alla se pencher sur le corps inerte, dont le masque noir et rouge avait vaguement glissé.

Mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas mort, pensa-t-il avec une panique soudaine. S'il avait tué Foxx, alors ses secrets disparaîtraient avec lui. J'aurais dû être plus prudent. Je savais qu'il venait. J'aurais pu esquiver... Il arracha le masque. Dessous, les yeux ouverts et vitreux, un mince filet de sang coulant de la bouche, il y avait la tête sans vie du chauffeur.

— Chiun ! appela Remo, mais déjà Chiun était à côté de lui, sa figure pressée contre le mur extérieur.

— Il est parti, annonça-t-il. Le grand portail s'est refermé.

— Parti ? hurla quelqu'un. Foxx ?

Soudain, Remo fut entouré par des gens qui se comportaient comme s'ils étaient dans un avion en feu.

— Et les piqûres ? demanda un homme. Nous allons manquer nos piqûres !

— Probable qu'il vous faudra simplement attendre, répondit Remo avec irritation, en essayant de se dégager des mains avides des clients en larmes.

— Nous ne pouvons pas attendre, sanglota une femme. Nous allons mourir. Vous ne comprenez pas. Il faut que ce soit demain ! Ce sera trop tard. Nous serons morts. Nous serons tous morts !

Elle se cramponnait à Remo comme une noyée. Il la repoussa.

— Est-ce que vous ne dramatisez pas un peu ? grommela-t-il en se frayant un passage jusqu'à la porte ouverte où Chiun s'était déjà élancé et avançait dans des congères d'un mètre cinquante. Je vous en prie, il faut que je sorte, lâchez-moi.

— Non ! ne partez pas ! glapit la femme en se raccrochant à lui. Vous nous avez déjà aidés. Vous devez nous aider maintenant. Aidez-nous ! Vous le devez. Vous nous le devez !

Elle se débattit et poussa des cris quand deux mains l'arrachèrent à Remo. Dans l'obscurité, il dut cligner des yeux pour voir qui était son sauveteur.

C'était Posie. Elle souriait, d'un curieux petit sourire triste.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, murmura-t-elle.

— Vous savez où il va ? demanda Remo.

— Non. Où qu'il soit, il veut être seul, répondit-elle avec une ironie sexy à la Mae West. Il a coupé l'électricité et verrouillé le portail. Je viens d'aller voir au sous-sol. Nos provisions de piqûres ont disparu.

— Je suis navré, Posie. Je suppose que les jours prochains vont être durs pour vous. Sans drogue, je veux dire.

— Ça ne fait rien, dit-elle en souriant vaillamment malgré sa frayeur évidente. Il va laisser des traces dans la neige, que vous pourrez suivre. Si vous ne mourez pas de froid. Vous avez un corps formidable mais si j'étais vous, je mettrais quelque chose, par-dessus cette toge.

Avec embarras, Remo baissa les yeux sur le vêtement flottant et l'arracha.

— Pouvez-vous tout contrôler ici jusqu'à ce que je revienne !

— Bien sûr, dit-elle. Mais c'est inutile de vous dépêcher de revenir. Vous n'arriveriez pas à temps.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Attrapez simplement Foxx. C'est lui le responsable de ce qui va se passer ici.

— Est-ce que tout le monde est complètement cinglé ? s'écria Remo. À croire qu'une piqûre idiote est une question de vie ou de mort !

Il hésita un instant. Les traits de Posie étaient soudain tirés, et vieux. Mais elle sourit et l'impression se dissipa. Même à soixante-dix ans, Posie Ponselle était une magnifique créature.

— Ils sont simplement gâtés, dit-elle avec nostalgie. Ne vous en faites pas pour nous. Nous resterons ici et nous nous raconterons des histoires de fantômes à la lumière des bougies.

Elle lui caressa la figure. Encore une fois, il crut voir cet impossible vieillissement des traits ravissants.

— Remo... voulez-vous faire quelque chose pour moi, avant de

partir ?

— Vous n’avez qu’à demander.

— Embrassez-moi.

Il la serra contre lui et l’embrassa sur la bouche. Il ressentit la même chaleur électrisante qui l’avait envahi la première fois.

— Vous allez me manquer, dit-il.

— Vous aussi, vous me manquerez. Plus que vous ne le pensez.

Elle lui caressa une dernière fois la joue et le laissa partir. Près de la porte, Seymour Burdich attendait, un parka incongru jeté sur sa toge.

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais je vais avec vous, déclara-t-il en tremblant.

— Pas question. Il fait trop froid. Et d’ailleurs, vous ne pourriez jamais nous suivre.

— Mais c’est effrayant, ici, se plaignit Burdich. Tout le monde gueule au meurtre. Il se passe quelque chose de terrible. Je veux aider...

— Vous ne pouvez rien faire. Il n’y a pas de maison ni de station-service dans un rayon de trente kilomètres. N’importe qui crèverait de froid en dix minutes, en sortant par ce temps.

— Vous sortez.

— Nous sommes différents, expliqua Remo. Restez à l’intérieur avec les autres. J’enverrai des secours quand je pourrai.

Avant de partir, Remo jeta un dernier regard à Posie Ponselle. Elle avait apporté deux bougies allumées de la cuisine. À la lueur des petites flammes, dans sa tunique grecque, elle avait l’air d’une belle statue pâle. Il avait été bien près de tomber amoureux d’elle et pensait que, pour cela, il aurait toujours une dette. Elle redressa la tête et lui sourit. Elle était plus belle qu’elle l’avait jamais été. Ses lèvres formèrent un seul mot.

— Adieu, articula-t-elle et elle rentra dans la maison.

NOUS INTERROMPONS CE LIVRE POUR PASSER UN MESSAGE DE CHIUN

Après tous mes avertissements, vous lisez encore ces stupidités ?

Vous n’avez pas honte ?

Est-ce que je ne vous ai pas répété que ces deux gâcheurs de papier, Murphy et avant lui ce Sapir, comprennent tout de travers ? Vous n’apprenez donc jamais rien ?

Mais, enfin, il y a de l’espoir. Moi, Chiun, Maître de Sinanju, j’ai finalement écrit un livre, bien à moi. Il est intitulé *Le Manuel de l’Assassin* et il conte la véritable histoire de la Maison de Sinanju ; il est plein de ces merveilleux récits passionnants sur ces admirables

Maîtres tels que Wang le Grand. Il comprend mon poème *Ung favori* ainsi que *Le Régime Minceur Rapide de l'Assassin* et les *37 Paliers vers l'Extase Sexuelle*.

Malheureusement, le livre contient aussi du bric-à-brac inutile, dont une photo de Sapir et Murphy. C'est le prix que doivent payer les grands artistes comme nous pour apporter de la beauté à un monde troublé.

Achetez mon livre. Achetez-en un pour un ami afin que lui aussi puisse apprécier la beauté d'un véritable assassin.

Bientôt chez votre libraire. Le livre coûtera 6 dollars 95. Tout l'argent sera pour moi. C'est ainsi que cela doit être. Je fais tout le travail.

Chiun

De son auguste main, en cet an 2.712 du redoutable Vent du Dragon.

CHAPITRE X

Chiun était déjà de l'autre côté de la grille. Sa toge avait disparu et son long kimono doré étincelait. Les traces des pneus de la Jeep de Foxx passaient par le portail et disparaissaient le long de la route enneigée. Il n'y avait pas d'autre véhicule dans le domaine. Remo comprit que Foxx prévoyait une telle éventualité depuis longtemps.

Son départ n'aurait pas pu tomber à un moment plus propice. Cinq minutes après que Remo eut escaladé le portail de fer forgé de Shangri-la, la neige se remit à tomber ; vingt minutes de plus et les traces auraient disparu dans le blizzard qui faisait rage.

Le froid n'était pas un handicap. Comme un lézard, Remo avait appris à adapter la température de son corps à l'environnement. Chiun et lui s'adaptaient automatiquement au froid et au chaud, presque sans y penser. Donc, le froid n'avait pas d'importance pour Remo. La visibilité, c'était une autre affaire.

— Je crois que nous l'avons dans le dos.

Ils étaient arrivés à une fourche. Les deux branches de cette fourche étaient couvertes d'une superbe poudreuse scintillante, à hauteur du genou.

Sous le ciel noir sans étoiles, il n'y avait pas le moindre soupçon de trace de pneus.

— Des plaisanteries, toujours des plaisanteries, marmonna Chiun en s'élançant par l'embranchement de gauche à une telle vitesse qu'il raya à peine la surface de la neige. Et même pas de bonnes plaisanteries. Apprends à être drôle avant de faire des plaisanteries. C'est un vieux proverbe coréen.

— Je ne plaisante pas. Hé ! Comment êtes-vous tellement certain qu'il a pris à gauche ?

À en juger par ce qui restait des traces de Foxx et de sa Jeep, il avait aussi bien pu s'envoler en hélicoptère. Chiun pivota, ses yeux en amande arrondis par l'étonnement.

— Tu me demandes sérieusement comment je le sais ? Tu n'as donc pas de nez ?

— De nez ?

Le vieux Coréen prit une poignée de neige fraîchement tombée. Dans sa main, les cristaux restèrent parfaitement intacts, sans fondre du tout.

— Tu ne sens pas ?

Remo s'accroupit pour renifler la neige. Il n'avait pas fait attention

à ses sens, il s'était uniquement concentré sur l'abaissement de sa température et sur l'extraordinaire vision nocturne nécessaire pour voir dans la tempête aveuglante. Mais quand il braqua sa concentration sur son sens olfactif, il sentit bien quelque chose. Du super, de l'huile minérale, du caoutchouc et de légères traces métalliques du châssis d'un véhicule. Les traces étaient tellement infimes qu'un microscope électronique n'aurait peut-être pas pu déceler les particules, mais elles étaient bien là et leur odeur montait à travers la neige.

— Ah oui, dit Remo. Mais de là, debout, je ne pouvais pas le sentir.

Aussitôt il eut honte ! Il avait trop l'air de chercher des excuses. Il regarda Chiun, la mine penaude, mais le Maître sourit.

— C'est pourquoi je suis toujours le Maître de Sinanju et tu restes l'élève.

— Vous êtes vraiment quelqu'un, petit père, reconnut Remo.

Chiun se retourna avec surprise. Pendant un instant, son expression fut celle d'un petit enfant absolument ravi. Mais cela ne dura qu'une fraction de seconde.

— Imbécile, bougonna-t-il.

La Jeep de Foxx était garée, le moteur encore chaud, sur l'aéroport de Graham, un petit terrain illuminé de bleu à une vingtaine de kilomètres d'Enwood ; il y avait là une piste, un bâtiment en parpaings, une manche à air et pas grand-chose d'autre. Remo examina la voiture. Le carburateur avait été démonté. Foxx ne prenait pas de risques.

Dans le bâtiment, l'opérateur de la base, un gros homme dont la voix sifflante d'asthmatique avait l'air de sortir d'un accordéon en triste état, parut surpris en voyant Remo et Chiun. Il était engoncé dans un gros anorak de duvet, orangé fluorescent, un épais pantalon marron et coiffé d'une casquette de chasse avec les rabats baissés sur les oreilles. Sa respiration montait devant lui comme de la fumée d'une cheminée. Il resta plusieurs minutes à dévisager le satin broché du kimono de Chiun et le tee-shirt à manches courtes de Remo avant de comprendre ce que Remo lui disait :

— ... plan de vol ou quelque chose ?

— Hein ? Qu'est-ce qu'il y a, petit ?

— Je vous demandais si le type qui vient de s'envoler d'ici a laissé un plan de vol.

L'opérateur de la base s'extirpa de son fauteuil avec peine et marcha lourdement vers un comptoir en formica où un bloc était encre par une tasse de café froid à l'aspect huileux.

— Ouais. Là, dit-il en tenant le bloc à bout de bras pour lire. Foxx, c'est ça son nom ?

— C'est lui.

— C'est marqué là qu'il a demandé Deaver. Seulement Deaver est fermé.

— Qu'est-ce qu'un deaver ?

Le gros bonhomme rit tout bas.

— Vous êtes pas aviateur, probable. Deaver c'est un aéroport. Près de Clayton, dans le Dakota du Sud.

Soudain, Remo se rappela les caisses de procaine que Posie expédiait régulièrement dans le Dakota du Sud.

— Est-ce que Deaver est dans les Black Hills ?

— Tout juste, fiston. Faut vraiment que ce soit un pilote cinglé, voler par ce temps. Et vers les Black Hills, par-dessus le marché. Paraît qu'ils ont moins trente-deux, là-bas. De la neige jusqu'à la taille. J'y ai dit, mais ces aviateurs, ils font n'importe quoi s'ils ont un peu de whisky dans le nez. Bof. C'est son avion, après tout.

— Nous devons aller là-bas, dit Remo. Y a-t-il un pilote qui pourrait nous emmener près de l'aéroport de Deaver ?

L'opérateur de la base éclata d'un rire puissant et rugissant. Son ventre tressautait.

— Écoutez voir, fiston, y a pas un pilote dans ce pays qui vous emmènerait là-dedans. Et dans presque tout le Dakota, c'est si dégueulasse que personne sauf un pingouin n'a une chance là-bas. J'y ai dit à ce Foxx que Deaver est fermé et qu'il lui faudrait se poser quelque part dans un champ mais il est parti quand même. Ça me fait mal de le dire, mais ça ne m'étonnerait pas s'il n'arrivait jamais. Allons, dit-il en tapotant l'épaule de Remo, suivez mon conseil, petit. Restez bien au chaud. Je ne sais pas quel courage vous avez bu ou fumé, pour vous faire venir ici avec ce tee-shirt pour attraper une bonne pneumonie, mais rentrez chez vous, allez.

Il y avait de la compassion dans ses yeux, des yeux qui avaient regardé une centaine de bons pilotes descendre en flammes ou s'écraser dans des moments de témérité juvénile.

Remo se rappela brusquement les clients de Shangri-la.

— Est-ce que vous permettez que je téléphone ? Il y a des gens coincés dans une maison près d'ici, sans téléphone ni électricité. Je veux avertir la police.

— Vous vous affolez toujours, les gens de la ville. Par ici, l'électricité est coupée à tout bout de champ. Et toutes les lignes de téléphone sont abattues. Celui-là ne marche pas non plus.

— Mais vous avez la radio, ou quelque chose ? Foxx a préparé son plan de vol avec quelqu'un ?

— La FAA ne voit pas d'un bon œil qu'on se serve de la radio pour un truc comme ça. Et d'abord, y a pas de flics qui peuvent sortir par ici ce soir. Vos copains ne risquent rien, allez. Ils sont enneigés, la

belle affaire. Leur téléphone marchera demain matin, comme le mien. J'appellerai la police à ce moment, si vous voulez, mais ils le feront sûrement avant.

— Mais le téléphone a été coupé, expliqua Remo. Et tout le monde criait comme s'ils allaient tous mourir, à Shangri-la...

— Quoi ? Vous parlez de cette grande baraque de luxe, là-haut ? s'écria le gros en faisant un geste obscène. Bande de richards gâtés, pas autre chose. Ils ont l'habitude d'avoir tout ce qu'ils veulent. Et d'abord, paraît que c'est tous des drogués.

L'homme avait peut-être raison, pensa Remo. L'hystérie collective des gens de la clinique n'était peut-être qu'un caprice de sales gosses qui veulent tout tout de suite.

— D'accord. Je suppose que ça peut attendre demain.

Il se promit d'arranger les choses dès que possible. S'il trouvait un téléphone qui marchait, il alerterait Smitty ce soir. Smitty s'occuperait d'avertir la police pour les gens de Shangri-la. Pour le moment, il s'agissait de retrouver Foxx.

— Hé là, faites attention ! cria soudain le gros.

Chiun, qui n'avait pas écouté la conversation entre Remo et l'opérateur, était près de la porte et tripotait avec délices un plein râtelier de skis. Un des écrous s'était desserré et les skis penchaient dangereusement. D'un petit coup sec, Chiun en tira un ; tout le reste s'écroula bruyamment.

— Curieux ustensile, murmura-t-il en examinant le bois poli.

— Une minute, vieux, gronda l'opérateur, la figure assombrie. Il m'a fallu une demi-journée pour installer ce râtelier que v'là. J'ai besoin de ces skis.

— Je paierai les dégâts, intervint vivement Remo et une idée germa et s'épanouit. Dites, à quoi ils vous servent, d'abord ?

Le gros homme alla se pencher sur le tas de skis.

— Ça, c'est des skis de fond. Je viens travailler avec. Ma vieille Olds n'arriverait jamais jusqu'ici par ce temps, pensez. J'ai toujours quelques paires de rabiot, au cas où quelqu'un en aurait besoin. Par ici, les hivers durs, on a l'habitude... Enfin, y a pas trop de dégâts, grommela-t-il en se redressant. Mais va falloir que je me donne encore un mal de chien pour remettre tout ça d'aplomb.

Il retourna en se dandinant vers le comptoir, trouva un marteau et chercha des clous.

— Pas de problème, assura Remo.

Il ramassa les clous tombés, aligna le râtelier bien en face des trous dans le mur et renfonça les clous avec la main. Quand l'homme revint avec ses outils, tout était réparé.

— Ma foi, c'est bien gentil de votre part, dit-il en retrouvant toute sa jovialité. Comment vous avez fait ça si vite ?

— Ce n'était rien, dit Chiun.

— J'aimerais vous en acheter deux paires, ajouta Remo.

L'homme s'esclaffa.

— Vous voulez aller à skis au Dakota ?

— Peut-être. Je vous donnerai mille dollars pour deux paires.

L'opérateur cligna des yeux.

— C'est que ça fait une somme, fiston !

— Ça vaut ça pour moi. Vous acceptez ?

— Ma foi, je ne sais pas... Ça me ferait mal d'envoyer le vieux monsieur et vous dehors par ce temps. Pourquoi est-ce que vous voulez pas attendre le matin, que la tempête se calme ? Je vous trouverai un bon pilote pour vous conduire à Deaver dans la matinée.

— Je ne peux pas attendre le matin. Vous me les vendez ?

— Ma foi... Ça me paraît pas bien...

Mais, après mûre réflexion, l'homme accepta les billets. Déjà, Remo ajustait les skis aux petits pieds de Chiun. Le vieux Coréen avait un sourire extasié.

— Des patins, dit-il, les yeux brillants.

— Des skis. Nous irons plus vite qu'à pied.

L'opérateur de la base leva une main grasse.

— Non ! Je sais que c'est le pays de la liberté et tout, mais aller à skis dans le Dakota, c'est tout simplement ridicule. Je ne peux pas vous empêcher de vous tuer, fiston, mais vous devez penser à ce bon vieux. Il n'y arrivera jamais.

Chiun se redressa, chancela une seconde puis claqua des skis jusqu'à la porte.

— Comment est-ce que ça marche ? demanda-t-il, manifestement enchanté par son nouveau jouet.

— Il faut se pousser avec ça, dit Remo en lui tendant deux bâtons.

Trop tard. Chiun était déjà dehors et prenait rapidement de la vitesse, en glissant autour du petit bâtiment à huit tours-minute.

— Faut que je lui tire mon chapeau, reconnut l'opérateur de la base. Le vieux bonhomme est naturellement doué.

Ils regardèrent Chiun filer au-delà des balises, vers une haute congère. Il arriva au sommet en laissant à peine une trace sur la neige et s'envola vers le ciel, en survolant un grand sapin. Il riait de joie.

— Je crois que vous n'avez pas à vous en faire pour lui, dit Remo.

CHAPITRE XI

Seymour Burdich posa la pince à levier et remua les doigts pour les dégourdir. Il était à la grille fermée de Shangri-la, dans la neige jusqu'aux genoux. Il distinguait à peine la sombre silhouette du manoir dans les tourbillons de la tempête.

Ils étaient là-dedans, tout ce Beau Monde qui faisait tourner la terre, mais ils n'avaient plus rien de beau. Ils hurlaient et tremblaient de terreur à la pensée que leur gourou, Félix Foxx, les avait abandonnés. Comme des enfants, pensa Burdich en soufflant sur ses mains. Il avait réussi, depuis plus d'une heure qu'il était là, à écarter deux barreaux, presque assez pour qu'il se glisse dehors. Il ramassa son outil et se remit au travail.

Il fallait être un héros, pour ça. Cette idée le réchauffait cent fois plus que la vieille lanterne à pétrole qui brillait faiblement contre le fer forgé. Les héros étaient immédiatement acceptés dans ce groupe. À preuve Remo. Il n'était même pas membre et ils l'avaient gardé. Parce qu'il était un héros !

Dans toute cette clique, Posie Ponselle avait été la seule à garder son sang-froid. Elle avait réuni des couvertures, elle avait organisé une équipe pour maintenir les flambées dans les cheminées, elle avait fait du café sur le feu de bois, dans la salle de banquets, et joué du piano. Elle avait aussi persuadé le groupe de se débarrasser de ces toges ridicules et de se mettre en tenue de soirée. On pouvait faire confiance à Posie, pensa Burdich, pour transformer en fête un cauchemar.

Et dire qu'il s'était rongé les sangs pendant vingt ans parce qu'il n'avait pas de quoi aller dans leur précieux Shangri-la ! Quel rire ! Et pas un de ces cinglés n'avait proposé de l'aider à ouvrir la grille. Ils disaient tous qu'ils étaient trop vieux !

Le plus bizarre, se dit Burdich en y repensant, c'est que lorsqu'il les avait vus dans la lueur des feux, juste avant de quitter la maison, ils avaient vraiment l'air vieux. C'était un peu effrayant. Même Posie Ponselle, une des plus grandes beautés de tous les temps, avait un air hagard. C'était quelque chose, autour des yeux et de la bouche... Pas à la surface, elle était encore sensationnelle, mais juste sous la peau, quelque chose qui cherchait à percer, quelque chose de... de décomposé.

Burdich secoua la tête pour chasser cette idée. Posie était fatiguée, voilà tout. Ils l'étaient tous. Fatigués et paniqués. Et quant à lui, il était déjà à moitié gelé et il n'était même pas encore sorti de la

propriété.

D'une dernière traction violente, qui tira sa chemise et son maillot de corps hors de son pantalon, exposant aux flocons son dos nu, il écarta les barreaux des quelques centimètres nécessaires pour lui permettre de passer. Il s'insinua entre eux, tant bien que mal, avec l'impression de passer par une machine à spaghetti et en se félicitant de ne pas avoir grossi en vieillissant. Garder la ligne avait d'ailleurs été plutôt une question de dèche noire que de régime et de traitement ruineux. Il traîna la lanterne à pétrole par l'ouverture et se mit en marche vers...

Vers quoi ? En venant, il n'avait pas vu la moindre bâtisse, pas même une vieille grange. Mais il se dit qu'il devait bien y avoir des gens par là. On était en Pennsylvanie, pas dans l'Himalaya, quoi. Quelqu'un devait bien y vivre.

Il marcha péniblement dans la neige épaisse, en clignant des yeux pour tenter d'y voir à plus de deux mètres. Il ne doutait pas un instant d'avoir pris la bonne décision, en quittant Shangri-la. Il le sentait. À peine franchie la grille, l'air lui paraissait plus pur, plus vivant, en quelque sorte. Dans cette maison, avec tous ces clients, ça sentait mauvais. Il y avait là quelque chose de puant, de putride.

Soudain, dans un éclair aveuglant, Burdich comprit ce qui lui avait fait si peur, dans cette maison, qu'il affrontait la tempête et la nuit pour s'en évader. Il comprenait que lorsque ces riches cinglés avaient sangloté et gémi et parlé de mort, ils ne chantaient pas *Carmen*. La mort était tapie dans cette maison, comme un chien attendant des restes de gigot.

Burdich marcha obstinément pendant une demi-heure, peut-être plus, peut-être pas plus d'un quart d'heure. Il n'en savait rien. Son cerveau était aussi engourdi que ses doigts, que ses orteils et le cube de glace qui avait remplacé son nez. La figure de Posie (juste sous la surface) se présentait sans cesse à ses yeux (la mort tapie dans les coins, empestant comme un mendiant) mais il s'efforça de la chasser à chaque fois, pour mieux se concentrer sur ses pas, un pied devant l'autre.

Ses cils étaient des rayons de vélo gelés qui étincelaient chaque fois qu'il battait des paupières et cela était agréablement distrayant. Un pied devant l'autre. Ses pas devenaient plus courts, puisque ses jambes s'engourdissaient à leur tour. Il avait renoncé depuis longtemps à se frotter les mains pour rétablir un peu de circulation. La dernière fois qu'il avait essayé de les réchauffer sur la lanterne, il s'était profondément brûlé et n'avait rien senti. Et là-dessus, la flamme s'était éteinte.

(La mort était tapie.)

Surtout, ne pas dormir. Il était en plein néant et quelque chose...

quelque chose était tapi dans un coin et attendait. Mais ça ne le toucherait pas. Il était le Beau Rêveur de Coleridge. Trace un triple cercle autour de lui, et touche ses yeux...

— Car il s'est nourri de rosée de miel ! hurla Burdich dans la nuit, d'une voix qui n'était qu'un râle et que le vent emporta et étouffa presque avant que les mots sortent de sa gorge.

Continue de marcher. Tu ne rencontreras personne.

Mais il la rencontra.

Péniblement, il ouvrit ses yeux gelés et s'aperçut qu'il s'égarait sous des arbres, à l'orée d'une profonde forêt de sapins. Où était la route ? Il avait de la neige jusqu'aux hanches et il était adossé au tronc d'un solide mélèze bleu. Et alors il la vit. Elle, sous le même bouquet d'arbres, tapie, qui attendait.

— Tu m'as toujours suivie, hein ? murmura Burdich dans un chuchotement qui lui fit mal aux poumons.

Il s'assit dans la neige. C'était bon. Il avait les yeux fatigués... Et quand la Mort traça son cercle autour de lui, il sourit, et ses lèvres craquelées articulèrent le dernier vers du poème, « car il s'est nourri de rosée de miel »... Tout irait bien, maintenant. La mort ne resterait pas longtemps. Elle avait un autre rendez-vous, plus haut sur la route, avec plus de trente personnes qui l'attendaient.

— Et bu le lait du Paradis, souffla-t-il.

Il n'eut pas la force de fermer les yeux, et la neige y tomba en dansant, remplit les fentes entrouvertes et recouvrit Burdich tout entier d'une couverture brillante immaculée.

Alors la Mort remonta la route.

CHAPITRE XII

À Washington, à quelque 450 kilomètres au sud-est du bouquet de sapins où le cadavre de Seymour Burdich était enterré sous la neige, le ministre des Armées Clive R. Dobbins était assis à l'arrière de sa Lincoln Mark V bleu foncé et jetait subrepticement des coups d'œil à sa montre tandis que sa femme se plaignait.

— Vraiment, Clive, je ne comprends pas pourquoi nous avons dû partir si tôt. C'était une soirée absolument fabuleuse. Nancy m'a même donné la recette de cette extraordinaire charlotte russe. Et Henry était en pleine forme.

— La neige, prétendit vaguement Dobbins.

Washington n'avait pas été très durement frappé par le blizzard qui balayait le pays, mais le mauvais temps était une meilleure excuse que la vérité.

— Quoi ? s'écria M^{rs} Dobbins en manifestant une surprise exagérée, mais son mari ne s'en émut pas car elle exagérait tout. Il n'y a pas deux centimètres de neige par terre. Et Forsythe est un merveilleux chauffeur. N'est-ce pas, Forsythe ?

— Oui, madame, répondit le chauffeur.

— J'ai une réunion, marmonna Dobbins.

C'était vrai. Une réunion avec une chargée des relations publiques, de vingt-quatre ans, qui travaillait au Département d'État. Rhonda avait l'intelligence d'un caneton mais un châssis qui aurait arrêté un ICBM sortant de son silo.

Dobbins lui avait donné rendez-vous à une heure pile du matin et il avait déjà vingt minutes de retard. Il lui faudrait encore une demi-heure pour aller de Georgetown chez Rhonda, à la Seizième Avenue. Elle ne valait pas grand-chose si on passait quand elle dormait. Elle dormait comme une souche. Tripoter Rhonda après l'avoir réveillée, c'était comme si on caressait une momie.

— Plus vite, Forsythe, dit-il.

Par la lunette arrière, il apercevait les phares de la Ford verte du Secret Service. Ces agents le suivaient partout comme des ombres. Dobbins avait protesté depuis le début de cette filature, mais l'ordre venait du Président en personne, et on ne désobéit pas à des ordres pareils. Ces gamins étaient là pour le protéger.

Le protégé ! Ha ! Il aimerait tenir le fumier qui avait descendu Watson et Ives. Il aimerait le voir essayer de s'attaquer à lui, un général quatre étoiles à la retraite, tiens ! Parce que si jamais il

l'attaquait, se promettait Dobbins, il te vous balancerait son poing dans le nez de ce mange-merde de mes deux et ce serait la dernière chose que verrait le prétendu assassin.

La grosse voiture serpenta dans Georgetown, en passant devant les élégants hôtels particuliers avec leurs piscines couvertes et leurs serres embuées. Derrière elle, la Ford verte suivait obstinément.

— Morveux, marmonna Dobbins.

— Tu dis, mon chéri ? demanda Mrs Dobbins, ses faux cils battant si vite qu'elle semblait prête à s'envoler. Tu sais que je n'aime pas que tu t'énerves, Clive. J'ai toujours dit que tu joues beaucoup trop au golf...

— Je ne joue pas au golf en hiver, Hilda.

— Ah non ? Eh bien alors tu travailles trop. Tu passes tout ton temps au travail. Toutes ces réunions...

— Je suis ministre des Armées.

— Mais il est plus de minuit ! Les Russes ne seraient tout de même pas assez sauvages pour nous attaquer avant le petit déjeuner !

Dobbins soupira et coupa le son de la suite du monologue. Rhonda, au moins, limitait sa conversation à des obscénités. Il aimait ça. Pas de mots gaspillés. Hilda parlait encore quand la Lincoln s'arrêta devant une maison Tudor de deux étages avec « Dobbins » gravé au-dessus de la sonnette. Elle remarqua à peine que Dobbins la faisait descendre de voiture et entrer dans la maison ; le flot verbal continua de cascader inlassablement. Elle parlait encore quand il referma la porte et retourna en courant à la voiture.

— Descendez, Forsythe.

— Monsieur ?

— Vite, avant que les gars du Secret Service arrivent.

Ils devaient être tout près, guettant de chaque côté du portail, mais ça valait le coup d'essayer.

— Donnez-moi votre casquette.

Le chauffeur, visiblement mystifié, descendit à contrecœur.

— Monsieur, j'ai des instructions...

— Nom de Dieu, je suis votre patron et c'est moi qui donne les ordres par ici !

— Oui, monsieur.

Il remit à Dobbins sa casquette plate bleu marine. Le ministre s'en coiffa et s'installa au volant.

— Rentrez chez vous maintenant, Forsythe.

— Oui, monsieur, murmura le chauffeur dépité.

Dobbins sortit lentement du portail puis il écrasa la pédale au plancher en tournant en direction de la Trente-quatrième Avenue. Les phares étaient derrière lui. Mais pas pour longtemps, se dit-il. Il brûla un feu rouge, accéléra et fonça dans Wisconsin Avenue. Les phares le

suivaient toujours.

— On y va, les gars ! Gagnez votre fric ! cria-t-il avec un gros rire en poussant la Lincoln au maximum dans la bretelle conduisant à Connecticut Avenue, le long du Potomac.

Pas question de laisser des protecteurs morveux espionner Clive R. Dobbins, pensa-t-il en roulant à tombeau ouvert sur la chaussée glissante, vers Bethesda. Sa vie privée lui appartenait et s'il allait sauter Rhonda, ça ne regardait que Rhonda et lui. Si elle était réveillée.

Le clair de lune étincelait sur le fleuve qui charriait de gros glaçons. Il y avait peu de circulation et les voitures qu'il y avait avançaient à une allure d'escargot tandis que Dobbins les doublait comme une fusée.

Il jeta un coup d'œil au rétroviseur. Ils étaient toujours là, roulant à la même vitesse que lui.

Il jura tout bas. Ces Fords devaient avoir des moteurs Maserati, pas possible ! Mais il faudrait plus qu'un moteur et une voiture pleine de potaches pour l'attraper.

— Essayez de suivre ça, petits cons ! cria-t-il en donnant à la fois un coup de volant et d'accélérateur. La voiture bondit, traversa le terre-plein central et fonça dans la direction opposée.

— Faut avoir le truc, les gars, dit-il tout haut en s'étranglant de rire.

Et d'abord, ils devaient être vraiment idiots de s'imaginer qu'il allait à Bethesda. Qui baisait, à Bethesda ?

Dans le rétroviseur il regarda la Ford verte dérapier et valser en travers des quatre voies. Elle heurta deux véhicules, assez superficiellement, en glissant vers l'autre côté de Connecticut Avenue. Plusieurs voitures freinèrent derrière elle et dérapèrent plus ou moins, en formant un motif de chevrons sur la chaussée. La Ford verte finit par s'écraser contre une glissière de sécurité et ne bougea plus.

Dobbins éclata de rire. Maintenant, la voie était libre. Il revint en ville, la tête pleine de Rhonda, en déshabillé rose transparent, peut-être avec le porte-jarretelles noir qu'il lui avait offert pour la Saint-Valentin. Rhonda aux propos scandaleux, qui savait réaliser ses fantasmes les plus fous... si elle était réveillée. Autrement, autant être chez lui avec Hilda. Il accéléra.

En ville, il y avait encore moins de circulation dans les rues et il put rouler à vive allure. Il ne remarqua qu'une fois arrivé à la Seizième Avenue que les mêmes phares étaient derrière lui depuis le carambolage sur la voie express.

Dobbins jura. Si ce n'était pas les gars du Secret Service, c'était ces foutus journalistes. Rien n'avait transpiré officiellement sur les assassinats des ministres de l'Air et de la Marine, mais la presse avait

bien remarqué le surcroît de protection entourant Dobbins et sautait sur toutes les occasions de l'interroger.

Manquait plus que ça, se dit-il en regardant encore une fois le rétroviseur. C'était indiscutablement une filature. Les mange-merde. Il imaginait déjà les manchettes : LE CHEF DES ARMÉES ÉCHAPPE À LA SÉCURITÉ POUR UN RENDEZ-VOUS AVEC SA MAÎTRESSE. Avec une photo de Rhonda dans son déshabillé rose et le porte-jarretelles noir dessous !

— Foutez-moi la paix, bande de pisse-copie ! hurla-t-il en tournant dans une ruelle.

À l'entrée, il ralentit. Si ce n'était pas une filature, la voiture qui était derrière lui depuis vingt minutes passerait tranquillement.

Mais elle ne passa pas. Elle tourna dans la même ruelle avec une résolution qui fit passer un frisson glacial dans le dos de Dobbins. Il repartit, lentement pour éviter les tas de détritux, puis il tourna dans une petite rue transversale. Puis dans une autre ruelle.

La voiture était toujours derrière lui.

L'élégant immeuble de Rhonda était à moins de deux cents mètres. S'ils voulaient le prendre en photo, ce ne serait certainement pas devant cet immeuble. Il s'arrêta, descendit de la Lincoln et se dirigea vers l'autre voiture de son air le plus autoritaire. Ils allaient voir qui était le patron, bon Dieu. Le véhicule était une vieille Chevrolet aussi sale et cabossée que toutes les autres voitures de Washington. Quelque chose sortait d'une des fenêtres. Dans l'obscurité de la ruelle, Dobbins devina que c'était une de ces éternelles cartes de presse avec lesquelles les journalistes s'imaginaient qu'ils avaient le droit de mettre leur sale nez dans les affaires de tout le monde. Eh bien, il allait leur montrer où ils pouvaient se les fourrer, leurs cartes de presse !

Seulement ce n'était pas une carte de presse. Et les occupants de la voiture ne bondissaient pas comme des hyènes avec leurs questions et leurs flashes. Dobbins fronça les sourcils et s'approcha ; il n'entendait rien d'autre que le crissement de ses pas sur la neige sale. Ces types ne se conduisaient pas comme les reporters de Washington qu'il connaissait.

Des pigistes, probablement, des indépendants. Qui essayaient de décrocher leur premier scoop et n'étaient pas foutus de savoir s'y prendre. Eh bien le voilà, votre scoop. Une plainte déposée dans la matinée, aussi sec. Il se redressa de toute sa hauteur, en brandissant un index accusateur vers la voiture. Puis il cria de sa voix de commandement la plus, menaçante :

— Qu'est-ce que vous foutez...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge alors qu'un objet noir sortait par la vitre baissée du conducteur et qu'un autre, tout à fait semblable, apparaissait à l'arrière. Il comprit ce que c'était quand les

occupants de la voiture épaulèrent, visèrent et qu'un feu d'artifice explosa dans un fracas assourdissant qui fit voler des éclats de brique des murs derrière lui ; le général poussa un faible cri étranglé en soufflant des bulles de sang, perdit l'équilibre et la voiture repartit.

Alors qu'il gisait dans la ruelle, criblé de plus de cent balles d'une arme qui serait plus tard identifiée comme une copie chinoise d'un fusil-mitrailleur soviétique AK-47 tirant à bout portant, la dernière pensée de Clive R. Dobbins fut que jamais les petits gars du Secret Service n'auraient pu arrêter les hommes de cette voiture. Le Président lui-même n'aurait pas pu les arrêter, tout comme le Président ne pourrait les arrêter la prochaine fois.

Et la prochaine fois, ce serait pire. Bien pire.

CHAPITRE XIII

DESTINATION ZADNIA.

Les ordinateurs de Folcroft crachèrent une autre pièce du puzzle Félix Foxx. Le jour pointait à travers les stores vénitiens du bureau de Smith et la lumière lui piquait les yeux. Il y avait deux nuits qu'il restait éveillé dans son bureau, essayant de démêler l'écheveau embrouillé que lui débitaient les ordinateurs.

Tout était là, il le savait. Quelque part. Depuis 48 heures, les Quatre de Folcroft lui avaient donné un million de renseignements divers. L'esprit épuisé de Smith commençait à les considérer comme quatre êtres diaboliques de quelque dimension inconnue, qui lui donnaient toutes les pièces d'une mécanique et lui disaient en clignant de l'œil : « Allez, Smitty, maintenant faites-la marcher. »

Mais il n'arrivait pas à la faire marcher. Cent fois, Smith avait noté les points importants de l'affaire. Sa corbeille débordait de bouts de papier froissés témoignant de ses efforts. Rien ne collait. Rien ne ressortait. Avec un soupir, il jeta encore une feuille de papier et recommença.

D'abord, il y avait eu les meurtres du ministre de l'Air Homer Watson et du ministre de la Marine Thornton Ives, tous deux tués d'une manière bizarre indiquant des conditions de guerre. Toutes les branches militaires s'étaient lancées dans des enquêtes personnelles, sans déceler l'ombre d'un soupçon de piste. L'homme de CURE lui-même, Remo, revenait les mains presque vides. Tout ce qu'il avait trouvé, c'était un diététicien d'âge mûr nommé Foxx que, pour une raison inconnue, les ordinateurs identifiaient comme un homme de 95 ans nommé Vaux qui avait été mêlé cinquante ans plus tôt à un scandale concernant les propriétés rajeunissantes d'une substance appelée procaine.

« N° 2 », écrivit bien proprement Smith. Le numéro deux, c'était que Foxx-Vaux avait été vu pour la dernière fois en compagnie d'une jeune femme retrouvée assassinée, son corps vidé de ce qui avait pu être une quantité anormale de procaine. La police de New York recherchait Foxx pour ce crime, mais le cherchait là où il n'était pas. Foxx se trouvait dans une prétendue clinique de rajeunissement, en Pennsylvanie, appelée Shangri-la, avec Remo et Smith n'avait aucune intention de transmettre ce renseignement à la police avant que Remo ait découvert ce qu'il voulait.

Shangri-la était le Numéro Trois. Apparemment, ce n'était pas un

établissement ordinaire de massages et bains de boue. Remo disait que les clients de cette clinique avaient tous plus de soixante-dix ans mais paraissaient avoir à peine l'âge de se faire servir de l'alcool. La filière procaine. À fortes doses, ce produit les maintiendrait jeunes. Du moins, c'était l'hypothèse avancée par Vaux dans les années trente, avant qu'il disparaisse de la surface de la terre. Ça expliquerait le grand âge de Foxx-Vaux, mais pas grand-chose d'autre. Jusqu'à présent, rien ne reliait ces singuliers événements avec les meurtres militaires.

Des agents du Secret Service avaient été chargés de protéger Clive R. Dobbins, le ministre des Armées, puisqu'il était le choix logique suivant, pour une équipe d'assassins résolue à éliminer les chefs militaires du pays, mais si les tueurs échappaient au Secret Service pour arriver à Dobbins, qui serait le prochain ? Les Quatre de Folcroft avaient répondu avec leur effrayante efficacité, en donnant les noms des trois victimes possibles suivantes : le ministre de la Défense, le Secrétaire d'État et le Président des États-Unis.

Le temps pressait. Il était éminemment possible que Félix Foxx, en dépit de toutes les intéressantes révélations sur son compte, n'ait rien à voir avec les meurtres, à part celui de la fille de New York, et même cela n'était pas sûr. Remo avait fort bien pu suivre la mauvaise piste depuis le début. Smith était sur le point, pour gagner du temps, de retirer Remo de Shangri-la et de lui faire tout recommencer.

Enfin, à 4 h 51 du matin, Smith arracha le Point Quatre : DESTINATION ZADNIA. Les mots figuraient quatre fois sur l'écran. Foxx, sous le nom de Félix Vaux, était allé trois fois en Zadnia au cours de l'année précédente et avait encore pris un billet pour cette même destination deux mois plus tôt.

C'était l'énigme. Pourquoi un célèbre diététicien voulait-il faire quatre visites discrètes dans un pays instable d'Afrique du Nord ? La Zadnia n'avait rien, pas de technologie, pas de terres arables, pas même assez de gens obèses pour servir de sujet à une conférence de Foxx. Tout ce que ce pays possédait, c'était un dictateur ivre de pouvoir nommé Ruomid Halaffa, qui achetait des armes et des secrets de n'importe quelle source et n'importe quand, afin de les fournir, sans discrimination, à toutes les organisations terroristes du monde. Ça, et juste assez de pétrole pour acheter des armes au plus bas enchérisseur.

— Zadnia, dit tout haut un Smith médusé.

En face de lui, les Quatre de Folcroft avaient l'air de ricaner. La dernière pièce de la machine avait été remise. *Maintenant, faites-la marcher.*

Il devait appeler Remo. Remo avait peut-être découvert quelque chose, pendant la nuit, qui jetterait quelque lumière sur cette histoire

de Zadnia. Il appela le numéro de Shangri-la. La ligne était coupée. Pas de sonnerie, rien. Il demanda à l'opératrice de demander le numéro pour lui. Elle répondit que la ligne était en dérangement, probablement à cause d'une violente tempête de neige dans la région.

Pendant que l'opératrice parlait, le téléphone rouge, celui de la ligne directe avec le Président, sonna. Smith raccrocha immédiatement au nez de l'opératrice et décrocha le téléphone rouge.

— Oui, monsieur le Président, dit-il.

Il écouta pendant plusieurs minutes et, pendant ces minutes, il eut l'impression de vieillir de cinq ans. Il croyait sentir ses rides se creuser à chaque mot terrible qu'il entendait.

— Merci du renseignement, monsieur le Président. Nous y travaillons, marmonna-t-il et il raccrocha.

Dobbins était mort. Les tueurs avaient encore gagné.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Smith vérifia le téléphone portatif spécial dans son attaché-case et rabattit le couvercle. Il ferma à clef l'attaché-case, s'assura qu'il connaissait par cœur les coordonnées de Shangri-la que lui avait données Remo, enfila ses caoutchoucs et son manteau et se coiffa de son feutre marron. Il n'avait pas le temps de s'occuper de tempêtes de neige. Si Remo ne pouvait sortir de Shangri-la, Smith irait lui-même.

CHAPITRE XIV

Alors que Harold W. Smith refermait son attaché-case, Remo était assis dans une cabane en rondins, quelque part dans les Black Hills du Dakota du Sud.

Il aurait dû se douter que Chiun en aurait assez de son nouveau jouet avant qu'ils aient fait soixante kilomètres à skis. Mais ils étaient alors arrivés sur une grande route carrossable et un routier les avait conduits en stop jusqu'à Chicago.

Chicago, en dépit des vents arctiques soufflant du lac Michigan, était une bénédiction. L'aéroport d'O'Hare était habitué au temps épouvantable et ils purent attraper un vol à destination de Sioux Falls, dans le Dakota du Sud.

Naturellement, Chiun insista pour s'asseoir dans le siège à côté de l'aile gauche, qui était occupé par une veuve chinoise presque aussi tapageuse que Chiun. Après vingt minutes de dispute bruyante, les passagers avaient exigé que le vieux Chinois maigre et sa femme soient éjectés de l'appareil. Chiun avait déclaré qu'il n'était ni chinois ni fou, ce que serait n'importe qui pour épouser la Chinoise et tolérer ses habitudes de mangeuse de chiens. Il ponctua sa déclaration en faisant voler en éclat le hublot au-dessus de l'aile, ce qui fit plonger le 727 dans une descente hurlante en spirale et dégringoler les masques à oxygène du plafond ; de plus, divers articles, vêtements et autres, furent aspirés dans l'atmosphère. La température à l'intérieur de l'avion chuta vertigineusement.

L'appareil ne se redressa que lorsque Remo réussit à boucher le hublot avec le baise-en-ville rouge d'un passager qui, jusque-là, n'avait pas été un bagage pliant. Puis il donna aux trois hôtesses un bon échantillon des 52 paliers vers l'extase avant qu'elles acceptent de jurer que le hublot cassé n'était qu'un fâcheux accident somme toute assez normal.

À Sioux Falls, Remo vola la première voiture venue, une Nash Rambler 1963 rose vif, qui cahota jusqu'à Belvidere dans le canton de Jackson avant de rendre l'âme dans un nuage de lourde fumée noire. Remo conserva les papiers du véhicule afin que le propriétaire du vieux fossile puisse être remboursé. Smitty allait adorer ça. Pour lui, le vol de voitures n'était absolument pas une fonction de CURE et le remboursement encore moins.

Ils avaient encore trente bons kilomètres à faire à pied, avant d'arriver dans le canton voulu, et cent trente de plus en escaladant les

escarpements de plus de 600 mètres des Badlands du Dakota, à l'arrière d'un tacot de 55 au moteur gonflé, conduit par des adolescents suicidaires, pour atteindre l'aéroport de Deaver. Lequel, comme avait dit le gros, était fermé. Un merveilleux voyage.

Et maintenant Remo était assis dans la cabane en rondins, et regardait le soleil matinal briller dans toute sa gloire, en se demandant ce qu'il allait faire. La tempête s'était calmée une heure après l'aube et la neige étincelait, vierge, lisse, tout autour de lui. À côté de lui, Chiun dormait paisiblement sur une natte de brindilles.

Chiun les avait amenés là dans ce coin perdu au milieu du néant, en se basant sur le simple fait que la région où ils étaient était la moins habitée. Remo avait essayé de protester que Félix Foxx était encore moins armé qu'eux pour braver seul cette région désolée dans une tempête de neige, mais Chiun avait insisté. Il entendait des échos, disait-il. À vrai dire, Remo les avait entendus aussi, lointains, lointains et déformés par les montagnes au point qu'on ne pouvait déceler leur origine. Mais à ce moment il était trop épuisé pour savoir si les échos étaient autre chose que les sifflements du vent dans les arbres.

Une fois installés, Chiun s'était aussitôt endormi. Le mieux que pouvait faire Remo, c'était d'abaisser son rythme cardiaque et de contraindre son corps à une simulation du métabolisme basai. C'était un sommeil factice, qui laissait tous ses sens en alerte, mais ensuite il se sentit un peu mieux.

Soudain, Chiun se redressa, tout droit, la tête penchée. Remo ouvrit la bouche mais le vieux Coréen lui fit signe de se taire, écouta encore un moment et dit :

— Prépare-toi.

Remo entendit aussi. Il jaillit de la cabane comme une explosion.

Ils étaient six, très jeunes, armés jusqu'aux dents et en uniforme. Un uniforme de l'armée américaine, pensa Remo, bien que ça ne ressemblât pas beaucoup aux tenues de combat du Vietnam, qu'il se rappelait de ses jours ante-CURE. Ces types avaient quelque chose de bizarre, d'étrange et cependant familier.

C'était une impression... non, une odeur. Une odeur qui faisait penser à la mort, à la décomposition, à la fausseté.

Chiun élimina deux soldats d'un coup d'une ruade en vrille qui les expédia contre des arbres immenses où ils s'aplatirent en bouillie. Remo en attrapa un autre, un beau garçon de dix-neuf ou vingt ans, en plein plexus solaire. Puis il balança une droite qui coinça le nez du quatrième soldat dans son cerveau.

Tout s'était passé le temps d'un éclair ; quatre hommes étaient morts avant que les autres se rendent compte de ce qui se passait. Deux civils, dont un petit Oriental qui devait avoir cent ans et l'autre un cinglé qui sortait par moins vingt en teeshirt, et voilà qu'ils

anéantissaient l'Équipe.

L'Équipe, pensa le sergent Randall Riley en regardant le vieil Oriental tourner autour de Davenport. Comme les autres membres de l'Équipe, Davenport était imbattable. Davenport était le plus grand artiste du couteau depuis Geronimo. C'était pourquoi Foxx l'avait recruté. Les prouesses de Davenport avec un couteau étaient trop bonnes pour l'armée régulière.

L'armée était une organisation qui vous envoyait tuer et, quand vous aviez tué, elle vous donnait des médailles et vous appelait un héros. Jusqu'à ce que la guerre finisse. À ce moment, on ne recevait plus de médailles si on tuait. Oh non ! Soudain, des hommes comme Davenport n'avaient plus le droit de tuer. Soudain, il y avait des règlements qui disaient que si on tuait on était jeté en prison jusqu'à ce que les vers vous mangent les yeux.

Voilà ce que l'armée régulière avait fait à Davenport. Il serait encore en train de pourrir en prison, s'il n'y avait pas eu Foxx.

Et l'Équipe.

Et maintenant, l'Équipe était diminuée de quatre et ce vieux fou de Chinetoque affrontait Davenport et son couteau avec ses mains nues. Riley fit sauter le cran de sûreté de son S & W Centennial Airweight et attendit. Il voulait laisser Davenport s'amuser un peu avec le vieux cinglé. Ensuite, il descendrait le type avec son Centennial.

Pour l'Équipe.

Il observa Chiun et Davenport qui se tournaient autour. Le couteau fendait sauvagement l'air. Le vieux paraissait à peine bouger et pourtant, à chaque fois que la lame s'abattait vers sa figure, ou sa poitrine, ou son ventre, il n'était plus là.

Riley cligna des yeux. Sa vue devait baisser. Et puis Davenport sauta sur le Jaune, en plein dessus, et le couteau scintilla au soleil en descendant et alors... Ce n'était pas possible ! Le couteau volait par-dessus les arbres, comme s'il avait été tiré par un canon, en remorquant quelque chose de long, de pâle, rouge à un bout et déchiqueté, qui faisait tomber une averse de sang. Et Davenport hurlait, les yeux révulsés comme ceux d'un cheval mourant, en montrant le moignon ensanglanté de ce qui avait été son épaule. Bon Dieu, c'était Guadalcanal qui recommençait, avec des hommes qui gémissaient tandis que leurs bras et leurs jambes roulaient comme des jouets cassés en bas de la colline tout autour d'eux, bon Dieu !

Riley ouvrit le feu. Une tache floue vint vers lui et il hurla alors que la balle destinée à l'homme en teeshirt le manquait et allait exploser dans le ventre de Davenport. Mais d'ailleurs, à ce moment le Centennial n'était plus dans ses mains et il n'y avait plus rien à faire que de courir.

L'Équipe. Faut le dire au reste de l'Équipe, pensait Riley, ses idées

embrouillées par l'odeur d'urine de la peur, qu'il n'avait plus sentie depuis les premiers jours de la Seconde Guerre mondiale. Courir était déjà une victoire. Il n'aurait jamais eu la chance de courir s'il n'était pas tombé d'un rocher de plus de cinq mètres. Le maigrichon en tee-shirt l'avait déjà saisi, après lui avoir arraché le Centennial. Heureusement, il n'avait pu empoigner que le bas du pantalon et quand Riley avait plongé du rocher et dévalé la pente abrupte, le tissu s'était déchiré. Alors maintenant, la moitié de la jambe droite était arrachée et Riley n'avait plus rien entre l'air glacial et son mollet que le lainage de son caleçon long, mais il était libre.

Pour l'Équipe. Pour Foxx. Fallait avertir Foxx.

— Laisse-le partir, dit Chiun. Il ne sera pas difficile à suivre.

Il montrait les grands creux dans la neige que le corps de Riley avait laissés en roulant sur la pente raide. En bas, ses traces de pas étaient nettement visibles. Remo retourna vers les cinq cadavres et défit le col de l'un d'eux.

— C'est bizarre, marmonna-t-il en lisant la plaque d'identité. C'est marqué là qu'il est né en 1923. Alors il aurait 55 ans ? Mais c'est un gosse. Et regardez celui-là !

— Ce ne sont pas des enfants, dit Chiun. Aucun.

Remo examina encore les cinq morts. Chiun avait raison. C'était bien les mêmes hommes que Remo avait tués, ils avaient les mêmes traits, mais tous avaient la figure burinée, ridée, d'hommes vieillissants qui se maintenaient en forme.

— Mais ils étaient jeunes ! s'exclama Remo, stupéfait, en sentant le froid s'insinuer dans ses os.

L'odeur était plus forte. C'était une odeur de mort, mais différente, plus rance, comme si la mort, dans le corps de ces hommes, avait été enfermée pendant des dizaines d'années dans des bouteilles hermétiques et finalement exposée à l'air.

Remo se pencha de nouveau sur le soldat. C'était indiscutablement celui à qui appartenait la plaque d'identité, un homme de près de soixante ans. Il se demanda comment diable il allait expliquer à Smith qu'il avait tué un garçon de dix-neuf ans dont le corps avait été remplacé par celui d'un homme de soixante ans, en l'espace de cinq minutes. Mais il y avait autre chose qu'il voulait voir. Il déchira la manche de l'uniforme et celle du maillot de corps jusqu'à l'aisselle, et vit. Les bras étaient couverts de traces de piqûres.

Les mêmes marques qu'avait Posie Ponselle.

— Chiun.

Ils portaient tous ces traces, tous.

— Laisse-les. J'entends un moteur.

Ils se hâtèrent dans la neige, en suivant les empreintes de pas de

Riley. Mais avant qu'ils arrivent dans la forêt de sapins où conduisaient ces pas, le bruit de moteur devint un rugissement et dans la vive lumière du matin, un petit Cessna apparut. C'était un décollage bas et Remo put nettement voir la tête du pilote. C'était Foxx. Il décrivit un large cercle puis il passa directement au-dessus de Remo et de Chiun. En entamant sa montée, il salua Remo de deux doigts et d'un sourire ironique. Puis l'appareil décrivit encore un cercle et disparut.

Pendant plusieurs minutes, Remo et Chiun gardèrent le silence. Remo levait les yeux vers le ciel et regardait le sillage du Cessna se gonfler en petits nuages ronds et s'effiloche au vent. Ils avaient été si près ! Si près !

Dans une clairière où se trouvait la piste d'où Foxx avait décollé, Remo découvrit les restes d'un campement abandonné. Ah, tu peux être fier, se dit-il. Un camp, des soldats, Foxx, tout le bazar. Là au bout de tes doigts. Et tu les laisses s'échapper. Ah oui, tu peux être fier !

Il alla d'une tente vide à l'autre. Tout était parfaitement en ordre. À cela près qu'il n'y avait personne, pas une âme. Et pas de véhicules, pas de traces de pneus ni de pas menant hors de la clairière. Rien. Comme si une petite base militaire venait de s'évaporer.

— Remo.

La voix claire de Chiun résonnait dans l'air pur. De loin, le vieux Coréen avait l'air de danser en tâtant la terre près d'un immense sapin, d'abord d'un pied, puis de l'autre, la figure crispée par la concentration.

— Ce terrain est creux, annonça-t-il.

Remo tapota des deux mains sur le mètre carré que Chiun avait marqué du talon.

— Pas de doute, dit-il et il commença à en dégager la neige.

Dessous, il y avait un épais tapis de mousse.

— Halte ! glapit Chiun.

— Hein ? C'est de la mousse.

— Ce n'est pas de la mousse, être obtus ! déclara Chiun avec irritation. C'est le côté sud de cet arbre, là. La mousse ne pousse pas du côté sud. C'est de la mousse transplantée. Un camouflage.

D'un grand geste, il arracha du sol le carré de mousse. De l'acier apparut, et une serrure à combinaison de coffre-fort. Remo sourit de toutes ses dents.

— Ah, par exemple ! Pas mal, petit père.

— Pas bon. Regarde.

Les soldats étaient dans les arbres. Ceux-là étaient plus nombreux, armés de tout ce que l'on pouvait imaginer, du pistolet au lance-flammes. Le lance-flammes attaqua le premier, projetant une colonne de feu droit sur Remo.

Il arracha la porte du coffre et la leva devant le jet orangé juste avant d'être atteint. Des balles s'écrasèrent contre le boucher d'acier. L'odeur de poudre prenait à la gorge.

— Tenez ça, dit-il en donnant la porte du coffre à Chiun.

Le coffre contenait des tas de papiers, des factures, des communications avec des sociétés pharmaceutiques européennes, et des tableaux qui avaient l'air de fiches médicales. Au sommet de chaque tableau, il y avait un nom masculin, suivi d'un numéro de série. Des matricules, se dit Remo en se rappelant les plaques d'identité. Ces tableaux devaient concerner les soldats qui tiraient sur lui à présent, des soldats qui s'étaient trouvés on ne sait comment aux bons soins de Foxx. Leur dossier donnait une suite de données complètes sur leur état général, leur tolérance au stress et une rubrique intitulée « taux sanguins » contenait toute une longue liste de substances. La première était la procaine. Sur chaque tableau sans exception, le taux de procaine du soldat avait spectaculairement augmenté depuis le début de la surveillance médicale.

Sous ces papiers, il y avait quatre grandes enveloppes. La première contenait des photos et une biographie du général Homer G. Watson, feu le ministre de l'Air ; agrafées à la fiche biographique, il y avait des dizaines de notes, détaillant les horaires habituels du général, ses rendez-vous fixes, ses restaurants favoris. Dans le coin supérieur droit du dossier, il y avait un petit X noir. L'enveloppe suivante contenait des renseignements sur l'amiral Ives. Le ministre de la Marine aussi avait droit à l'X.

Et le troisième dossier, celui de Clive T. Dobbins.

— Ils ont eu le ministre des Armées, annonça Remo, tout à fait déprimé.

— Tu liras les nouvelles une autre fois, répliqua Chiun. Ils nous boume-tirent dessus, imbécile. Fais-moi sortir de cet endroit.

Mais Remo ne bougea pas. Le quatrième dossier était celui du Président des États-Unis. Il n'avait pas d'X noir. Pas encore.

Remo fouilla encore dans le coffre. Il n'y restait rien, à part un grand tas de petits objets scintillants dans le fond. Remo plongeait le bras et en tira un. C'était un petit flacon d'environ vingt centimètres de long, contenant un liquide incolore, fermé par un bouchon de liège. La formule de Foxx, pensa Remo et il haussa le flacon à la lumière. Un crépitemment de mitraillette le brisa dans sa main. Ce fut tout. Et soudain quelqu'un se mit à gémir dans les arbres.

C'était plus qu'un gémissement, une longue plainte lugubre, aiguë, une lamentation funèbre que ne pouvait couvrir le bruit de la fusillade. C'était terrible à entendre.

Et alors, tout aussi brusquement qu'il avait commencé, le tir cessa.

— Tu vois ? dit Chiun. Tu as perdu tellement de temps avec ta

bibliothèque qu'ils n'ont plus de boums.

— Je ne crois pas, murmura Remo en hésitant. Mais je suis sûr que ça a un rapport avec ce truc-là.

Il retira la caisse du coffre, dans laquelle tous les flacons étaient rangés.

— Arrêtez ! cria la voix plaintive. Ne les cassez pas !

Remo posa la caisse par terre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ne les cassez pas ! Je vous en supplie ! glapit le soldat en descendant précipitamment de l'arbre.

Il brandissait son Centennial Airweight au-dessus de sa tête. Remo reconnut le soldat qui avait échappé de l'embuscade à la cabane. Riley jeta son arme.

— Je vous en supplie. Ne touchez pas à la formule et nous descendrons tous, sans armes.

Il implorait, il pleurait presque. Avec stupeur, Remo vit tous les soldats jeter leurs armes et dévaler des arbres, leurs yeux rivés sur la caisse de petits flacons.

Chiun ne fut pas étonné.

— Il est évident qu'ils ont découvert que j'étais en leur présence, dit-il avec satisfaction.

— Vous étiez derrière cette porte ! Ils ne vous voyaient même pas.

— Excuse-moi, ô grand savant, ô féroce assassin. Je suis sûr que c'est ton excellente lecture qui a frappé de terreur leurs cœurs vaillants.

— Je vous expliquerai tout, dit Riley. Seulement, s'il vous plaît... la caisse...

Il s'y dirigeait déjà. Remo la retira vivement.

— Ah-ah. Expliquez d'abord. Les bonnes choses ensuite.

— Euh... vous promettez ? Vous donnez votre parole d'honneur de ne pas nous faire de mal ni à la caisse ?

Remo regarda le sergent. Cet homme savait où était Foxx. Il pourrait aussi en dire long sur ce bizarre établissement militaire au cœur des Black Hills gelées, où des soldats hors d'âge à la figure de gamins bivouaquaient. Mais ne pas leur faire de mal ?

— Vous remettez toutes vos armes ?

— C'est fait. Mais c'est votre parole, d'accord ?

Le soldat regardait avec un véritable désespoir la caisse que Remo avait entre ses mains.

— Savez-vous où est allé Foxx ?

— Oui, je le sais, répondit Riley.

— Comment est-ce que je sais que vous me dites la vérité ?

— Vous avez ma parole. J'ai la vôtre et vous avez la mienne. La mienne est bonne. Et la vôtre ?

Au bout d'un moment, Remo se décida.

— Bon, d'accord. Nous ne vous ferons pas de mal et nous ne toucherons pas à ce truc-là. Dites à vos copains de se mettre en formation d'exercice.

Riley hocha la tête.

— J'ai confiance en vous, hein ?

Il rassembla les jeunes soldats inquiets en vague unité désordonnée, au milieu de la clairière. Ils restèrent absolument silencieux, leurs yeux fixés sur la caisse métallique pleine de la formule de Foxx.

— C'est ça que vous appelez une formation ? tempêta Remo. Même une armée de volontaires a meilleure mine que ça !

Riley se redressa, les yeux pleins de colère et de fierté.

— Ce n'est pas une unité d'exercice, mon bonhomme. C'est l'Équipe !

CHAPITRE XV

Randall Riley était entré dans l'Équipe en 1953. Il venait de prendre sa retraite du service actif, avec vingt ans de pension, à l'âge de 38 ans. À un moment où la carrière de la plupart des hommes démarre, la sienne était finie. Après vingt ans et deux Purple Hearts, il trouvait une place de plongeur dans le quartier sud de Chicago, le plus moche.

Et puis Foxx apparut. Foxx avait été dans l'armée, lui aussi, mais une autre, plus ancienne, dont les soldats étaient maintenant des vieillards, bien plus vieux que Foxx. Il avait piloté quelques-uns des premiers avions américains au temps héroïque des combats singuliers de la Grande Guerre.

L'information ne vint que petit à petit. Lors de la première rencontre dans la gargote de Chicago où travaillait Riley, Foxx ne révéla guère plus qu'un sourire et une poignée de main compréhensive. Riley buvait, à ce moment, et déclinait vite. La bouteille était le dernier refuge d'un ancien combattant et Foxx le comprenait.

— Je reviendrai, dit Foxx. J'ai une affaire pour vous.

La deuxième fois que Foxx vint au restaurant, huit jours plus tard, il arriva dans une longue limousine, avec cent dollars en espèces qu'il donna à l'ex-sergent Riley bourré et ahuri.

— C'est à vous, que vous veniez avec moi ou non. Mais si vous venez, il y aura davantage. J'ai l'intention de vous donner quelque chose de plus précieux que tout l'argent du monde.

— Quoi ? fit Riley tandis que les deux images de l'homme se brouillaient devant lui dans une brume alcoolique.

— Votre respect de vous-même, dit Foxx.

— Vous êtes de l'Armée du Salut ou quelque chose ?

— Je suis médecin. Je n'appartiens à aucune organisation. Il n'y a que moi. Si vous venez, nous serons deux. Mais par la suite, nous serons nombreux. Parce que je vous offre l'occasion, à vous et à des hommes comme vous, de faire ce qui vous plaît le mieux, pour le reste de vos jours. Oui ou non ?

Riley posa sa lavette et suivit cet homme étrange et sans âge. Il ne revit jamais Chicago.

Ce soir-là, ils dînèrent dans la somptueuse salle à manger du manoir d'Enwood, en Pennsylvanie : caviar, sole meunière, caneton aux asperges, cœurs de palmiers, charlotte surprise. Le plus

sensationnel repas que Riley ait jamais mangé. Ensuite, on lui offrit un havane et le maître d'hôtel servit à son hôte un ballon de fine Napoléon.

— Je ne pourrais pas avoir un petit coup de ça ? demanda pitoyablement Riley.

— Absolument pas. Si vous acceptez mon contrat, vous n'aurez plus jamais le droit de boire. Cela compromettrait mon dessein.

Riley se leva pour s'en aller. Il n'avait pas très envie de vivre dans un monde sans alcool. Le maître d'hôtel le retint.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, dit Foxx en faisant tourner dans le verre le cognac tentant. Je me suis donné beaucoup de mal pour vous trouver, sergent Riley.

— Mr Riley, dit amèrement l'ancien combattant. Je ne suis plus sergent. C'est fini, ça. Je ne suis plus qu'un plongeur. Un ex-plongeur.

Foxx haussa un sourcil.

— Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent. Je disais donc que je crois en savoir assez sur vous. Je sais, par exemple, ce que vous voulez de plus au monde.

— Facile. Un grand avec de la glace, dit Riley en s'esclaffant.

— Je suis sérieux ; Riley. Réfléchissez. Si vous pouviez avoir ce que vous voulez, absolument n'importe quoi, ce que vous voulez le plus, qu'est-ce que ce serait ?

Riley réfléchit un moment, puis il répondit avec une parfaite franchise :

— Une guerre.

— Oui. Je savais que vous étiez l'homme que je voulais.

Riley resta dix jours enfermé dans une chambre, dans cette grande maison de Pennsylvanie, dix jours pendant lesquels des bêtes gluantes lui coururent dessus et des éléphants dansèrent sur les murs. Dix jours horribles qui lui firent souhaiter la mort. Le onzième, alors qu'il était trop faible pour s'asseoir dans son lit plein de vomissures, Foxx reparut. Il avait une seringue à la main.

— Avec ceci, vous allez vous sentir mieux qu'autrefois avec de l'alcool, promit-il et il plongea l'aiguille dans le bras amaigri de Riley.

En quelques minutes, Riley retrouva des forces, il se sentit soudain si fort qu'il se croyait capable d'arracher le soleil du milieu du ciel. Foxx le conduisit dans le jardin.

— Courez aussi loin que vous pourrez. Mais revenez. Si vous ne revenez pas, il n'y aura plus de piqûres.

Riley courut. Il parcourut des kilomètres, longea des étangs, traversa des bois, passa devant une ferme que, plus tard Foxx achèterait et détruirait pour assurer son isolement. Il courut jusqu'à la ville voisine, à une cinquantaine de kilomètres et, moins d'une heure après son arrivée, il trouva un emploi de manutentionnaire, pour

charger des produits pour le marché d'Enwood. Ce soir-là, Riley commença à s'affaiblir. Il transpira abondamment, et fut pris de panique. Il se regarda dans la glace. Toute la vitalité nouvelle apportée par la piqure avait disparu, remplacée par un vide spectral.

Le lendemain, son patron se plaignit que Riley tirait au flanc mais en réalité, il pouvait à peine lever les bras vers les caisses de melons et de carottes. Dans l'après-midi, il crut qu'il allait mourir.

Il fit du stop pour retourner chez Foxx. Le conducteur de la voiture voulait le conduire à l'hôpital mais Riley raconta que son « oncle » Foxx était médecin. Il se traîna à quatre pattes jusqu'à la porte.

Foxx ouvrit, une seringue à la main.

— Je pensais bien vous revoir, dit-il.

Riley fut ramené à la vie, reconnaissant et terrifié.

— Dites, qu'est-ce qu'il y a dans cette seringue, au juste ? demanda-t-il en sentant la force revenir dans ses membres.

— Un composé que j'ai inventé, à base d'une substance appelée procaine.

Riley apprit que Foxx avait travaillé trente ans à sa formule. Grâce à elle, on pouvait arrêter les ravages du temps. Les jeunes resteraient éternellement jeunes. Les gens au bord de la vieillesse retarderaient éternellement la victoire de la mort.

— Mince alors, dit Riley plein de respect pour cet homme singulier à l'aiguille magique. Dites donc, vous pourriez faire fortune avec votre truc !

— C'est déjà fait. J'ai ouvert une clinique en Europe où de riches rombières et dandys qui ont peur de vieillir viennent satisfaire leur vanité. Mais tout comme vous avez votre rêve, Riley, j'ai le mien.

Ce fut alors qu'il expliqua au soldat le plan qui avait commencé à prendre forme dans les cieux européens pendant la guerre qui devait mettre fin à toutes les guerres, la der des ders, avant qu'il prenne le nom de Foxx. Il s'appelait alors Vaux et il était pilote.

Vaux avait appris, par certains rapports, que l'armée américaine commençait à se livrer à des expériences avec de la procaine comme base d'injections, qui accroîtraient l'efficacité des soldats au combat.

Il comprit immédiatement qu'un tel produit changerait le cours de l'histoire. Sa famille, très fortunée, lui avait fait faire des études de médecine. Mais Vaux n'avait aucune envie de soigner des malades. Ce qu'il voulait, c'était voler. L'aviation était amusante, et ce fut en avion qu'il passa sa jeunesse.

Mais à la fin de la Première Guerre mondiale, il avait trente ans et l'aviation – le peu qu'il en restait maintenant que la guerre était finie – c'était pour les jeunes et les têtes brûlées. Les exhibitions, les loopings, les acrobaties dans les meetings aériens, le seul débouché ouvert aux pilotes de chasse dans les années 20, étaient humiliants pour un

homme comme Vaux. L'aviation n'était plus amusante et, à trente ans, le long chemin à parcourir lui semblait ponctué de maladies ridicules et des plaintes de ses futurs clients. L'exaltation de la bataille lui manquait, comme à Riley. Seule une guerre totale le satisferait.

Il se rappela alors les dépêches capturées, sur les expériences avec la procaine. Procaine ! Le mot à lui seul possédait une espèce de magie. Un produit qui formerait une armée de soldats éternellement jeunes. Un produit qui ferait d'un bidasse flemmard moyen le plus grand soldat de tous les temps. Un produit qui préviendrait l'affaiblissement du corps, alors que l'esprit absorberait des décennies de connaissances. Avec un bataillon de ces hommes-là, alimentés en procaine et constamment entraînés, on pouvait régner sur le monde.

Ses diplômes et ses antécédents le firent aisément entrer dans le programme de recherche. Non seulement il était d'excellente famille et médecin mais encore un pilote de chasse aux remarquables états de service. Il fut très favorablement accueilli.

Mais, au gré de Vaux, les expériences progressaient trop lentement dans le centre de recherche d'Enwood, en Pennsylvanie. Personne ne voulait prendre de risques avec des sujets humains. Non, on s'en tenait aux cobayes, aux souris blanches, aux chiens, aux singes à la rigueur, mais des êtres humains, non, pas encore, c'était trop dangereux.

Vaux s'impatiait. Le seul danger, à son avis, c'était les effets subis par le sujet si les piqûres étaient supprimées. D'accord, les cochons d'Inde étaient morts. Mais c'était un détail, ça, un tout petit détail ! La procaine pouvait changer la guerre, pour des siècles ! Il avait envie de le hurler.

Mais il ne se passait rien. Il devint le doyen de l'équipe de recherche, et il ne s'était toujours rien passé. Le Pentagone voulait que tout risque soit éliminé avant de tenter des expériences sur des sujets humains. On était dans l'impasse. Jamais l'armée n'accepterait la drogue s'il n'y avait pas de guerre. Et alors il serait trop tard.

Puisque c'est comme ça, se dit Vaux quand le Pentagone eut repoussé une dernière fois sa demande d'accélération des expériences, l'armée n'aurait pas la formule. La procaine, et ses promesses, seraient pour lui tout seul.

Vaux commença à prendre dans le laboratoire les flacons du précieux mélange, très peu à la fois. Au premier vol, il fut effrayé, mais comme personne ne le remarquait, il en prit de plus en plus. En 1937, il avait ainsi volé douze cents caisses de procaine et les avait entreposées dans le domaine de sa famille, dans le nord de l'État de New York.

Mais en 1938 l'Allemagne envahit une partie de la Tchécoslovaquie et le Pentagone voulait maintenant de la procaine. Il était trop tard, Vaux le savait. Un gratte-papier avec un penchant pour

les inventaires découvrit la disparition des 1200 caisses de produit. Avec une colossale stupidité, le gouvernement entama une action en justice contre Vaux et l'affaire dégénéra en un scandale qui força Vaux à s'expatrier et mit fin au programme de recherche avec la procaine. L'établissement d'Enwood fut mis en vente.

Par des intermédiaires, la famille de Vaux l'acheta. Et alors que Vaux était à Genève, et faisait démarrer sa clinique de rajeunissement qui ferait sa fortune, sa famille lui expédia discrètement les 1200 caisses.

Ainsi débuta la carrière de Félix Foxx. Avec son nouveau nom et sa clinique en Suisse, il gagnait assez d'argent pour créer une armée. Et si la petite provision de procaine était augmentée de temps en temps par la découverte d'un « cheval » comme Irma Schwartz, ni vu ni connu. Son rêve se cristallisait. Quand il transporta son opération dans la grande maison de Pennsylvanie, il devint une réalité.

Riley s'entraîna seul, pendant six semaines. Quand il fut au mieux de sa forme, Foxx l'envoya recruter des hommes pour l'Équipe.

Les hommes qu'il trouva étaient bien plus jeunes que lui, mais tous de remarquables combattants, venant de diverses armées et virés pour diverses raisons, insubordination, révolte, mutinerie, bagarres, meurtre. Et il y avait les mercenaires.. Ceux-là, c'étaient les meilleurs, ils tuaient pour le plaisir de tuer.

Tuer, c'était la seule chose qui maintenait l'Équipe unie. Et en cinq ans, Foxx eut entraîné l'embryon de la plus formidable force armée du monde. L'Équipe. Et elle lui appartenait, corps et âme.

Des nations intéressées avaient financé Foxx et son Équipe, dès le début, avec des envois d'or. En 1960, l'Équipe était prête pour sa première mission. Panama l'embaucha pour attaquer l'ambassade US, le 17 septembre. En 1963, le président vietnamien Ngô Diem fut assassiné. L'Équipe était là. En 1965, un important dissident cubain rencontra l'Équipe dans une ruelle de La Havane. Son cadavre fut retrouvé trois semaines plus tard, mutilé et méconnaissable. En 1968, le dictateur d'une petite nation des îles lança sa contre-révolution contre ses supérieurs soviétiques. L'Équipe resta assez longtemps pour faire mettre au pouvoir un nouveau régime fantoche, le jour de l'enterrement.

Une autre décennie arriva et passa. Et partout où les dirigeants d'une nation avaient besoin d'un peu de sale travail, rapide et discret, ils faisaient appel à l'Équipe de Foxx. Tous les pays du monde connaissaient l'Équipe, à l'exception des États-Unis où elle avait sa base.

L'Amérique ne savait rien parce que Foxx gardait les mains propres en Amérique. Si propres qu'il avait écrit deux livres sur les régimes et la gymnastique, sous son nouveau nom, afin d'apaiser les soupçons

possibles et d'avoir un dossier en bonne et due forme à l'administration des revenus.

Une nouvelle mission se présenta alors. La plus intéressante de toutes.

Ruomid Halaffa, dictateur du Zadnia, avait engagé Foxx et son Équipe pour assassiner les chefs militaires des États-Unis. C'était, disait Halaffa, pour affaiblir l'organisation militaire du pays. Il stipulait que le ministre de l'Air, le ministre de la Marine et le ministre des Armées devaient être les premiers de la liste.

— Et le ministre de la Défense ? demanda Foxx.

Halaffa l'écarta d'un geste méprisant.

— Un homme d'affaires. Nous le laisserons à ses organigrammes et à ses comptes. Je veux éliminer les hommes puissants des États-Unis. Pas un gratte-papier avec son intelligence dans ses fesses.

Halaffa avait effrayé Foxx. C'était un colosse possédant une force démente et des yeux de fou.

— Vous ferez ça pour moi, dit Halaffa et ce n'était pas une question.

— Oui, répondit Foxx. Certainement. Ce sera tout ?

Halaffa éclata de rire. Il rit si fort que Foxx rit aussi, d'un petit rire nerveux, jusqu'à ce que Halaffa s'interrompe brusquement, noir de rage.

— Imbécile ! Ce n'est que le commencement ! Le véritable attentat viendra quand vous aurez liquidé ces trois-là.

— Le... le véritable attentat ?

— Le Président. Vous tuerez le Président des États-Unis. Et puis quand cette odieuse nation sera trop estropiée pour se défendre, j'irai régner sur les déchets qui infestent cet immense territoire et je leur montrerai ce que c'est qu'un véritable dirigeant.

Foxx frissonna. Plus tard, quand il rapporta la scène à Riley, il en frémissait encore.

— Voilà, c'est tout ce que je sais, dit Riley. Il s'en va en Zadnia, maintenant. Il prendra un vol commercial à Boston et il sera ce soir en Zadnia. Nous pouvons avoir nos doses, maintenant ?

— Ça va pas, non ? Vous êtes malades ? cria Remo. Après ce que vous venez d'avouer ?

— Nous ne pouvons rien faire, dit paisiblement Riley. Foxx est parti. Il ne nous a pas apporté de nouvelles provisions. Les cochons d'Inde ne sont pas les seuls à mourir sans les injections.

Remo examina le groupe. Les soldats tremblaient de froid. Leurs yeux paraissaient creux. Deux ou trois hommes s'étaient évanouis. Remo songea à Posie, là-bas à Shangri-la.

— Vous voulez dire que vous allez *mourir* ?

— Peut-être pas. Peut-être Foxx reviendra.

— Alors je serais fou de ne pas vous tuer maintenant.

Un des soldats semblait s'étrangler avec sa salive. Deux autres tombèrent à genoux, les yeux révulsés.

— Vous avez donné votre parole, dit Riley.

Remo se tourna vers Chiun.

— Surveillez la caisse.

Il s'approcha des soldats et détruisit méthodiquement toutes les armes, après quoi il les fouilla consciencieusement et détruisit les couteaux et pistolets cachés. Cela n'éliminait pas la possibilité d'une cache d'armes et de munitions dans le camp.

— Vous en avez pour combien de temps, avec ce qu'il y a dans la caisse ? demanda Remo.

— Cinq jours.

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas. Il y a peut-être un programme quelque part, comme une clinique de méthadone. Mais plus probablement, nous mourrons, dit Riley avec un sourire amer. Mais j'aime mieux mourir dans cinq jours que tout de suite, si j'ai le choix. Votre parole. J'ai tenu la mienne.

Avec résignation, Remo lui remit la caisse.

— Allez-vous-en. Tous tant que vous êtes, ensemble, fichez le camp là-haut, dit-il en montrant une éminence. Et une fois en haut, vous continuerez de marcher. Pas de pause pour une petite dose en douce. Rien. Vous filez.

— Oui, monsieur, dit Riley.

Il prit la caisse ; ses jambes tremblaient. Les soldats encore debout ramassèrent leurs camarades malades, les soutinrent et tout le groupe s'en alla en traînant les pieds.

— Tu aurais pu les tuer, dit Chiun.

— Je sais...

— Tu aurais dû les tuer.

Remo acquiesça.

— Est-ce que ta parole a une telle importance pour toi ? demanda Chiun d'un air écœuré.

Au bout d'un moment, Remo répondit :

— Oui. Je crois.

Ils repartirent en silence, dans la neige. Remo savait qu'il venait peut-être de commettre la plus grosse faute de sa vie. S'il ne mettait pas tout de suite la main sur Foxx, ce serait le Président des États-Unis qui paierait cette faute.

CHAPITRE XVI

Harold Smith arriva à Shangri-la à bord d'un hélicoptère qui se posa juste devant la maison. Son énorme moteur continua de tourner au ralenti pendant que Smith entra.

L'odeur le frappa dès qu'il eut franchi la porte. Il eut un haut-le-cœur et des larmes lui montèrent aux yeux. Tenant son mouchoir sur son nez et sa bouche, il cala la porte et s'avança dans le bâtiment obscur.

Tout était parfaitement silencieux. On n'entendait que le ronronnement de l'hélicoptère. Les pièces étaient désertes, les rideaux bien fermés. Pour conserver la chaleur, sans doute, pensa-t-il en regardant les piles de cendres dans les cheminées. Son haleine formait un petit nuage blanc. Malgré le froid, la puanteur était horrible et elle devint encore plus forte quand il s'aventura plus avant.

La dernière fois qu'il avait senti cette odeur, c'était en Corée, dans un village où les Nord-Coréens avaient massacré tout le monde, hommes, femmes et enfants, sans parler de tout le bétail, pour le « sauver » des démons yankees. L'odeur infecte de Shangri-la lui rappelait si vivement ce village de mort qu'il se mit à trembler. Est-ce que Remo était là ? Et Chiun ?

Sur le seuil de la grande salle de banquet, il hésita. La puanteur venait de là. Il s'arma de courage, mais dès qu'il entra il comprit que rien n'aurait pu le préparer au spectacle qui l'attendait là.

On aurait dit un mausolée. Les restes de trente personnes d'un âge incroyable occupaient les sièges élégants, comme les invités de quelque macabre fête des morts. Elles étaient vêtues à la mode d'une dizaine d'époques différentes. Une garçonne des années 20, sa figure transformée en masque de cuir sous son chapeau cloche, était assise à côté d'un major de la Première Guerre mondiale en grand uniforme, dont le nez était un trou triangulaire dans une tête de mort. Un homme en habit levait des yeux vides d'un numéro du *New Yorker* ouvert sur ses genoux, ses doigts osseux crispés autour d'un verre de chartreuse verte. Près de lui, les dernières braises d'un feu de bois rougeoiaient dans la cheminée.

Une crypte, pensa Smith. Un reposoir d'anciens cadavres. À part l'épouvantable odeur, rien n'indiquait que ces gens n'étaient pas morts depuis des dizaines d'années. On aurait dit que tous avaient cessé de vivre longtemps avant que la mort fasse son œuvre.

Dans un coin, affalée sur le clavier d'un piano à queue, il y avait

une femme en robe du soir de satin blanc, une étole d'hermine sur les épaules, ses cheveux blonds cascadeant sur le bois ciré. Ses doigts étaient encore posés sur les touches.

Elle paraît si jeune ! pensa Smith en s'approchant. Une survivante, peut-être. Si cette fille pouvait se souvenir...

Il la souleva par les épaules. La tête se renversa en arrière, révélant la figure parcheminée d'une momie. Smith la lâcha brusquement. La main de la morte retomba sur le clavier, plaquant un petit accord dont les échos s'éternisèrent.

Smith prit la fuite, son attaché-case à la main. La pièce suivante était déserte, la cuisine aussi, tout comme les chambres du haut. Il en fut heureux. Le choc de la grande salle lui avait suffi.

Il posa l'attaché-case sur un lit et s'essuya les mains sur son mouchoir. Quand le téléphone sonna dans la serviette, le mouchoir s'envola. Smith eut l'impression que son estomac se retournait complètement. Il ouvrit précipitamment l'attaché-case et décrocha.

— Oui ? fit-il d'une voix altérée.

— C'est Remo. Je suis dans un ranch quelque part du côté des Badlands du Dakota du Sud.

Il résuma brièvement l'histoire du sergent Riley, sans dire qu'il avait laissé partir tous les membres de l'Équipe. Jamais Smith n'aurait compris ça.

— Foxx sera en Zadnia ce soir. Il faut que j'aille là-bas. Tout de suite.

— Pouvez-vous me donner les coordonnées exactes de l'endroit où vous vous trouvez ? demanda Smith.

— Je les ai. Voilà, répondit Remo et il les donna.

— Restez où vous êtes. Un avion viendra vous chercher.

— Qu'il soit rapide. Pendant que vous étiez en train de roupiller chez vous, je me suis gelé les miches dans ces montagnes.

— Je suis à Shangri-la !

— Ah ?... Et comment vont les gens là-bas ?

Après une hésitation, Smith dit :

— Ils sont morts.

Un silence plana au bout du fil.

— Tous ? murmura Remo. La blonde... ?

— Tous. Nous en parlerons plus tard. Restez où vous êtes.

Il raccrocha. Il appela ensuite le Président. Puis il téléphona anonymement à la morgue du canton pour dire qu'il y avait trente cadavres dans la grande maison près d'Enwood.

Une fois dehors, il grimpa dans l'hélicoptère et fit signe au pilote de décoller. C'était un pilote d'essai de la base d'Edwards qui avait reçu l'ordre d'obéir à la lettre à l'homme à la figure de citron pressé. Il avait piloté tous les prototypes amenés à sa base et avait suivi tous les

ordres farfelus donnés par les gradés, alors il ne broncha pas quand on lui commanda de piloter l'hélicoptère vers une destination connue seulement de son passager civil. Et il ne manifesta aucune surprise quand le passager lui dit de se rendre vers la base aérienne la plus proche abritant des avions supersoniques. Pas plus qu'il ne posa de questions en arrivant à la base où on lui remit immédiatement les autorisations pour aller se poser avec un énorme F-16 sur un coin de territoire stérile du Dakota du Sud, pour prendre à bord deux autres passagers civils qui lui indiqueraient sa prochaine destination. Le pilote jeta un coup d'œil à la quantité de carburant qu'on pompa dans le F-16 et comprit que ce serait un très long vol, où que ce soit.

Mais le boulot c'était le boulot. Le pilote ne se souciait pas d'où venaient les ordres, du moment que d'autres n'essayaient pas de piloter son avion. Il alla prendre un café dans le salon d'attente pendant que le civil à la figure de citron appelait un taxi pour se faire conduire à l'aéroport le plus voisin. Un fonctionnaire, probablement, chargé de vérifier l'efficacité des mesures d'urgence ou une connerie comme ça. Les deux types du Dakota devaient faire la même chose.

Le F-16 allait être une sacrée nouveauté pour eux, pensa-t-il. À la leur. Ce serait probablement la grande aventure de leur petite vie routinière barbante.

Des civils, se dit le pilote avec mépris. Ils ne sauraient jamais ce que c'était que l'aventure. Dans le fond, il les plaignait un peu.

CHAPITRE XVII

Félix Foxx alluma un mince cigare dans l'antichambre de la Salle du Prince, dans le grand palais d'Anatola, en Zadnia. Le prince Anatole avait construit et baptisé ce palais en lui donnant son nom, comme à la capitale du pays. Aux temps corrompus et païens du règne d'Anatole, avant que Ruomid Halaffa et une poignée de militaires traîtres le renversent au nom de la justice et de l'ordre, la salle du prince avait été honteusement utilisée comme salle de jeux ; Anatole et ses confidents y traitaient des affaires de l'État entre des orgies avec une cohorte de filles importées des déserts du sud.

Après l'exécution d'Anatole, une fois sa tête plantée au sommet d'un minaret à la vue de tous, Halaffa annonça les changements qu'il effectuerait. Dans un discours émouvant, il jura que plus jamais les affaires urgentes de l'État ne seraient discutées dans une atmosphère de beuverie et de péché. Il tint parole. Pendant les orgies et les beuveries de Halaffa, on ne discutait plus des affaires de l'État. Elles se traitaient seulement le lundi matin entre 10 heures et 10 h 30, tout de suite après les exécutions du jour et avant la pause haschich.

Foxx fit tomber par terre sa cendre de cigare, où elle s'ajouta au petit tas de mégots autour de ses pieds. Derrière lui, les portes dorées de la salle du prince vibraient de vociférations, de chants et des cris aigus des concubines de Halaffa.

— Mais c'est important ! avait dit Foxx au portail, où le gardien avait reçu l'ordre de renvoyer tous ceux qui n'apportaient pas une bouteille. C'est une affaire d'État.

— Revenez lundi, entre dix heures et dix heures et demi, répliqua le gardien d'une voix nasillarde.

— Mais c'est une urgence !

— Les urgences entre treize heures et treize heures trente.

— Il risque d'y avoir une catastrophe mondiale ! insista Foxx en désespoir de cause.

— Les catastrophes mondiales entre trois heures et trois heures et demie.

Foxx s'affolait.

— Écoutez, je dois le voir. Il n'y a aucun cas où Halaffa me recevrait avant dix heures lundi matin ?

— Seulement une priorité extra urgente catastrophique mondiale passerait avant dix heures lundi.

— Très bien. Je prends ça.

— Lundi matin, neuf heures et demie, dit le garde.

Foxx réussit enfin, à l'aide d'un billet de cinquante dollars, à persuader le garde de l'escorter jusque dans l'antichambre. Il y avait six heures de cela. Depuis, l'agitation de Foxx frisait la dépression nerveuse. Ses mains tremblaient. Il voyait des taches devant ses yeux. Il avait la bouche sèche.

C'était grillé ! La magnifique couverture de Shangri-la avait été découverte et infiltrée par un cinglé en tee-shirt. Le nommé Remo était même arrivé jusqu'à l'Équipe. Naturellement, l'Équipe avait dû rapidement régler leur compte au mince jeune homme et à son vieux partenaire oriental, mais c'était le principe : ils savaient. Après trente ans, quelqu'un était au courant de l'Équipe. Et s'ils savaient, qui d'autre encore ?

Il était temps de rester caché, de se terrer en Zadnia pour un an, en attendant que tout se tasse. Il avait apporté assez de procaine pour que cela dure tout le temps nécessaire. Bien sûr, l'Équipe n'en aurait plus, la semaine prochaine, mais il en formerait une autre. Ça demanderait du travail, mais c'était possible. Quant aux imbéciles de Shangri-la, il y aurait toujours des gens riches, désireux d'échanger des millions de dollars contre la fontaine de jouvence de Foxx. Les clients de la maison de Pennsylvanie devaient être tous morts, d'ailleurs. Il ne pouvait se permettre de perdre du temps en pensant à eux.

La porte dorée s'entrouvrit, laissant pénétrer dans l'antichambre le tumulte et l'odeur de tabac froid et de whisky. Halaffa était sur le seuil, le dos tourné à Foxx, et riait en glapissant en arabe à ceux qui se trouvaient dans la grande salle. Il riait encore quand il s'avança dans l'antichambre.

— Altesse, dit Foxx en se prosternant devant Halaffa.

Le rire de Halaffa fut remplacé par un froncement de sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez qui soit assez important pour m'arracher aux responsabilités de ma haute fonction ? rugit-il.

— Je demande l'asile politique, ô Magnificence, couina Foxx. Il y a un fou qui a appris nos projets. Il m'a poursuivi dans le repaire secret de mes soldats. Il sait tout. Peut-être a-t-il communiqué avec d'autres gens. Le plan est fichu. Je ne viens pas vous demander le paiement des trois assassinats déjà commis mais simplement un endroit où je puisse me cacher des autorités de mon pays gouverné par les porcs, jusqu'à ce que nous ayons disparu de la pensée de ces bouffons capitalistes.

— Plaît-il ? fit Halaffa.

— Ils savent tout. Nous devons...

— Nous ? *Nous* ? tonna Halaffa. Votre plan stupide part en fumée et vous osez m'impliquer, moi, Halaffa en personne ?

— Mais c'était votre pro...

— Vous êtes assez imbécile pour vous faire prendre à trahir votre

pays et vous vous attendez à ce que je vous accorde l'asile ?

— Eh bien, je pensais simplement...

— Où sont vos soldats ?

— À ma base, monsieur, Votre Altesse, sire.

— Vous les avez abandonnés ?

— Eh bien, cet homme me poursuivait, un homme vraiment extraordinaire, il s'est suspendu à une fenêtre et...

— Vous êtes encore plus crétin que je le croyais. Par Allah, vous devez être l'âne bête le plus bête, le plus énorme du monde. Vous êtes fou ? Vous vous figurez que je vais m'intéresser un seul instant à un individu qui abandonne ses soldats et s'enfuit pour se mettre à l'abri ?

— À vrai dire, ce n'était pas aussi dramatique...

— Vous voudriez que je me fie un instant à un homme qui, sans hésitation, nous exposerait mon pays et moi et nous mêlerait à une manigance qui nous ferait stigmatiser par le monde entier ?

— Oh, je crois que ça se tassera d'ici quelques...

— Gardes ! hurla Halaffa. Emmenez cette vermine ! Collez-le devant le peloton d'exécution demain à l'aube !

— Le peloton d'exécution ? chevrota Foxx en tentant vainement de se dégager de la poigne de fer des deux géants qui l'encadraient. Mais, votre Excellence, votre Vénération... J'ai travaillé pour vous...

— Vous avez échoué.

— La prison, alors, sanglota Foxx. J'accepterai la prison. Vous ne pouvez pas m'assassiner pour une seule erreur !

— Non, dit Halaffa, soudain songeur. Gardes, halte !

Les deux géants s'immobilisèrent. Halaffa se frotta le menton en réfléchissant. Enfin, il dit :

— Vous avez raison, Dr Foxx. Je ne puis en toute conscience vous faire exécuter pour avoir abandonné votre mission. Après tout, je suis un homme juste. Un homme miséricordieux. Un homme qui marche dans les pas d'Allah pour apporter la paix et la prospérité de la Zadnia.

— Dieu soit loué, souffla Foxx en tombant à genoux. Soyez béni pendant mille ans, ô Perfection.

— Je décide donc que vous ne serez pas fusillé demain à l'aube pour avoir commis une faute...

— Votre Splendeur, votre Divinité...

— Vous serez fusillé pour avoir interrompu ce soir mes festivités. Adieu.

— Non ! Non ! glapit Foxx tandis que les solides gardes le traînaient dans un sombre escalier vers les cachots souterrains, où des rats rongeaient jusqu'aux os ceux qui l'avaient précédé dans la cour où il serait collé au mur le lendemain.

Une fois les barres de fer de la porte refermées sur lui, un des

gardes agita un doigt vers lui.

— La prochaine fois, attendez lundi matin, dit-il.

CHAPITRE XVIII

Le pilote du F-16 adressa son plus beau sourire d'aviateur à ses deux passagers civils, tandis que l'appareil élancé fonçait au-dessus de la Méditerranée.

— C'est pas rien, hein, ici en haut ? dit-il avec son faux accent du Sud.

Chiun haussa les épaules.

— Pas de cinéma.

Remo prit les puissantes jumelles du pilote pour examiner la ville d'Anatola. La mission. Ne pense à rien qu'à la mission, se dit-il. Posie était morte et il aurait pu la sauver si... mais n'y pense pas. C'était fini. Elle était morte. Un point c'est tout. À cette distance, les murs blancs de la ville et ses rues tortueuses semblaient propres, dépouillés de la crasse, des excréments et des mouches porteuses de maladies, qui étaient l'image de marque de la Zadnia dans le monde entier.

— C'est bon, dit-il. Vous pouvez vous garer où vous voulez.

Le pilote ricana sous son casque. Des civils. Pas des pilotes. Mais quoi, fallait pas s'attendre à ce que des espèces inférieures fassent la différence entre un haricot et du haddock.

— Navré, mon vieux. C'est la Zadnia.

— Nous savons ce que c'est, trancha sèchement Chiun. Croyez-vous que nous volerions dans cette machine bruyante sans même de cinéma en vol si nous allions à Cleveland ?

— D'accord, dit le pilote, mais vous ne pouvez pas atterrir en Zadnia. Ils nous feront sauter avant que nous touchions le sol.

— Très bien, dit Remo. C'est logique. Où rangez-vous vos parachutes ?

— Nous n'avons pas de parachutes, déclara le pilote.

Remo secoua la tête.

— Et vous perdriez probablement nos bagages si nous en avions. Bon. À quelle altitude minimum pouvez-vous descendre avec cet engin ?

— Minimum ?

— Oui, bien sûr, en bas. Le plus bas possible.

— Jusqu'à la crête des vagues, assura le pilote.

— Vous n'avez pas besoin de descendre aussi bas. N'importe où à moins d'une trentaine de mètres, ça ira.

— Pour quoi faire ? demanda le pilote, alors même qu'il poussait son manche à balai et perdait de l'altitude vers les eaux bleues de la

Méditerranée.

— Qu'est-ce que vous croyez ? répliqua Remo. Vos ceintures sont bouclées ?

— Oui.

— Adieu pour toujours.

Remo enfonça d'un coup de poing le toit de plexiglass de l'appareil et sauta en roulé-boulé avant de se redresser rapidement, les bras écartés pour planer en douceur vers les crêtes blanches.

— Minable, grogna Chiun en se levant de son siège.

— Vous n'allez pas sauter aussi, dites ? glapit le pilote dans le hurlement du vent.

— Si vous préférez atterrir...

— Peux pas.

C'était la CIA, se dit-il. Ça ne pouvait être que la CIA. Une mission suicide à la con, avec ces deux idiots comme victimes.

Chiun était debout.

— J'aimerais bien que vous puissiez prendre un pébroc.

— Gardez pour vous vos conseils sur mes fonctions corporelles, répliqua Chiun et il se glissa avec grâce hors de l'appareil, son kimono jaune déployé autour de lui comme des ailes.

Le pilote vira sur l'aile pour observer la disparition définitive de ses deux anciens passagers. Les huiles allaient vouloir un rapport et demi sur ce truc et tous les détails seraient importants.

Il remarqua que le vieux en peignoir avait réussi à arriver à la même hauteur que le type mince en teeshirt.

Le pilote vira encore une fois de bord et descendit plus près. Les deux hommes parlaient. Le vieux criait en gesticulant et le jeune haussait les épaules en montrant le F-16. Le pilote n'en croyait pas ses yeux. Ils étaient en train de tomber à la mer, et ces deux cinglés se disputaient ! Et puis, sans même avoir eu le temps de pousser un cri de panique, les deux civils cinglés disparurent dans la Méditerranée avec un ensemble parfait.

Eh bien voilà, se dit le pilote. Peut-être deux dingues dont la CIA voulait se débarrasser. Ils avaient du cran, quand même, il devait le reconnaître. Ni l'un ni l'autre n'avait manifesté la moindre peur alors qu'ils plongeaient. C'était une mort digne d'un aviateur.

Il reprit de l'altitude et disparut dans le ciel. Vingt secondes plus tard, deux têtes apparurent à la surface de la mer.

— Pas de films, pas de toilettes, pas de petite savonnette gratuite, pas de thé et un chauffeur bavard par-dessus le marché, glapit Chiun. J'ai fait de meilleurs voyages dans des taxis du New Jersey. Comment oses-tu soumettre ma délicate sensibilité à un mode de transport aussi primitif ?

— C'était le plus rapide, expliqua Remo pour la quatrième fois

depuis leur abandon du F-16.

— Se dépêcher, toujours se dépêcher, râla Chiun. Tu ignores tous les plaisirs de la vie dans ta vaine poursuite de la vitesse. Tu as rejeté le parfum du lotus, en faveur de la puanteur de l'autobus public. Tu as...

— Plus vite nous en aurons fini avec ça, plus vite vous retournerez devant votre télé, dit Remo.

— À temps pour le journal de onze heures ?

— Peut-être.

— Tu n'as pas fini de traîner ? grommela Chiun en filant dans l'eau comme une torpille.

Le jour se levait à Anatola et baignait de rose le crépi blanc des maisons. Les grosses mouches se réveillaient et se préparaient à une nouvelle journée de festin dans un pays qui semblait avoir été créé pour elles. Elles bourdonnèrent dans les rues fétides en s'arrêtant pour boire aux ruisseaux pleins d'ordures coulant au milieu de toutes les rues. Elles s'agglutinèrent sans être dérangées sur des quartiers de viande déjà à moitié décomposés, aux devantures des bouchers. Comme dessert elles avaient le choix, dans la masse abondante de fruits pourris et de légumes avariés, que les enfants des riches mangeraient ensuite. Encore une bonne journée pour les mouches.

Remo chassait celles qui bourdonnaient comme un nuage sur la place. Le boucher lui courut après en brandissant un morceau de bidoche grisâtre et en marmonnant quelque chose entre ses dents branlantes.

— Vous voulez rire ? lui dit Remo sans s'arrêter.

Chiun se taisait. Aux portes de la ville, il avait ralenti sa respiration au point qu'aucun appareil de respiration artificielle ne l'aurait enregistrée, en expliquant qu'il était préférable d'affronter la Zadnia et les Zadniens sans avoir pleinement sa conscience.

Au loin, les douze tours du Palais d'Anatola se dressaient comme des aiguilles dans le ciel rose.

— C'est sans doute là que nous allons, dit Remo. Vous feriez mieux de vous ramener à votre pleine capacité, petit père.

— J'aime mieux pas.

Un long cri aigu perça l'incessant bourdonnement des mouches. Remo crut d'abord que c'était un des vendeurs ambulants, entamant ses supplications de la journée aux idiots assez désespérés pour acheter de quoi manger en Zadnia, mais ce n'était pas l'appel d'un vendeur. C'était un hurlement de terreur et cela venait de l'intérieur de l'enceinte du palais.

— Il ne peut pas me fusiller ! glapissait la voix. Ce n'est pas juste. J'ai fait tout ce qu'il voulait. Soyez raisonnables. Prenez ces cent

dollars, si, si, tenez. S'il vous plaît.

Remo tendit l'oreille. Une autre voix, aiguë et chantante se fit entendre derrière le mur.

— Quand tu seras mort, on aura les cent dollars quand même. On prendra les bagues sur tes doigts. On prendra l'or dans tes dents. Pas la peine de nous payer maintenant, très merci.

Remo escalada le mur et regarda de l'autre côté. Douze hommes en uniforme zadnien faisaient face au mur, leurs armes braquées sur un individu solitaire, les yeux bandés.

— Prêts ! lança le commandant du peloton et les hommes levèrent leurs fusils.

— Ligne intérieure ? chuchota Remo.

Chiun secoua la tête.

— Un gaspillage. Ils ne sont que douze. Nous employons le coup de la double spirale en l'air, toute la série.

— Pour quoi faire ? C'est un coup d'exhibition.

— Visez !

— Bon, bon, soupira Remo. À votre aise.

Il sauta par-dessus le mur.

— F...

Le larynx du commandant se logea dans son nez alors qu'il s'élevait et tourbillonnait cul par-dessus tête au-dessus du peloton d'exécution.

— Plus haut, dit Chiun.

Il saisit les fusils de deux hommes et, d'une légère torsion des poignets, il envoya leurs possesseurs dans les airs avant qu'ils aient le temps de lâcher leurs armes. Les gardes, évoquant des soleils de feu d'artifice kaki, s'envolèrent dans deux directions opposées puis, quand ils furent arrivés à cinq ou six mètres du sol, leur trajectoire s'incurva élégamment en deux immenses paraboles. Ils entrèrent en collision la tête la première et les deux crânes éclatèrent. Chiun sourit.

— Un peu d'art, dit-il modestement.

— Je suis content que vous vous amusiez, dit Remo en envoyant planer le soldat le plus gras qu'il avait jamais vu, tandis qu'un autre l'attaquait par-derrière. Moi, j'attrape une hernie.

La ligne intérieure aurait été beaucoup plus facile, pensa-t-il alors qu'un soldat chargeait sur lui avec son AK-47. À l'instant où le fusil-mitrailleur aurait dû entrer en contact avec lui, Remo était derrière le garde. Le garde fut violemment projeté contre un autre et puis, à la suite d'une légère poussée contre celui de devant, ils se retrouvèrent tous deux en vol. Trois autres tourbillonnaient en l'air comme des ballons de rugby, qui se dégonflèrent quand ils s'empalèrent sur trois des tours du palais.

— Tu vois bien que le coup en l'air en double spirale n'est pas si

facile, dit Chiun avec un sourire triomphant.

— Je n'ai jamais dit que ça l'était, grogna Remo en renfonçant un garde dans le mur du palais.

— Si. Tu as dit à tous ces gens que je n'étais pas responsable de la magnifique attaque contre les deux hommes, à Shangri-la. Tu ne m'as pas du tout rendu honneur.

— Chiun, attention !

Trois hommes se trouvaient juste derrière le vieil Oriental, leurs fusils épaulés.

— C'était un travail de maître, rouspéta Chiun sans perdre un instant et les armes que tenaient les soldats furent soudain enterrées dans la poussière et les hommes décollèrent du sol, tout droit, les uns après les autres en dessinant un ovale géant. À mesure que chacun d'eux redescendait, Chiun le renvoyait en l'air, en frappant de plus en plus vite jusqu'à ce que tous trois ne soient plus que des pantins désarticulés avec lesquels Chiun jonglait prestement.

— Bon, d'accord, c'est une attaque difficile, haleta Remo.

Il plongeait un bras dans l'ovale et les hommes s'écrasèrent en pile désordonnée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda une voix étouffée, terrifiée, devant le mur.

Remo alla délivrer Foxx de son bandeau et des cordes qui lui liaient les poignets. Foxx jeta un bref coup d'œil au carnage puis un autre à Remo.

— Vous, murmura-t-il frappé de stupeur. Mais je croyais que vous alliez me tuer !

— Pensez-vous. Allez, qu'est-ce qu'un peu de meurtres, de trahison et d'attentats, entre amis ? Votre prochaine cible n'était jamais que le Président des États-Unis. Un peu d'argent dans votre poche, un nouveau gouvernement pour l'Amérique avec un terroriste à sa tête. La belle affaire !

— Je suis heureux que vous le preniez comme ça, dit Foxx en souriant.

— Une seule question. Où est-ce qu'on fabrique la formule de procaine, ces temps-ci ?

Foxx se rembrunit.

— Le labo qui la produisait en Suisse a été incendié il y a trois semaines. Mais ce n'est pas trop grave. De petites quantités de procaine peuvent être extraites directement de certaines personnes. Des chevaux, comme on les appelle, des gens qui...

— Ouais, je sais. Comme Irma Schwartz.

— Exactement ! s'écria Foxx en retrouvant son sourire. Ils sont rares, mais il n'en faut que six ou sept pour produire l'extrait qui sert pour la mixture. C'est facile, vraiment. Nous pouvons produire ça à

Shangri-la. C'était d'ailleurs ce que je comptais faire. La petite Schwartz était la première. Avec vos talents, nous aurons le reste en un rien de temps.

— Ravi de l'apprendre, dit Remo. On liquide quelques inconnus, et hop, le tour est joué.

— La fontaine de jouvence !

— Sauf pour les pauvres bougres que vous assassinez rien que pour extraire du jus de leur corps.

— Des riens du tout. Ils ne manqueront à personne. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je dis qu'il y a trop d'assassins amateurs dans ce monde, déclara Chiun.

— Je suis d'accord, dit Remo.

— Qu'est-ce que vous racontez, tous les deux ? demanda Foxx. Nous n'avons pas besoin d'assassins. Nous n'avons besoin de personne, maintenant que nous formons une équipe tous les trois. La Nouvelle Équipe ! Voilà ce que ça sera. D'abord, nous verrons Halaffa et saurons si le marché avec le Président tient toujours. Vous pourrez vous occuper de ça les yeux fermés, je parie. Halaffa va nous adorer, après ça.

— Merveilleux, dit Remo. Ma journée sera ensoleillée.

— Et ensuite, nous irons voir les Soviétiques. Dieu sait, il y a un million de gens que les Russes veulent éliminer. Et puis nous avons la Chine rouge, aussi, naturellement.

— Naturellement.

— Nous ferons fortune. La Nouvelle Équipe. C'est la meilleure de toutes mes idées. Pensez un peu ! Mais pensez donc !

— Pensez à ça, dit Remo en lui fracassant la tête.

Foxx chancela et s'affala.

— Et voilà pour la Nouvelle Équipe, dit Chiun.

Sur ce, ils se turent tous les deux et restèrent bouche bée en regardant la mort opérer sur Foxx une transformation qui n'avait jamais été permise de son vivant.

Alors que le dernier souffle s'échappait de son corps, l'homme parut se ratatiner à vue d'œil. Sa peau s'étira sur les os de la figure, devint diaphane et tachée de brun. Ses yeux se renfoncèrent dans de profondes orbites. Toutes les dents tombèrent et les lèvres rentrèrent dans la bouche en se plissant. En quelques fractions de seconde, la masse de cheveux bruns ondulés devint blanche et tomba par touffes. La colonne vertébrale se voûta. Les mains devinrent noueuses et crochues. La chair eut l'air de fondre, ne laissant qu'une mince couche de peau parcheminée sur un frêle squelette. Foxx était soudain vieux, plus vieux que l'on ne pouvait imaginer ; aussi vieux que la terre elle-même.

— Viens, murmura Chiun.

Le cadavre tombait en poussière, à présent, les yeux se congelaient en gelée noire. Une armée de mouches s'y abattit et festoya sur les restes putrides.

CHAPITRE XIX

Un silence surnaturel régnait dans le palais. Il n'y avait de soldats nulle part. Pas de gardes. La somptueuse demeure était silencieuse comme un rocher du désert.

— Je n'aime pas ça, marmonna Remo en passant d'une pièce déserte dans une autre.

— Le silence de mille cris, pontifia Chiun.

La Salle du Prince empestait encore les festivités de la veille et semblait avoir été abandonnée à la hâte, ses occupants disparaissant en pleine orgie joyeuse. Les murs conservaient de fugaces échos des rires et des chants. Personne non plus dans le grand escalier. Remo et Chiun montèrent jusqu'aux derniers étages, sans autre bruit que le léger frou-frou du kimono de soie de Chiun.

Ils n'avaient vu aucun signe de vie quand ils arrivèrent au niveau des douze tours. Au sommet de l'escalier de pierre, Chiun s'arrêta, pencha la tête et écouta.

— Il est ici, annonça-t-il.

Remo acquiesça. Il sentait aussi le déplacement d'air rythmique d'une respiration.

— Par ici, messieurs.

Dans le silence irréel, la voix tonna comme un canon.

Halaffa se trouvait dans une bibliothèque, dans une des tours rondes. Au lieu de l'uniforme de l'armée zadnienne, qu'il portait généralement, il était vêtu de la gandoura et du burnous amples des anciennes tribus nomades de Zadnia, et coiffé d'un turban blanc avec un énorme saphir au centre. C'était un bel homme basané, jeune, éclatant de virilité et d'assurance... sauf le regard.

Les yeux d'un fou, pensa Remo. Ils avaient la même expression que d'autres yeux qu'il avait vus, révélant que leur raison avait sombré dans l'ivresse du pouvoir. Ceux d'Amin Dada, quand il imposait à son peuple une mort lente, de famine et de privations. Ceux d'Hitler quand il ordonnait l'extermination de millions d'hommes. Des yeux de feu, des yeux de mort brûlante.

— Je me suis préparé à vous accueillir, dit-il en prenant un volume relié sur une haute étagère. Votre exhibition dans la cour était impressionnante. Si je comprends bien, vous avez suivi jusqu'à moi les activités antipatriotiques du défunt Dr Foxx ?

— En effet, répondit Remo.

Halaffa lut quelques lignes de son livre, apparemment indifférent.

— Je vois, dit-il enfin. Et quel est, si je puis me permettre, le but de votre visite ?

— Nous sommes des assassins, expliqua Chiun.

— Une noble carrière. Donc, vous êtes montés dans cette tour pour me tuer, je suppose ?

— Tout juste, dit Remo.

D'un instant à l'autre, maintenant. Ses muscles hurlaient d'impatience. À côté de lui, il sentait l'énergie de Chiun, bandée comme un ressort.

— Alors avancez, dit froidement Halaffa. Commettez votre attentat.

Il referma le livre d'un claquement.

Un très gros claquement. Six balles jaillirent de l'épaisse reliure, droit vers Remo. Il les évita, mais c'était une distraction. Et pendant qu'il était distrait, les murs tapissés de livres s'ouvrirent et une bande de guerriers nomades à l'air féroce bondit dans la pièce en tranchant l'air de leurs sabres.

— Maintenant, nous faisons la ligne intérieure, dit simplement Chiun.

Les sabres volèrent. Du sang jaillit comme des fontaines sur les superbes motifs des tapis. Les hurlements des mourants se répercutèrent dans l'escalier et les corridors déserts.

Remo, Chiun et Ruomid Halaffa se firent face. Le caftan du tyran était taché de sang. Ses yeux de fou luisaient de terreur et de la certitude de la fin. Pendant quelques instants, il resta parfaitement immobile ; son regard faisait le tour de la pièce, comme s'il cherchait une issue de secours.

Il n'y en avait pas. Seule la petite fenêtre derrière lui offrait un passage vers le monde extérieur, et elle était à plusieurs étages du sol. Il regarda dehors. La rue crasseuse, au pied de la tour, grouillait de monde. Les gens enjambaient négligemment un chien mort, près d'une carriole chargée de melons. La ville était bien réveillée, maintenant, et rôtiissait déjà sous le soleil brûlant.

Halaffa se retourna vers ses deux assaillants.

— Vous ne m'aurez pas ! cria-t-il et il se hissa sur le rebord de la fenêtre. Mes partisans vous écraseront de leur colère. Ils vous achèveront comme les vils tueurs que vous êtes. Ils se vengeront sur votre misérable nation !

En bas, quelques passants levèrent le nez et virent leur dernier dictateur se préparer à sauter d'une fenêtre du palais. Il criait quelque chose. Ils criaient toujours. Le précédent, Anatole avait hurlé aussi avant de mourir. Le suivant en ferait autant. Ça n'impressionnait personne. Les badauds repartirent à leurs affaires.

— Citoyens de Zadnia ! rugit Halaffa. Les ennemis de notre pays

viennent semer parmi nous la destruction et la calamité. Soulevez-vous ! Combattez-les ! Traquez-les dans les belles rues que je vous ai données ! Combattez-les dans vos confortables demeures, qui sont mes cadeaux. Prenez d'assaut le palais et repoussez-les alors qu'ils tentent de vous priver de votre chef bien-aimé ! Luttez ! Luttez ! Luttez !

— Assez de discours, dit Remo avec irritation. Ils viennent, oui ou non ?

— Venez ici me sauver la vie, espèce de misérables crétins ! glapit Halaffa. Pour la gloire de... la gloire de... Aaaaaah ! hurla-t-il en tombant de la fenêtre les bras en croix et la tête la première.

Il atterrit avec un bruit mou devant la carriole du vendeur de melons, à côté du chien mort. Le vendeur, voyant ses beaux melons éclaboussés de sang, lança une bordée d'injures au corps de Halaffa. Les mouches abandonnèrent vivement le chien pour se précipiter sur cette nouvelle friandise tombée du ciel. Les passants enjambèrent aussi négligemment l'homme que le chien.

— Ainsi meurt le puissant rocher, entonna Chiun. Il tombe en poussière et se perd parmi les sables oubliés.

— Dites donc ! C'est pas mal, ça, s'exclama Remo.

— Un vieil adage coréen.

Chiun alla dans le fond de la pièce jonchée de cadavres et décrocha un grand portrait de Halaffa, dans un magnifique cadre sculpté et recouvert d'or pur.

— Cela fera très bien, dit-il.

— Vous voulez un souvenir de lui ?

— Bien sûr que non.

Du bout de l'ongle du pouce, Chiun grava quatre lignes tout autour du portrait, puis d'un coup de poing il fit tomber le tableau. Il remit le cadre vide à Remo.

— Pour toi.

Remo considéra le bizarre cadeau.

— Eh bien, merci, petit père, mais vraiment je...

— Ça fera un joli cadre pour mon portrait de Cheeta Ching.

Remo gémit.

— En costume coréen, précisa Chiun.

CHAPITRE XX

Harold W. Smith était assis à son bureau, devant ses ordinateurs, au sanatorium de Folcroft, la mine encore plus citronnée que d'habitude. Des imprimantes rayées de blanc et de vert s'entassaient devant lui.

— Où est Remo ? demanda-t-il d'une voix acide.

— Il va arriver, répondit Chiun.

Smith prit sur son bureau une liasse de papiers.

— Quinze anciens combattants en uniforme de la Seconde Guerre mondiale ont été trouvés morts de divers symptômes de vieillesse dans les Black Hills du Dakota du Sud, ce matin même. Vous êtes au courant ?

— Je devrais ? demanda innocemment Chiun.

— Ils sont morts de vieillesse, répéta Smith.

— Cela nous arrivera à tous, dit philosophiquement Chiun.

— C'était l'Équipe, n'est-ce pas ? L'Équipe de Foxx ? Remo ne les a pas tués ! Ils avaient l'ordre d'assassiner le Président des États-Unis et il ne les a pas tués ! C'est la vérité, n'est-ce pas ?

Chiun soupira.

— Qu'est-ce que je sais, moi ? Je ne suis qu'un vieillard, un être au crépuscule de sa vie qui ne souhaite qu'une petite lueur de beauté pour apporter de la lumière dans la triste obscurité de sa vie. Ma seule requête, ô puissant empereur, était une petite photographie de la ravissante Cheeta Ching dans le costume séculaire de son pays natal. Mais même cette humble requête est refusée. Et j'accepte ce refus. Je ne suis qu'un indigne assassin dont la science est méprisée. Je ne suis qu'un petit grain de sable dans la plage de la vie.

— Ah, ça va, Chiun, je ne demande rien, grigna Smith.

— Nom de Dieu, je m'en vais vous frir le cul, grinça Cheeta Ching tandis que Remo nouait bien proprement la corde autour de ses poignets par un nœud carré.

Les pieds de Cheeta Ching étaient attachés à ceux du fauteuil Bauhaus, dans son living-room meublé en Gestapo première époque. Remo sentait encore les coups de cette manœuvre. À recevoir ses coups de pieds, Remo supputait qu'elle avait dû faire son école de journaliste avec le Viêt-cong.

Dans la bagarre, il avait réussi à lui enfiler le costume de satin rouge et jaune qu'il avait loué chez un costumier et quand la

présentatrice fut enfin bien ligotée, le costume n'était qu'un tas de loques maintenues ensemble par plusieurs rouleaux de scotch brillant.

— Je vous l'ai dit, je veux simplement prendre votre photo.

— Alors téléphonez à mon chargé de presse, trouduc. De la prison. Pénétrer par effraction est un crime, dans cet État, espèce de fumier.

— Oui, ma foi, je regrette, dit Remo en mettant son appareil au point. Mais je vous l'ai demandé. Et à votre agent. Vous avez refusé tous les deux.

— Et comment, pauvre con ! glapit-elle. Un sale maniaque veut que je pose pour lui dans ce déguisement ridicule, qui sort tout droit des armoires d'un théâtre de province, alors qu'est-ce que vous espérez ?

— Une photo, dit patiemment Remo.

— Et ensuite, vous allez me violer, sans doute ?

— Oh que non ! Que non. Souriez.

— Je sais ce que les ordures comme vous ont dans la tête. Vous voyez une superbe pépée, tout ce que vous voulez, c'est la sauter.

— Je le saurai si j'en vois une. Vous bavez.

— Vous savez ce que vous êtes ? dit Cheeta en s'étrangeant de rage.

Remo soupira et fit avancer la pellicule. Il allait prendre toute la bobine de la harpie dans toute sa gloire pour que Chiun choisisse entre vingt-quatre aspects différents de l'être humain le plus monstrueusement odieux du monde. Et Remo n'aurait plus à revenir.

— Non, dites-le-moi.

— Vous êtes un porc sexiste, capitaliste, impérialiste et fauteur de guerre ! cria-t-elle en souriant triomphalement.

— Au poil, marmonna Remo en prenant rapidement deux clichés, parce que le vieux Coréen aimerait des photos souriantes. Et quoi encore ?

— Hein ?

— Dites-moi ce que je suis d'autre ?

Elle réfléchit un moment.

— Un immonde dégénéré répugnant ? hasarda-t-elle.

— Très bien, très bien, approuva Remo en appuyant sur le déclic, car ces expressions passeraient pour de la Sereine Contemplation. Pourquoi pas aussi cafard, vil, inhumain et bestial ? proposa-t-il.

La figure de Cheeta s'illumina. Elle exprima presque la joie innocente, autant que c'était possible.

— Dites donc, c'est chouette, ça, c'est vraiment bien, approuva-t-elle. Vous devriez faire du journalisme, il y a des tas de débouchés pour l'écriture créatrice, dans les journaux.

— Je l'ai remarqué. Revenez au fauteur de guerre. Ça vous va mieux.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton, espèce de révoltant

plouc minable et attardé ?

— Épatant ! s'exclama Remo en prenant rapidement quelques autres clichés. Plouc est parfait. Ça fait une moue ravissante.

Cheeta Ching poussa un hurlement venant droit de la jungle.

— Espèce de tapette malade, gluante, nauséabonde, pouilleuse, foireuse, mange-merde ! glapit-elle.

Remo acheva sa bobine de pellicule.

— Et voilà, c'est dans la boîte. Vous êtes formidable, Cheeta. Vous devriez faire un dépliant dans *Soldats de Fortune*, ils aiment les photos de tanks. À un de ces jours.

Elle tira sur les cordes qui la maintenaient, en faisant de tels bonds que le fauteuil sauta sur le plancher.

— Hé ! Vous ne pouvez pas me laisser ! Enlevez-moi ces loques ! Détachez-moi !

— Je vais prévenir le gardien du zoo, dit Remo.

Chiun accrocha la photo agrandie à la place d'honneur, juste devant la fenêtre de leur chambre d'hôtel. Elle bloquait presque tout le jour.

— Ainsi, quand nous chercherons le soleil, nous le trouverons derrière l'étincelant visage de Cheeta Ching.

— Formidable, grogna Remo en levant des yeux vagues du livre qu'il s'efforçait de lire dans la pénombre. D'ailleurs, elle est moins moche dans l'ombre.

Il retourna à son livre. C'était une histoire des déesses du cinéma de tous les temps. Les pages sur Posie Ponselle étaient usées et luisantes. Pour la millième fois, Remo contempla une vieille photo d'elle, telle qu'elle était exactement la dernière fois qu'il l'avait vue.

— Tu m'as fait plaisir, mon fils.

— J'en suis heureux, petit père, murmura-t-il.

Rien n'allait faire revenir Posie. Cela valait peut-être mieux. Elle lui avait dit elle-même qu'il y avait des choses pires que la vieillesse et elle les connaissait sans doute. Mais elle lui manquait.

— Tu as réjoui mon cœur presque à la perfection.

— Ce n'est rien, Chiun.

— Je dis presque, parce qu'il n'y a qu'une autre chose, une toute petite chose, qui rendrait mon bonheur complet.

Remo ne répondit pas.

— Je disais qu'il n'y avait qu'une autre petite chose, répéta Chiun en élevant la voix.

Remo redressa la tête en soupirant.

— Naturellement, si tu n'as aucun souci du dernier bonheur d'un vieillard, au crépuscule de ses ans...

Remo se remit à lire.

— C'était une si petite requête. Un simple détail. La plus humble

des demandes insignifiantes...

— Ah merde, gronda Remo en refermant le livre. Qu'est-ce que c'est ?

La figure de Chiun rayonna.

— Je pensais simplement, Remo, que ce serait merveilleux d'avoir une photo de nous deux. De la ravissante Cheeta Ching avec le Maître de Sinanju, ensemble. Peut-être avec une de ses petites mains délicates serrant la mienne, tandis qu'elle me contemple avec adoration. Une pose simple. Avec les rives romantiques de Sinanju à l'arrière-plan. Remo... Remo ? Où vas-tu ?

— Vous avez entendu parler de la Légion étrangère ? demanda Remo, de la porte.

— Non.

— Tant mieux.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en février 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'édit. 11399. – N° d'imp. 3327.
Dépôt légal : mars 1986.

Imprimé en France